



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

42559

I

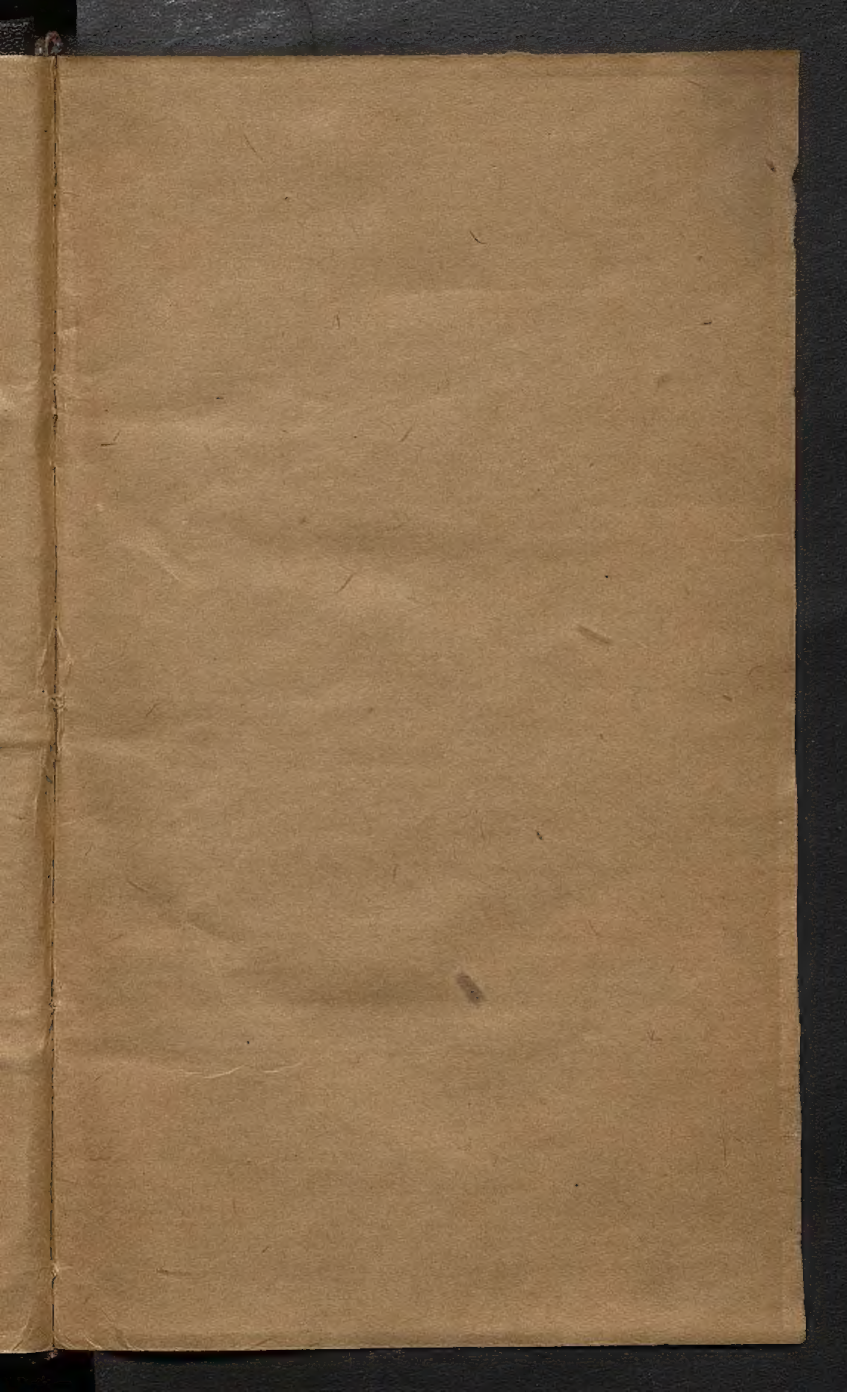
Mss. S. Dr.

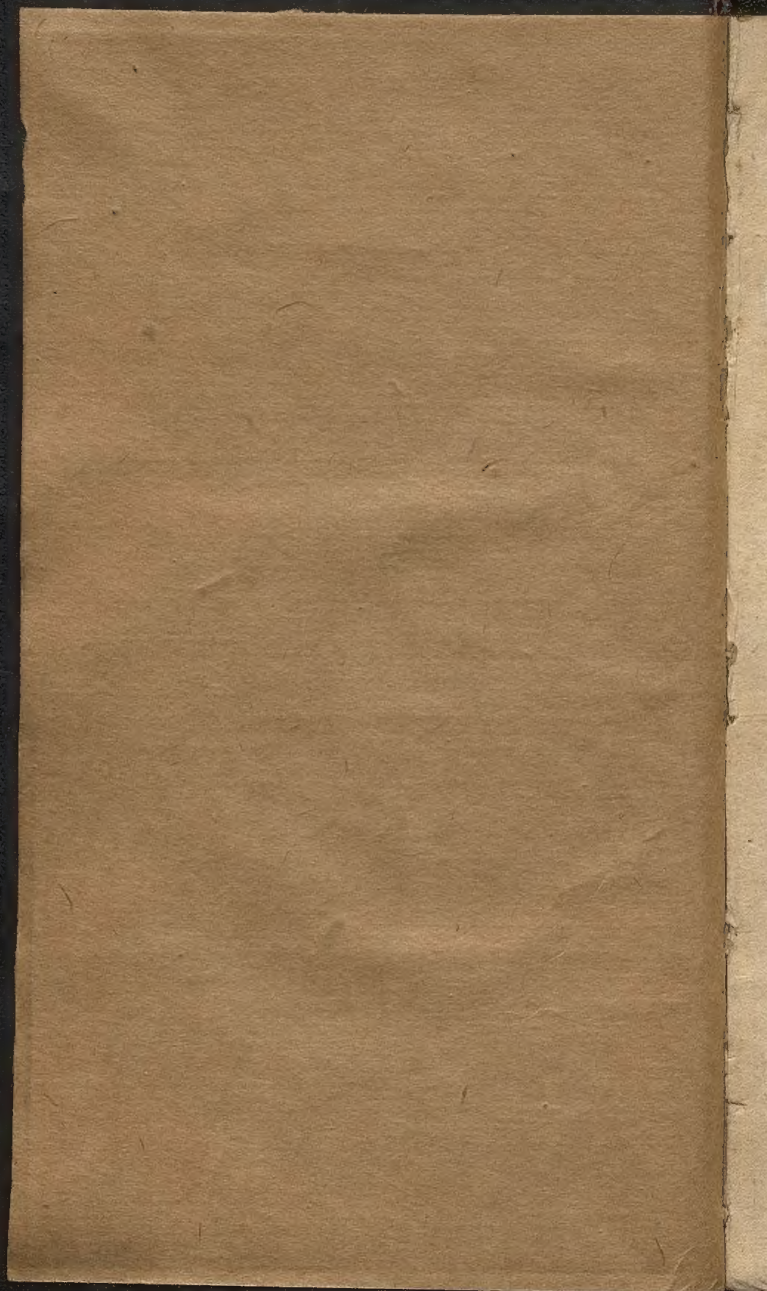
P



42559

I





DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME,

Considérés physiquement
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Par M. de L***, Chirurgien.

Avec Figures en Taille-douce.

PREMIERE PARTIE.

Prix, 6 liv. relié.



A V A R S O V I E ,
Chez JEAN-AUGUSTE POSER , Libraire du Roi;
Et à P A R I S ,
Chez J. P. COSTARD , Libraire , rue Saint-Jean-
de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation , & Privilege du Roi.



42559



AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage a été fait dans l'espérance qu'il sera utile. On s'est étonné que l'objet qu'il embrasse, quoique déjà traité par un Médecin, n'ait pas encore été offert d'une manière satisfaisante. En effet, ceux qui avec quelque connoissance lisent le livre de VENETTE (a), regardent son ouvrage comme éclairant le Lecteur sur quelques points, mais aussi lui donnant des notions fausses sur beaucoup d'autres. On peut dire que c'est moins la faute de l'Auteur, que celles du temps où il vivoit, parce que les nouvelles observations faites par d'habiles

(a) *La génération de l'homme, ou tableau de l'Amour conjugal, considéré dans l'état du mariage*, par M. NICOLAS VENETTE, Docteur en Médecine.

Médecins de nos jours ont détruit plusieurs principes sur lesquels VENETTE appuyoit sa théorie.

CET Auteur a placé dans son ouvrage plusieurs faits reconnus aujourd'hui pour fabuleux, & qui néanmoins peuvent avoir des suites fâcheuses, lorsqu'ils sont exposés aux yeux des hommes peu instruits.

En parcourant son livre avec attention, il est aisé de se convaincre de la futilité de plusieurs questions qu'il a examinées très-sérieusement.

ON a donc cru rendre quelque service aux hommes de tous les âges en leur offrant un traité fait dans les mêmes vues, mais présenté différemment. Afin que l'on puisse juger de la forme de ce nouvel ouvrage, on expose ici la marche que l'on a suivie, & les motifs qui y ont dé-

Avertissement.

terminé l'Auteur. Ce n'est pas sans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux dans la couche nuptiale, & d'en décrire les secrets sans offenser les oreilles chastes. On a fait tout ce qui a été possible pour rendre cet ouvrage utile & décent.

APRÈS l'Introduction, dans laquelle on démontre la nécessité, vu les circonstances actuelles, d'un ouvrage sur le physique de l'Amour, on fait l'histoire des *Tempéramens*. La plupart des hommes n'ont que des notions fausses sur leur constitution : pouvoit-on mieux commencer l'ouvrage que par un examen scrupuleux à l'aide duquel chaque individu sache apprécier ses facultés physiques relativement au mariage ?

LE II^e. Chapitre, contient des

réflexions sur le tempérament , relatives au célibat. Il peut être regardé comme une suite du premier. En les réunissant , chaque homme saura s'il doit prendre une épouse , ou si sa constitution l'exclut des plaisirs du Mariage.

IL étoit nécessaire que ces deux Chapitres fussent suivis de ceux dans lesquels on examine les remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour , & les moyens qui , au contraire , excitent cette passion. On avoit à combattre des préjugés accrédités de tout temps , & auxquels VENETTE avoit donné un nouveau poids dans son ouvrage.

ON s'est étendu dans le III^e. Chapitre , sur les *narcotiques* , l'*agnus-castus* , le *nénuphar* , le *camphre* , le *nitre* , que l'on a donnés comme capables d'anéantir , dans les hom.

mes, jusqu'au sentiment de l'Amour.

DANS le IV^e. on examine le *scinc marin*, le *saryrion*, le *borax*, les *mouches cantharides*, l'*opium*; & enfin les substances que l'on croit capables d'exciter vivement l'homme au physique de l'Amour, & que l'on a nommées *aphrodisiaques*. C'est d'après les observations des plus célèbres Médecins qu'on a parlé de ces substances, & qu'on a démontré les effets funestes qu'elles peuvent produire.

Au Chapitre V^e. on traite de l'*Impuissance*. On y entre dans le détail de ce qui peut la causer, & on indique les moyens qui peuvent la guérir, lorsqu'elle en est susceptible. Ce Chapitre est intéressant par l'énumération des différentes causes qui peuvent rendre

viii. *Avertissement.*

L'homme impuissant, & par des observations singulières sur cette maladie.

LE *Congrès*, devoit suivre naturellement l'impuissance ; c'est la matière du VI^e. Chapitre. On y donne l'histoire de cette singulière coutume, & les moyens dont on s'est servi pour l'abolir.

LA *Stérité* fait l'objet du VII^e. & dernier Chapitre de la première Partie. On a appliqué cette maladie aux deux sexes parce qu'en effet, l'homme sans être impuissant, peut être stérile. En considérant cette maladie sous ce nouveau point de vue, on a eu occasion de s'étendre sur tout ce qui pouvoit la produire, & sur les moyens indiqués par les plus célèbres Médecins pour parvenir à féconder l'union des sexes. On a même pro-

Avertissement. ix

posé quelques moyens qui avoient échappé aux recherches des hommes qui jusqu'à présent ont traité cet objet. On n'a pas négligé les observations des maîtres de l'art, relatives aux objets de ce Chapitre.

On peut dire que les détails contenus dans le premier volume, sont l'histoire de l'Amour dans la société. Les différens *tempéramens*, les *aphrodisiaques*, les *anti-aphrodisiaques*, l'*impuissance*, la *stérilité*, ne sont pas dans la Nature. C'est à la seconde partie que commence l'histoire de l'Amour proprement dit.

Le premier Chapitre traite du *Mariage*, (il ne seroit pas difficile de démontrer, par l'exemple même de beaucoup d'animaux, que l'union du mâle & de la femelle, pen-

x Avertissement.

dant un certain temps, est dans la Nature.)

DANS le second Chapitre, on expose les *Coutumes de quelques Nations dans la cérémonie du mariage.*

LE III^e. Chapitre a pour objet les *Influences du mariage sur la santé.* Après avoir établi dans le premier chapitre les douceurs qui résultent de l'union des cœurs, on expose dans celui-ci combien l'union des sexes influe sur la santé, soit en bien, soit en mal. Des observations curieuses prouvent, que des hommes modérés dans leurs plaisirs y ont trouvé des remèdes à leurs indispositions, tandis que d'autres, en se livrant trop à la volupté, en ont été les victimes.

LES Chapitres IV^e. & V^e. traitent des *Parties qui dans les Sexes servent à la Génération.* Les détails

anatomiques étoient absolument nécessaires pour mettre le lecteur à portée d'entendre ce que l'on doit dire de la puberté, de la génération, des hermaphrodites, &c.

LA *Puberté* est le sujet du VI^e. Chapitre. On ne pouvoit la traiter qu'après les détails anatomiques, parce que ce sont eux qui conduisent l'œil de l'observateur dans le labyrinthe des opérations de la Nature.

LA *liqueur Séminale* dans les hommes, & le *flux périodique* dans les femmes, sont deux signes qui annoncent la puberté. On est entré dans des détails sur ces deux objets, qui font la matière du VII^e. Chapitre, parce qu'ils peuvent être considérés par leur importance, séparément des autres accessoires qui annoncent la puberté.

xij *Avertissement.*

LA *Génération*, ce mystère que la Nature voile à nos yeux, & sur lequel on n'a que des conjectures, est traitée au VIII^e. Chapitre. Il est triste de n'avoir que des hypothèses à donner sur un objet qui intéresse tant les Physiciens ; on a exposé rapidement quelques systèmes sur la génération, & les réflexions dont on les a accompagnés feront voir le plus ou moins de confiance que l'on doit avoir en ces systèmes,




INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

Le Plaisir est le fils de l'Amour ;
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son
père [1].

EST avec douleur que
j'attribue au plaisir la plus
grande partie des maux
qui nous environnent.
L'Amour qui devrait faire le bonheur
des hommes , sème souvent d'épines
le cours d'une vie languissante & mal-
heureuse , parce que nous voulons que
le plaisir nous accompagne sans cesse.
Il n'est plus chez la plupart des hom-

1 *Introduction.*

mes un délassement de leurs travaux ;
il leur devient un besoin nécessaire à
chaque instant, & en même temps un
travail au dessus de leurs forces. C'est
en suivant pas à pas cette vérité qu'on
trouvera la cause sensible de la dégéné-
ration de l'espèce humaine.

LA Nature a toujours les mêmes at-
tentions pour nous. Si les hommes ne
sont plus ce qu'ils devoient être, s'ils
ne produisent que des avortons chétifs,
si l'espèce dégénère enfin, ne nous en
prenons qu'à nous-mêmes, à nos dérè-
glements, à notre intempérance. Un
homme qui s'est livré avec fureur &
enthousiasme à ce qu'on appelle la *jouis-
sance*, avant l'époque marquée par la
Nature, donnera naissance à des en-
fans qui mourront presque en naissant,
ou qui, s'ils parcourent une partie de
leur carrière, laisseront après eux des
descendans foibles, malades, plus oc-

cupés du soin de soutenir leur fragile existence , que de l'espoir de laisser une nombreuse postérité.

SI nous observons la masse des individus qui forment quelques Nations Européennes , quel spectacle imposant ! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs , dont les bras robustes arrachent à la terre ses productions ; entassés les uns sur les autres , une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes , & son activité , soit pour le travail , soit pour le plaisir , fait un spectacle enchanteur ; une jeunesse courageuse & bouillante , formée à l'art cruel de la guerre , sacrifiant ses jours pour servir la patrie.... Voilà l'idée que prendroit d'une Nation , un homme transporté des déserts de l'Afrique en Europe. Si cet homme ne se laisse pas séduire par les apparences , si au premier coup d'œil il en ajoute

4 *Introduction.*

un second, plus réfléchi, plus philosophique, qu'appercvra-t-il ? La bonne opinion qu'il avoit prise du peuple qu'il examine, s'évanouira à mesure qu'il aura sçu décomposer l'espèce pour s'attacher à l'individu. Notre observateur verra dans les campagnes des hommes que la Nature avoit fait robustes, mais qui dégénèrent insensiblement. Ceux qui habitent les grandes villes, ne seront plus à ses yeux que des êtres infortunés sur lesquels la Nature jette encore de tems en tems un regard tendre qu'ils ne veulent pas appercevoir. Il verra sortir de ces villes, des hommes efféminés, déjà vieux au printemps de leur âge ; il les verra traîner sous les drapeaux de Mars les infirmités qu'ils doivent à l'Amour.

INTERROGEONS les Médecins ; demandons-leur ce qu'ils pensent de l'état actuel de l'espèce humaine, relative-

Introduction.

ment à sa constitution physique. Tout dépérit, répondront-ils; une partie des hommes est languissante parce que ces hommes sont efféminés, & qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs & aux maladies de l'imagination. Une autre partie est réellement malade, & elle seroit la plus à plaindre si ces maux n'avoient pour cause les désordre du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compassion, ce sont les hommes infirmes qui portent la peine des fautes de leurs pères.

CETTE classe est plus nombreuse qu'on ne l'imagine : elle comprend non seulement les tristes victimes d'un mal honteux, mais aussi ces enfans infortunés qui doivent leur naissance aux derniers efforts d'un tempérament épuisé. Elle comprend encore cette classe immense, les individus malheureux, dont les

membres flétris & difformes prouvent la lubricité de leurs pères ; cette lubricité cruelle qui renverse les statuts de la Nature dans une fonction aussi simple que respectable, pour jouir des plaisirs de l'Amour dans des circonstances délicates & sans aucun ménagement pour la postérité.

D'APRÈS cet exposé , on sentira aisément combien il est essentiel à l'homme de posséder des connoissances sur les devoirs primitifs & sacrés qu'il doit rendre à sa patrie.

L'ÉDUCATION , cet objet intéressant qui occupe aujourd'hui tant d'hommes éloquens , devrait s'attacher pour le moins autant au physique qu'au moral, & ce n'est point par l'éducation des enfans qu'elle doit commencer , mais par celle des pères , si je peux m'exprimer ainsi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament ro-

buste à votre fils , si vous n'y avez pensé même avant sa conception. S'il est né foible & délicat , les soins que vous vous donnerez pour le rendre un peu - agreste influenceront beaucoup sur sa constitution , mais ne la changeront pas entièrement. C'est à vous , hommes , qui voulez remplir les devoirs de la société , qui voulez lui être utiles en y ajoutant de nouveaux individus , c'est à vous , dis-je , à examiner si vous en êtes dignes , & vous le ferez dès que vous en aurez un ardent desir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté.... Jeune homme , la Nature prépare en vous des germes pour la postérité , mais ne vous hâtez pas de les faire éclore. Imitiez-la , cette Nature qui prépare de nouveaux plaisirs à vos sens ; les boutons tendres & délicats qui percent l'écorce d'un arbrisseau

se montrent peu à peu : insensiblement ils s'épanouissent , les fleurs paroissent.... elles se flétrissent si une main sacrilège y touche , & les fruits qui devoient leur succéder?.... N'y pensez plus jeune-homme , tout est perdu.

V O U S , en qui l'habitude de jouir a rendu le plaisir nécessaire , vous à qui le libertinage & la débauche ont tenu lieu de la volupté , vieillard impuissant qui voulez encore jouir ! ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines ; n'épuisez pas les foibles ressources de la pharmacie pour réveiller des sens assoupis par des jouissances excessives & prématurées : ne consultez pas vos desirs , mais la Nature & vos forces ; si vous pouvez être utile à la société , ce n'est point en lui donnant des hommes , qui dès-le printemps de leur âge , annonceront la vieillesse & la décrépitude.

QU'ON ne croie pas que je veuille bannir l'Amour du cœur de la plupart des hommes, je désirerois au contraire que tous pussent en goûter les douceurs; mais en même temps, mes vœux seroient remplis, si en exposant le tableau des vrais plaisirs, les seuls avoués par la Nature, je pouvois faire abhorrer les débauches dangereuses dont les suites sont si cruelles. Je gémis en jettant un coup d'œil sur cette quantité nombreuse d'hommes libres, qui outragent la société en gardant un célibat volontaire pour s'égarer dans un cercle de vaines spéculations.... Mais quels regards d'indignation ne doit-on pas jeter sur les hommes qui ne restent isolés au milieu de la société, que pour n'avoir aucun frein capable de retenir leurs passions ! Ils en sont punis plus avancés en âge; mais les maux dont ils sont accablés alors, vengent la Nature sans réparer ses pertes.

JE me croirois heureux , si l'ouvrage que je présente aux hommes de tous les âges , pouvoit produire quelque bien en leur donnant des lumières que n'avoient pas besoin nos ancêtres , mais qui dans les circonstances actuelles deviennent nécessaires.

ON y verra les gradations que la Nature observe pour amener l'enfance à la puberté ; & en considérant les précautions qu'elle a prise pour que ce changement ne fasse pas de trop fortes impressions sur les corps , il sera facile de conclure que la Nature ne nous a pas destinés au Mariage dès - l'instant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité , l'espèce humaine aura fait un pas vers la perfection.

LA Religion , les Loix mêmes , nous obligent de regarder comme illicites les plaisirs que les hommes se procurent

lorsqu'ils ne sont pas autorisés par le Mariage ; mais sans avoir besoin de ce que la Religion & les Loix prescrivent à cet égard , les lumières de la raison devroient suffire pour nous guider. Quels contrastes que les plaisirs purs d'un homme vivant au sein de sa famille , heureux par lui-même , heureux par sa femme & ses enfans , opposés aux jouissances imparfaites & dangereuses du célibataire !

LORSQUE l'homme & la femme s'unissent par le lien sacré , respecté parmi presque toutes les Nations de la terre , (excepté parmi celles qui sont civilisées) le but de cette union est de donner le jour à des enfans. Cette fonction auguste n'est souvent pas facile à remplir : les hommes de l'art savent qu'il se trouve des obstacles , quelquefois invincibles , qui s'opposent à la génération , mais ce n'est point assez. Il résulteroit

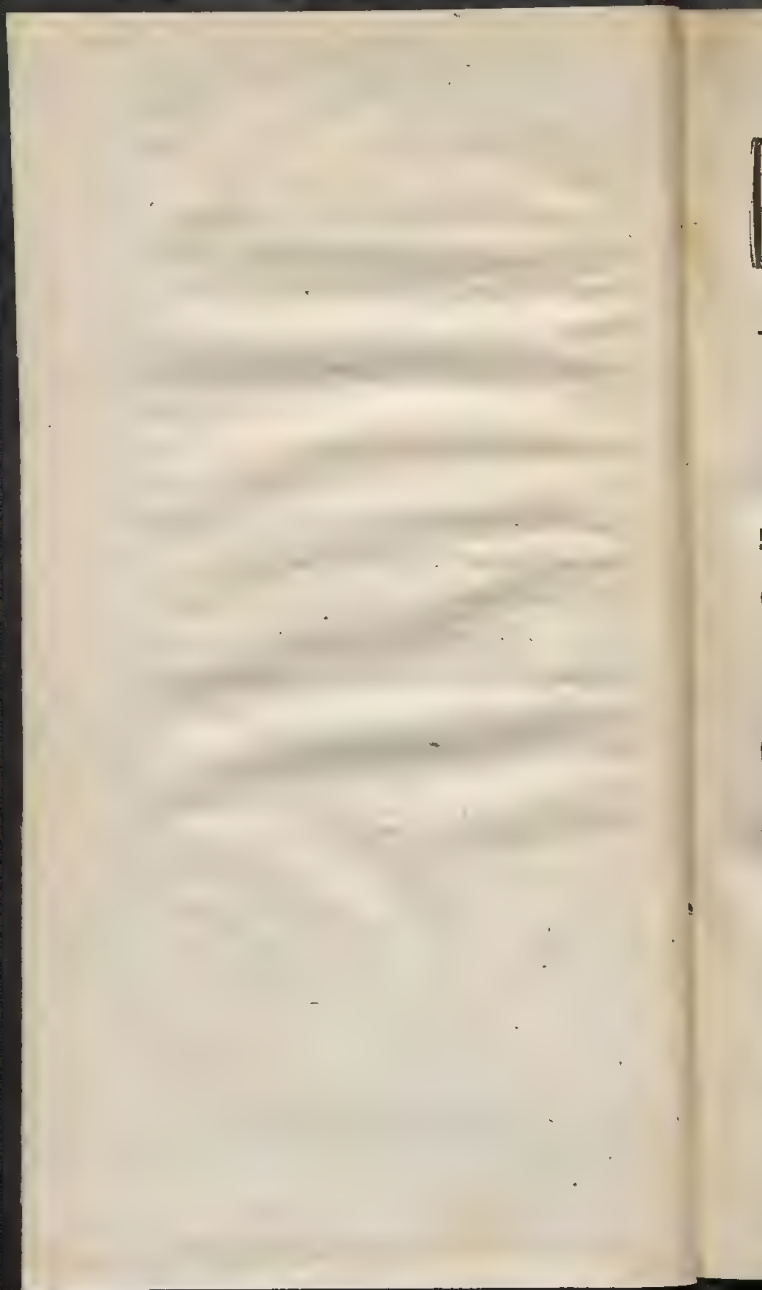
un grand bien, si chacun avant de prendre les liens de l'Hymen favoit à quoi s'en tenir sur son tempérament ; & c'est ce qu'on a tâché de développer d'une manière à la portée de tous les hommes, qui verront aussi les moyens avoués par la Religion & la Nature pour rectifier plusieurs défauts, formant autant d'obstacles à la jouissance & par conséquent à la génération.

Si je n'écrivois que pour les hommes éclairés, je n'aurois pas pris la peine de parler des superstitions qui défolent des époux en troublant leurs plaisirs : ces phantômes de l'imagination ont encore quelque crédit chez le peuple, & il est essentiel de les combattre.

IL seroit inutile que je cherchasse à me justifier aux yeux de quelques âmes timides, d'avoir traité le sujet présent. En éclairant les hommes, & leurs dé-

couvrant les précipices autour desquels ils marchent continuellement , il falloit au moins leur faire entrevoir le chemin de l'Amour Conjugal. Je ne dis point à mes lecteurs , abandonnez les plaisirs , renoncez aux charmes qui font le bonheur de l'humanité , mais mon but est de les détacher insensiblement de ce que l'ardeur des passions leur fait prendre pour le plaisir. C'est dans ces vues que j'ai traité non-seulement de l'homme & de la femme dans l'état du Mariage , mais aussi considérés dans le célibat ; on se doute bien qu'il y a des choses importantes à dire à ce sujet. Puissent mes réflexions être utiles à l'humanité !







DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.



Es livres sacrés nous éton-
nent quelquefois , par les
passages où ils nous don-
nent une idée de la mul-
tiplication de nos premiers peres :
quelle fécondité , que celle des enfans

de JACOB en Egypte ! Je crois qu'alors la Médecine, (car cette science commença avec le monde,) ne connoissoit pas ces divisions & ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la mollesse, la débauche ont introduit parmi nous.

CETTE disposition particulière du corps, produite par la combinaison des principes dont il est composé & qu'on nomme tempérament, influe beaucoup sur les fonctions de l'ame & du corps, & on est persuadé que dans le physique de l'Amour, le tempérament joue le principale rôle. De-là, on est convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament donné, étoient peu propres à la génération ; tandis que d'autres par une nuance de couleur plus sombre, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que semblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la

terre, ils pourroient réparer les défordres d'un nouveau déluge. Ces assertions générales, que l'on tire à l'inspection des hommes, sont assez souvent démenties par des cas particuliers; & c'est ce qu'il est essentiel de démontrer, dans un ouvrage qui traite de l'Amour avoué par l'Hymen, & non de l'Amour considéré comme une passion ardente, impétueuse, qui n'ayant d'autre but que le plaisir, le cherche dans des jouissances égoïstes sur lesquelles l'Hymen n'ose jeter les yeux

P A R M I le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens & les modernes sur ce qui constitue le tempérament, il est assez difficile d'en saisir une qui satisfasse entièrement. Voici celle qu'en donne un illustre Médecin. (a)

(a) M. QUESNAY.

» LES parties solides, dit-il, ont
» une force élastique par laquelle elles
» tendent à se resserrer ou à se raccour-
» cir lorsqu'elles souffrent quelques ex-
» tensions ; nos vaisseaux dilatés par
» le sang qu'ils reçoivent dans le mo-
» ment de la diastole, (a) tendent, in-
» dépendamment de leur action orga-
» nique, à se contracter par le ressort
» de leur action organique, forment une
» double force qui agit dans la con-
» traction des vaisseaux. Plus la force
» élastique des parois des vaisseaux
» est considérable, plus elle s'oppose
» à la dilatation, & plus elle contri-
» bue à la contraction des vaisseaux.
» On doit être fort attentif à ce res-
» sort, car il contribue beaucoup ;

(a) On nomme ainsi l'état du cœur, lorsque ses cavités sont dilatées; la sistole est au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités,

» selon qu'il a plus ou moins de trait,
» & selon qu'il est plus ou moins ex-
» cité, à varier & à modifier le jeu
» des vaisseaux. On peut remarquer
» facilement ces différens effets du res-
» sort dans un arc ; car un arc plus
» ou moins roide , plus ou moins grand ,
» plus ou moins tendu , varie beau-
» coup le jet de la flèche , indépen-
» damment même de la force plus ou
» moins grande de celui qui met son
» ressort en action. Ainsi les effets des
» vaisseaux ne doivent pas être les
» mêmes dans ceux qui ont des vais-
» seaux fort amples , que dans ceux
» qui les ont ferrés : dans ceux dont
» les parois des vaisseaux sont fermes
» ou roides , que dans ceux où elles
» sont molles & fort amples : dans
» ceux où les parois ont beaucoup
» d'élasticité , que dans ceux où elles
» en ont peu : dans ceux où l'action

» de ces parois est fortes, que dans
» ceux où elle est foible. »

DE toutes ces variétés, qui sont si remarquables dans les hommes, M. QUESNAY, fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diversité dans les facultés mécaniques, animales & intellectuelles. Mais en admettant le sentiment de l'illustre Médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui selon les anciens & la plupart des modernes, constituent les variétés des tempéramens : les solides n'acquièrent la force ou la foiblesse, la roideur ou la mollesse, le plus ou moins d'élasticité, &c. que par l'effet que produisent sur eux les fluides qui les mettent en action. Ainsi on retrouvera toujours dans les hommes sanguins un tempérament chaud & humide ; ceux chez qui la bile domine seront chauds

& secs; les pituiteux ou phlegmatiques seront froids & humides, & ceux que les anciens nommoient mélancoliques seront d'un tempérament froid & sec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaisirs, & il seroit facile d'en faire l'évaluation si ces quatre principaux tempéramens ne donnoient, par leurs combinaisons, naissance à des subdivisions que les Médecins même les plus expérimentés, ont beaucoup de peine à saisir dans plusieurs circonstances.

BORNONS nos observations aux quatre principaux tempéramens, les seuls qu'on puisse suivre avec assez d'exactitude, & en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chacun de ces tempéramens a pour remplir le grand but de la Nature, celui de la multiplication des espèces.

Du Tempérament sanguin.

UN corps ferme & vigoureux, une physionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne sont ni trop fermes ni trop molles, la peau souple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châains, des membres souples & agiles, peu propres aux travaux pénibles, des veines bleues, amples & tendues dans lesquelles le sang circule avec facilité, sont les signes qui annoncent l'homme sanguin.

CELUI qui est de ce tempérament, a dans toute l'habitude du corps une chaleur douce, & des desirs ardens qui annoncent son goût pour les plaisirs, où le portent encore une gaieté naturelle, une imagination féconde, & beaucoup de penchant pour la société. Il exerce toutes ses fonctions avec une

facilité admirable, & la transpiration sur-tout se fait aisément. L'homme sanguin, porté à l'enjouement & dont la sensibilité, la douceur, la vivacité, l'aménité forment le caractère, doit être entraîné sans cesse vers les plaisirs de l'Amour, & ceux de la table. Sa bonne constitution physique influe sur le moral, & il fait les charmes de la société par son imagination brillante, la vivacité de son jugement, la rapidité & l'enjouement de sa conversation.

DOUÉ de talens aussi séducteurs, l'homme sangin ne paroîtroit-il pas devoir exclure des mystères de l'Amour, les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages ? Il aime avec beaucoup de délicatesse ; ce n'est point toujours la soif ardente des plaisirs qui le porte à les rechercher ; le cœur agit en lui aussi vivement que l'instinct. Plus sensible à une passion dé-

licate qu'aux plaisirs destructeurs de la débauche, il devrait donc régner seul dans le cœur des femmes qui savent unir la décence aux charmes de la société. Mais les *titillations* voluptueuses qui agitent l'homme sanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui savent se défendre; il veut, comme CESAR, voir & vaincre en un instant. Par la même raison qu'il est plus propre à faire des connoissances que des amis, il trouve plutôt à satisfaire ses desirs dans l'ivresse d'une passion rapide & souvent sans conséquence, qu'au milieu des plaisirs mystérieux d'un amour cimenté par des rapports & des liaisons qui ne s'accordent pas toujours avec sa vivacité, son indiscretion & son inconstance.

ON peut juger d'après cette esquisse, que l'homme sanguin est sensible en amour, mais étourdi; qu'il n'aime pas

la

la résistance , qu'il s'emporte aisément & se calme de même ; que semblable au papillon , il voltige sur la première fleur qui s'offre à sa vue , mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de sa course ; mais , si jalouse des autres fleurs , elle veut le retenir , il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de ce petit inconstant ; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir , elle le partage.... L'agitation & les transports de son amant paroissent lui jurer la tendresse la plus vive & la plus durable.... Fleur charmante ! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens , bientôt l'ennui y succédera.... Vous voulez le retenir ? Il n'est plus temps ! plus beau qu'il n'a jamais été , il agite doucement ses aîles & cherche à se dégager. Il

n'a point épuisé tout son amour , il vole avec empressement vers une autre fleur pour lui faire partager ses plaisirs. Mais ne craignez pas d'être méprisée , il est inconstant , mais il est bon. Peut-être va-t-il venir renouer ses engagemens ; ne vous refusez pas à de nouvelles caresses ; il est aussi facile à rebuter qu'il est inconstant,

On peut aisément reconnoître l'homme sanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manège amoureux. Telle est sa manière de se conduire en amour ; il n'a pas, pour les plaisirs, cette force *athletique* , dont la Nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux ; mais réunissant ce que l'Amour a de plus doux , ses jouissances ne sont point troublées par la jalousie , cette passion funeste qui précède quelquefois la fureur dans les hommes bilieux. Il est in-

con
dra
de
pou
sens
qui
sent
peut
blen

I
focie
vroie
jusqu
lités
chér
qui
droit
ge,
trop
sance
ne po
chan

constant ! Voilà son crime , qui deviendra plus tard son supplice. La bonté de sa constitution n'est pas un titre pour vivre long-temps ; la vivacité , la sensibilité , & sur-tout l'inconstance , qui lui sont propres , (car de-là naissent des desirs toujours nouveaux & qu'il peut souvent satisfaire) abrègent sensiblement ses jours.

DES hommes aussi aimables pour la société que ceux dont je parle , ne devroient-ils pas s'efforcer de conserver jusques au bout de leur carrière les qualités du corps & de l'esprit qui les font chérir ? La douceur , l'aménité , la gaieté qui constituent leur caractère , les rendroient précieux dans l'état du mariage , si leur inconstance n'y jetoit que trop souvent la discorde. Les complaisances , les tendres caresses d'une épouse ne pourroient-elles pas adoucir ce penchant , qui porte un homme à cher-

cher des faveurs dont l'hymen rougit ?
Je me représente avec satisfaction , une
femme aimable , qui ayant ramené son
époux au milieu de sa famille , par des
attentions délicates , qui , si j'ose dire ,
ont dompté le tempérament , jouit de
son bonheur , dont elle connoît toute
l'étendue.

Du Tempérament bilieux.

Si l'on en excepte une taille avanta-
geuse , & un gros embonpoint , que n'a
pas ordinairement l'homme bilieux , tout
en lui annonce la force. Ses os sont gros
& solides , ses muscles bien marqués ,
ses chairs compactes ; sa peau aride &
sèche est d'un rouge foncé , brune , olive
vâtre & quelquefois noire ; les poils qui
la couvrent & les cheveux sont pres-
que toujours noirs & crépus ; son pouls
est grand , vigoureux , brusque ; il a les
veines grosses , saillantes , le sang bouil-

lant
sèche
yeux

LE
les p
font
pas l
sonne
un
d'Ac
RIOD
nie ;
péran
sans
capit
mé f
sang
du m
naire
hom

(a)
confid

lant , la bouche grande , les lèvres desséchées , l'haleine chaude & forte , les yeux noirs & perçans.

LES hommes de ce tempérament sont les plus amoureux ; toutes leurs passions sont fortes & vives , parce qu'ils n'ont pas la gaieté & l'enjouement des personnes sanguines. Leur colère , dit un écrivain moderne , (a) est celle d'ACHILLE , leur haine celle de CORIOLAN , leur amour tient de la manie ; & cette passion , à laquelle un tempérament presque inépuisable les porte sans cesse , devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé seul , parce que différent de l'homme sanguin , il aime , sinon avec constance , du moins avec une passion extraordinaire , & qu'il est le plus vigoureux des hommes. Il conserve long - temps cette

(a) M. CLERC. *Histoire Naturelle de l'homme , considéré dans l'état de maladie.* Vol. 1.

force supérieure ; il n'attend même pas qu'elle soit épuisée pour devenir jaloux , injuste & cruel. Chez les Nations policées , ces vices , en quelque sorte , brisés par la douceur des liaisons , n'acquièrent pas ce degré excessif qui empoisonne les plaisirs & conduit au crime. C'est chez les Nations dont les individus sont presque tous du tempérament bilieux , que ces horreurs s'annoncent sous l'aspect de la grandeur & du pouvoir despotique.

L'AMOUR dans la Turquie , en Afrique , en Asie , est un tyran qui déchire les cœurs ; les plaisirs dont jouissent les hommes barbares qui habitent ces contrées sont affoiblis par l'autorité : (il n'en faut pas en amour !) les femmes qui servent à leurs jouissances , sont des esclaves enfermées , punies souvent de mort sur le soupçon d'une infidélité ; les gardiens dépositaires de leur vertu ,

ont é
leur
comm
sent d
de le

...Q
D'affuj
De ne

te
Qu'un
Et de m
Qu'une
re

Si
lorsqu
Le ma
pour
reçoiv
la cra
l'escla
L'hon

(a) V
Scène 4

Des Tempéramens. 31

ont été mutilés pour être assuré de leur continence.... Et les tyrans qui commandent cette foule d'esclaves jouissent du vrai bonheur!... Gardons-nous de le croire.

... Quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,

Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur! (a)

Si la félicité naît de l'Amour, c'est lorsqu'il est dégagé de toute contrainte.... Le maître absolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi, & dont les esclaves reçoivent, au milieu du trouble & de la crainte, des caresses qu'empoisonne l'esclavage, ne connoît pas l'Amour. L'homme qui dédaigne ou méprise les

(a) VOLT AIRE. *Orphelin de la Chine.* Acte III
Scène 4.

plaisirs d'une union assortie , & cherche par caprice , plus souvent encore par ambition , des plaisirs en échange des richesses , ne connoît pas non plus l'Amour , — Eh ! que m'importe ! dirait-il , je connois le plaisir. — Vous! *Les hommes achetés valent moitié moins pour la gloire , & les femmes même pour le plaisir. (a).*

LES talens supérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouissance des plaisirs , ne sont pas infructueux ; ils sont de tous les hommes les plus propres à la fécondité , sur-tout s'ils s'unissent à une femme sanguine. (b). Celle-ci , plus modérée dans ses transports , remplit avec plus d'exactitude le vœu de la Nature. Mais si l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports & des

(a) *L'ami des hommes.*

(b) Cette règle souffre quelques exceptions , & on les verra lors que je traiterai de la *stérilité*.

conve
on se
bilieu
péran
amou
on pa
trivia
vacite
néan
s'ils
reufe
bien
faits
un h
ment
que
quan
jouir
sein
cette
flam
feux

convenances physiques dans le mariage ,
on se gardera bien d'unir un homme
bilieux , avec une femme du même tem-
pérament , je veux dire , avec la plus
amoureuse de toutes les femmes. Ne dit-
on pas communément dans un proverbe
trivial , mais vrai , que le trop de vi-
vacité s'oppose à la génération ? Et
néanmoins les hommes agissent comme
s'ils n'en croyoient rien. On a malheu-
reusement oublié , que c'est d'une union
bien assortie que naissent des enfans bien
faits & bien constitués. Que l'on unisse
un homme & une femme du tempéra-
ment dont il s'agit ici , je ne dirai pas
que leurs plaisirs n'aient rien de pi-
quant ; mais est-ce seulement pour
jouir que les sens s'épanchent dans le
sein de la volupté ? Les transports dans
cette union se suivent rapidement , une
flamme dévorante allume sans cesse les
feux de l'amour ; la force de l'imagi-

nation , aidée par celle d'un tempérament robuste , élève le couple heureux... Heureux ? Il ne le sera pas toujours ; je vois une vieillesse prématurée engourdir , dessécher les sources du plaisir... Je vois alors les époux infortunés , rappeler la volupté qui les fuit , & pour combler leur infortune , ils sont privés du plaisir suprême de rendre à la Nature les caresses qu'ils ont prodiguées à l'Amour. Epoux malheureux ! vous étendez vainement les bras , vous ne pouvez presser contre votre sein des enfans qui auroient fait la consolation , les délices de la vieillesse qui vous glace.

Du Tempérament mélancolique.

ON chercheroit presque toujours inutilement la constitution mélancolique parmi les enfans & parmi les vieillards : elle se manifeste avec toute sa force à vingt ou trente ans , & les mélancoli-

ques ne vivent guère plus de cinquante ans. Ce tempérament peut être considéré comme acquisitif & dépendant des variations qui éloignent l'homme de sa constitution primitive. On ne le trouve guère dans les campagnes ; les villes peu considérables n'en fournissent pas beaucoup d'exemples , mais malheureusement pour le monde physique, on en rencontre à chaque pas , dans les grandes cités , où les hommes pressés étroitement les uns contre les autres semblent se disputer l'air qu'ils respirent.

Si dans une capitale , j'observe avec attention , (non pas dans les places ni dans les promenades publiques , car les hommes mélancoliques fuient la société) si j'observe , dis - je , les hommes qui s'offrent à ma vue , j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils sont aisés à reconnoître. Leur stature est grande ou moyenne , leurs cheveux sont bruns

ou noirs , leur visage est allongé ; leurs yeux , grands & langoureux dans la jeunesse , deviennent sombres dans un âge plus avancé ; leurs joues sèches , avalées , sont recouvertes d'une peau rude , brûlée , noirâtre & quelquefois jaune. Leur corps est grêle , leurs jambes & leurs cuisses menues , leurs bras & leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament sont laids de visage , quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance : peut-être ils ne nous paroissent tels , dans l'âge mûr , que par la maigreur , des regards un peu farouches , & la couleur de la peau.

LES femmes du tempérament mélancolique diffèrent essentiellement des hommes de cette constitution : leur peau , quoique sèche , est beaucoup plus belle ; leur démarche nonchalante a été prise par quelques personnes pour de la grace & de la majesté. BALZAC disoit en con-

fide
mé
que
esc

I
ger
par
l'ar
Il a
touj
nati
men
trop
for
quê
pass
ress
guli
&c.

C
ima

fidérant une Nation où le tempérament mélancolique est dominant: *On croiroit que ce sont des reines qui ont épousé leurs esclaves.*

L'HOMME mélancolique, est un dangereux séducteur auprès des femmes, parce qu'il possède au suprême degré l'art de faire illusion par son éloquence. Il a le ton persuasif, & réussit presque toujours par le sublime de son imagination. Il ne la dirige pas continuellement vers les plaisirs; elle est trop vive, trop exaltée pour être tendue avec uniformité: les actions héroïques, les conquêtes, les entreprises qui paroissent surpasser les forces humaines sont de son ressort; mais aussi par un contraste singulier, les ambitieux, les hérésiarques, &c. ont tous été des mélancoliques.

CES hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour, que dans les

intervalles que leur laissent des projets , qui à leurs yeux sont d'une plus grande importance : mais si cette passion les occupe sérieusement , ils abandonnent alors les idées qui y seroient disparates , pour ne s'occuper que de l'objet qui les enflamme ; ils deviennent plus que jamais sombres , difficiles , rêveurs , inquiets , craintifs , méfiants , timides , jaloux , furieux... On fait par des exemples horribles , jusqu'à quel point le mélancolique amoureux & irrité peut pousser le désespoir,

QUE n'est-il possible d'anéantir par gradations l'impétuosité de cette constitution malheureuse ! Elle n'est pas dans la Nature , puisqu'elle se trouve rarement dans les lieux où les hommes sont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder plutôt ce tempérament comme une maladie d'acquisition , comme un vice héréditaire , que comme un tem-

pérament propre à l'individu. Dans la suite de cet Ouvrage, on trouvera les moyens les plus propres à amortir, à dompter s'il est possible, cette constitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on fasse des efforts contre elle, & qui n'a pu devenir héréditaire, que par l'abus des plaisirs, l'abattement & l'épuisement qui en sont comme une suite nécessaire. (a)

LE feu de l'imagination des mélancoliques ne suffit pas pour les rendre *habiles* à la propagation de l'espèce; il faut aussi que les fonctions naturelles, (sur-tout les sécrétions) se fassent sans trop d'irrégularité, & c'est ce qui se trouve assez rare dans les hommes de

(a) Au chapitre de l'*Impuissance* & à celui de la *Stérilité*, j'ai exposé les moyens que l'on pouvoit employer pour adoucir les effets du tempérament mélancolique: on y trouvera également ce qui convient aux personnes dont la constitution est bilieuse, ou sanguine, ou phlegmatique.

ce tempérament. Tout paroît être en désordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur & des artères est inégal ; presque toujours affamés, ils sont très peu attentifs sur la quantité d'aliment qui leur convient ; aujourd'hui trop, demain pas assez, ils n'ont pas d'autre régime ; aussi leurs déjections, la transpiration insensible, les sueurs, (a) sont dans une irrégularité d'abondance & de suppression continuelle. On sent aisément combien ce désordre doit influer sur la postérité.

LE mélancolique doit-il donc garder un célibat scrupuleux ? Il seroit peut-être à souhaiter que cela fût possible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'ai observé que les mélancoliques, lorsqu'ils étoient célibataires, devenoient

(a) M. CLERC que j'ai cité plus haut, dit que le mélancolique a plutôt des sueurs d'expressions, qu'une transpiration véritable.

sujets à beaucoup de maladies longues & cruelles. On verra dans le chapitre qui traite de la Puberté, de tristes effets de la mélancolie. On peut donc permettre le mariage aux personnes de ce tempérament; mais il faut bien se garder de le faire contracter entre deux personnes qui aient la même constitution. Les enfans qui seroient les fruits d'une union aussi mal assortie, se ressentiroient tôt ou tard des vices physiques & moraux des auteurs de leur existence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament sanguin, ou à un homme de cette dernière constitution, une femme mélancolique, si celle-ci veut absolument se marier. La différence des caractères, si elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera sensiblement; celui des époux qui aura la constitution sanguine, & par conséquent l'humeur enjouée, le

42 *Des Tempéramens.*

caractère liant, l'imagination rianse; employera ces heureux talens pour répandre la gaieté dans sa famille; il corrigera le *sombre* du mélancolique; ses enfans lui devront leur bonheur, & la patrie des citoyens utiles.

Du tempérament phlegmatique ou pituiteux. (a)

Si je considère l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la Nature défaillante: quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa foi-

(a) Par homme phlegmatique ou pituiteux, il ne faut pas entendre toujours l'homme qui dit avec phlegme ce qu'on appelle des *bons mots* dans la société. Ceux-ci sont très-différens au physique & au moral; on en trouve de ces phlegmatiques dans les autres tempéramens comme dans celui-ci. J'ai vu un gros homme sanguin très-fort, & sur tout très-vif, qui dans une maladie aiguë, me répétoit sans cesse qu'il étoit phlegmatique, qu'on le lui avoit dit cent fois, & qu'il falloit le conduire en conséquence.

blesse. Il a la taille avantageuse, parce que les fibres abreuvées par une sérosité abondante, ont pu s'étendre & s'allonger. Ses chairs sont lâches, molles, couvertes de graisse, par la même raison. Elles sont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins. Ses cheveux sont blonds ou châtain; son visage rond, pâle est souvent bouffi. Ses yeux bleus & grands, devroient animer sa physionomie & lui donner de l'expression; mais ils sont éteints, leur regard est humble & languissant. Des lèvres pâles & décolorées, des vaisseaux très-fins, dans lesquels circule lentement un fluide dont les principes paroissent désunis; enfin un corps foible, incapable de supporter des travaux fatigans. Tel est le portrait de l'homme pituiteux.

Le moral correspond au physique, & certainement c'est un bonheur. Des sensations vives, une imagination ar-

dente porteroient le trouble dans la machine & détruiroient des organes trop foibles pour y résister. Le pituiteux ne connoît guère des passions fortes qui émeuvent, excitent, soulèvent, enflamment nos esprits. Il reçoit volontiers l'impression qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de sensibilité & d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile, &c. mais son caractère, doux, affable, paisible, en un mot, son indolence, ne le rend point à charge à la société.... Il l'est peut-être à la Nature, car elle n'a point répandu les hommes sur la terre avec le germe de la mélancolie, & de la pituite.... Dépravation des mœurs ! luxe ! mollesse ! voilà votre ouvrage ! (a)

(a) Trop de nourriture, sur-tout d'alimens visqueux, &c. d'alimens tels que nos célèbres cuisiniers savent si bien les tourner contre nous; l'usage im-

LE pituiteux, trop foible pour tirer
sa subsistance du sein de la terre; trop
foible pour oser entreprendre de servir
sa patrie les armes à la main; mauvais
laboureur, mauvais soldat, pourra-t-il
être bon époux! . . .

CHAPITRE II.

*Réflexions sur le Tempérament, relatives
au Célibat.*

Et toi dans la Nature égaré, solitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton ame glacée & tristement austère
Tu sens un vuide affreux. (a)

UN ami de l'humanité a toujours
des souhaits à faire; il appartient seul
à celui en qui réside le pouvoir, de les
réaliser. Si j'étois puissant, je ferois une

modéré du vin, des liqueurs, le trop de repos, le
sommeil trop long, &c. sont les causes ordinaires
de l'abondance de la pituite.

(a) M. THOMAS *Les devoirs de la société*, Ode,

46 *Réflexions sur le tempérament ,*

loi, non contre le célibat, mais j'opposerois des barrières au zèle indiscret & destructeur qui pousse les pères & les mères à y destiner leurs enfans, sans avoir au préalable étudié & fait en quelque sorte constater la force ou la foiblesse de leur tempérament.

Je me garderois bien de livrer aux horreurs de la solitude, l'homme sanguin, fait pour orner la société par son esprit & l'augmenter par ses talens physiques. Je croirois à chaque instant, voir la Nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paroisse être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique, les dispositions, le penchant souvent irrésistible qui les porte vers les femmes, leur rendroit la retraite un séjour de tristesse, source de plusieurs maladies. Les passions qui commençoient à germer, se développent, s'accroissent,

s'éten
elles
male,
vieille

LE f
LUCA
tribun

d'exan
être un
LUS l

riages
qui se
d'un t
âge tr

pas es
pèce h
qui ser

on y a
véritab
destine

(a) O
&c. &c. l

s'étendent avec force dans la solitude ; elles minent peu à peu l'économie animale, & accélèrent les infirmités d'une vieillesse hâtive.

LE savant Commentateur d'OCELLUS LUCANUS (a), nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions seroient d'examiner les alliances qui pourroient être utiles ou nuisibles au public. OCELLUS lui-même, veut qu'on évite les mariages imparfaits ; il appelle ainsi ceux qui se contractent entre des personnes d'un tempérament foible, ou dans un âge trop tendre.... Que ne pourroit-on pas espérer pour la perfection de l'espèce humaine, si aux objets intéressans qui seroient du ressort de ce tribunal, on y ajoutoit le droit de connoître la véritable vocation des personnes qui se destinent au célibat ?

(a) OCELLUS LUCANUS, *en Grec & en François* &c. &c. Par M. le Marquis d'ARGENS, Berlin 1762.

48 *Réflexions sur le tempérament,*

» L'HOMME, dont nous venons de
» faire le portrait, dit VÉNÈTE, en
» parlant de l'homme bilieux, est d'un
» tempérament si chaud & si amoureux,
» qu'il auroit beau avoir la vertu des
» personnes les plus saintes, sa nature
» lui donnera toujours une pente à l'a-
» mour des femmes: on auroit plutôt
» éteint un grand feu avec une goutte
» d'eau, & l'on obligerait plutôt un
» fleuve rapide à remonter vers sa
» source, que de corriger l'inclination
» de cet homme..... Les Rois & le vin
» sont bien puissans, mais à dire le vrai,
» la femme l'est encore plus; & il fau-
» droit que Dieu fît un miracle, si on
» vouloit que cet homme-là corrigât
» son humeur amoureuse. » (a)

SI VÉNÈTE dépeint une jeune fille
lascive,

(a) *Tableau de l'Amour Conjugal.* 2.^e part. chap.
IV. art. 1.^{er}

lascive , ses expressions , que je me garderai bien de rapporter ici , sont encore plus fortes.

PÈRE barbare ! crois tu par de perfides caresses , ou des menaces emportées , dompter le penchant , le tempérament , la nature même ? Non , ne t'y trompe pas ; tu appelles en vain à ton secours les ressources de la médecine : tu opposes de foibles obstacles aux vus de la Nature , qui commande à tous , avec cette énergie dont toi-même tu sentis la force. Les barrières posées entre tes enfans & le monde , ne détruiront pas entièrement le germe des passions , si tu le leur as transmis au moment de leur formation. Du moins , si la fureur d'immoler des victimes te force à la satisfaire , choisis celles que la société aura moins à regretter. Si , aux signes caractéristiques d'une constitution froide , tu remarques un éloignement

50 *Réflexions sur le tempérament,*
très-décidé pour ce lien si doux, ce
lien général ; qui unit l'homme & la
femme parmi les glaces du Nord, &
dans les climats brûlés, sous la Zone
Torride ; si enfin, ton fils ou ta fille re-
doutent, par des motifs tirés seuls de
leur constitution physique, l'état du
mariage, ne les force pas à l'embras-
fer ; que retirés du monde, ils jouis-
sent en paix de cette douce quiétude,
que trouvent dans la retraite, les per-
sonnes que les passions ne peuvent émou-
voir.

MAIS, qu'il est indispensable de sa-
voir constater cet état d'inertie, ce silen-
ce absolu des passions ! Il faut connoî-
tre les ressources de la Nature, pour sa-
voir jusqu'à quel point un tempérament
inactif en apparence, peut se dévelop-
per. Des parens, qui décident & qui
font tout plier aux préjugés, ne voient,
ou du moins feignent de ne voir qu'

ce qui s'accorde avec leurs vues
On s'en rapporte encore à un Directeur !
Eh ! peut-il pénétrer toujours les motifs
d'une retraite que l'on se croit nécessaire ?
Peut-il, doit-il même entrer dans
un examen pour lequel il n'a point les
connoissances requises ? Un Médecin ha-
bile y est souvent embarrassé.

J'AI vu, & je me le rappelle avec
attendrissement, un monastère, à la
tête duquel étoit une de ces femmes
vertueuses, qui ne croient pas adoucir
leur joug en le faisant partager, con-
sulter un Médecin sur les jeunes per-
sonnes qui se destinoient à la vie religieuse.
Tandis que de son côté elle étudioit le
caractère des novices, l'habile homme
qui méritoit sa confiance, & dont la
probité égalait les lumières, s'attachoit
à en découvrir la constitution dominan-
te. Ce ne fut jamais infructueusement
que ces deux personnes s'occupèrent de

52 *Réflexions sur le tempérament* ,
soin de séparer du monde, ou d'y réu-
nir les jeunes filles qu'on présenteoit au
monastere (a).

QUE n'agit-on de même dans cha-
que maison religieuse ! Des maladies
funestes n'y répandroient pas si sou-
vent le trouble & le désordre. Mille
exemples prouvent sans réplique, que
le tempérament contraint, étouffé pen-
dant quelque-temps, ne peut jamais
être anéanti, quoiqu'il soit possible d'en
adoucir la trop grande vigueur. « Pour-
» quoi, s'écrie un Naturaliste célèbre ,

(a) Dans la plus grande partie des Couvens ,
on étudie plus le moral que le physique, & c'est
presque toujours l'opposé de ce qu'il faudroit faire.
Les méditations, les longues lectures, les jeûnes
rigoureux, enfin tous les moyens qu'on emploie
pour s'assurer de la vocation, doivent nécessairement
la donner, du moins pour quelque-temps; mais si on
altère la sévérité de la règle, la Nature reprend bien-
tôt ses droits; le ressort des organes affoiblis, re-
prend son élasticité, & de-là aux troubles des pas-
sions il n'y a plus qu'un pas à faire.

» pourquoi les passions qui ont leur
» source dans le tempérament ; sont-
» elles si difficiles à maîtriser ? Elles
» tiennent fortement à la machine , &
» par la machine à l'ame. Les passions
» se nourrissent donc , croissent & se
» fortifient, comme les fibres qui en sont
» le siège. Connoissez donc votre tem-
» pérament ; s'il est vicieux , vous le
» corrigerez , non en vous efforçant de
» le détruire ; *vous détruiriez la ma-*
» *chine elle-même , &c. (a).*

NE fait-on pas , que des efforts que
l'on fait pour amortir la passion qui fait
le sujet de cet ouvrage , (je parle sur-
tout des efforts physiques) il résulte des
catastrophes qui effraient la Nature ? On
en verra des exemples lorsque je trai-
terai de la Puberté ; & la situation
de l'Hermite , qui après avoir sacrifié

(a) *Contemplation de la Nature*, par M. BONNET.
1^{re} part. chap. V.

à son bonheur les parties qui le trou-
bloient , & qui néanmoins n'en fut guère
plus heureux , prouve la force du tem-
pérament contre les ressources de l'art.
En ouvrant les livres où est consignée
la vie des hommes que la religion ré-
vère , n'a-t-on pas lieu d'être surpris.....
Quoi ! des Anachorètes , éloignés les
uns des autres , les forces du corps
presques anéanties sous le poids des
devoirs qu'ils s'imposoient ; des hommes
morts à la terre , étoient , malgré l'au-
térité de leur vie , tourmentés par les
aiguillons de la volupté ? Croit-on que
les hommes de notre siècle auront plus
de force que ces hommes divins ? Gar-
dons-nous de le croire ; c'est bien ici le
cas de dire :

L'Homme est trop foible , hélas ! pour dompter
la Nature ! (a)

(a) Le fait suivant en est une preuve. Un soldat que
l'on pendit il y a 30. ou 40 ans à Montpellier , eut le

QUE les Médecins nous parlent avec franchise, ils nous apprendront ce que peut l'art sur un tempérament robuste. Eh! de quels moyens n'est-on pas obligé de se servir pour soulager les malheureuses victimes d'une passion ardente! M. TISSOT (a) rapporte qu'il a vu à

malheur un jour de ne pouvoir détourner son imagination des desirs amoureux qui le transportèrent. Il passoit par cette Ville; il y rencontra entre autres, une fille qui portoit tranquillement sur la tête, une cruche remplie d'eau. Cette vue fit sur lui l'effet le plus prompt & le plus violent. Elle l'enflamma à l'instant de la plus ardente passion. Une fureur érotique le saisit: il n'y peut résister. Il renverse la fille, il l'embrasse, il la serre entre ses bras, & sans égard à l'heure, au temps, au lieu, se met à portée de satisfaire dans les siens, les desirs qui l'agitent. On est étonné de sa hardiesse; le peuple accourt; on se jette sur lui, on le maltraite; mais rien n'arrête ses desseins, même au milieu des coups qui pleuvent sur lui. *Anecdotes de Médecine. Seconde édition, Anecd. CXCI.*

(a) *L'Onanisme, Dissertation sur les maladies produites par la masturbation.* Par M. TISSOT, Docteur en Médecine, &c. troisième édition. Lausanne, 1764. Cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis

56 *Réflexions sur le tempérament*,
Montpellier une veuve très-robuste ,
âgée de près de quarante ans , qui avoit
joui très-souvent , pendant long-temps
du physique de l'amour , & qui en étant
privée depuis quelques-années , tom-
boit dans des accès hystériques dont on
ne peut peindre l'état affreux. Elle per-
doit l'usage des sens ; aucun remède
ne pouvoit adoucir ni diminuer la fré-
quence des accès. On ne pouvoit les
faire finir que par de fortes frictions des
parties génitales : ce moyen étoit suivi
d'un tremblement convulsif ; la Nature
dirigeoit ses efforts vers les parties irri-
tées , & la malade recouvroit l'usage
de ses sens , dès-qu'une crise salutaire ,
(si je peux m'exprimer ainsi ,) avoit
remis le calme dans des organes aussi

long-temps , doit être regardé comme nécessaire dans
l'éducation ; il est devenu en Allemagne un livre
classique , & il est à souhaiter qu'il le devienne par-
tout.

impétueux. Cette observation prouve évidemment ce que dit St. AUGUSTIN, que quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessite. Mais quelquefois aussi, ces accidens surviennent à des jeunes personnes que l'usage des plaisirs n'a pu corrompre, & dont l'imagination n'a jamais été enflammée par le moral de l'amour. L'on en verra un exemple lorsque je traiterai de la Puberté. ZACUTUS LUSITANUS, parle d'une fille qui tomboit dans un état affreux, & pour laquelle tous les remèdes étoient inutiles. Cet habile praticien eut recours à un pessaire âcre qui produisit le même effet que dans la femme dont parle M. TISSOT, & la malade fut guérie dans l'instant. HOFFMAN, (& cette observation vient ici fort à propos,) nous a conservé l'histoire d'une Religieuse qu'on

58 *Réflexions sur le tempérament*,
ne pouvoit tirer du paroxysme hystérique, qu'en ayant recours à des moyens sur lesquels je dois passer légèrement.... Il est triste d'entrer dans un certain détail sur les secours qui peuvent soulager un tempérament irrité, lorsque ces secours, quoique nécessaires, sont un outrage fait à la Nature.

TANDIS que quelques hommes attaquent le célibat monastique avec des armes téméraires, dont ils s'efforcent de toucher jusqu'aux dogmes sacrés de la Religion, les Médecins en respectant ce que l'état peut avoir de bon en lui-même, ne s'attachent qu'aux abus qui s'y trouvent. Ils savent, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a des tempéramens indomptables, & c'est pour les personnes de cette constitution qu'ils ont fait voir les maladies que pouvoit faire naître le célibat. Ils n'ont point considéré cet état

relativement à la population, ils ont seulement approfondi les désavantages physiques qui en résultoient pour chaque individu.

LE Docteur JACQUES a donné une thèse dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaisirs vénériens (a). Le Docteur RENEAUME a traité le même sujet dans une thèse sur la *virginité claustrale* (b). M. ZINDEL a publié une dissertation dans laquelle il a rassemblé des observations frappantes sur les maladies que peuvent produire une trop grande chasteté. M. DE SAUVAGES a traité les dangers de la privation des plaisirs de l'amour, pour les femmes dont le tempérament est incompatible avec

(a) *An ex negato veneris usu morbi?* 1722.

Cette thèse, traduite par M. de la METTRIE, se trouve dans les œuvres de ce Médecin.

(b) Cette thèse est encore indiquée par M. de la METTRIE.

60 *Réflexions sur le tempérament*,
la continence. Elles sont selon cet habile Médecin d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, &c. Il ajoute une observation qui fournit peut-être, dit M. TISSOT, l'exemple de la plus rude épreuve à laquelle le tempérament combattu ait jamais exposé. C'est celle d'une jeune fille qui dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le temps qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un confesseur décrépité & dégoûtant.

Avec quel chagrin je me vois obligé de faire passer sous les yeux du lecteur, des observations aussi affligeantes ! Il est néanmoins nécessaire qu'elles soient mises au grand jour. Puissent-elles éclairer les hommes sur un sujet aussi impor-

tant, & d'où dépend souvent le bonheur de leur vie.

CHAPITRE III.

Des remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour.

» **E**N quelque lieu que vive un homme lascif, dit VENETTE, » il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne » peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop » peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, & » pour vaincre sa complexion, qui lui » fournit à toute heure des objets dont » son imagination est échauffée. » (a)
Après avoir parlé ainsi, est-il étonnant

(a) *La génération de l'homme, &c. deuxième partie, chap. V. art. 4.*

Pour appuyer ce passage de VENETTE, on peut

que ce Médecin ne marque que peu de confiance dans les remèdes qu'on emploie pour dompter le tempérament ? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns , parce qu'il en a parlé selon les anciens , qui jugeoient très-souvent un remède d'après des idées superstitieuses , plutôt que par l'analyse & les vraies propriétés.

SI je demande s'il y a des moyens efficaces pour dompter l'amour , on me répond en nommant une foule de remèdes , & l'on vante sur-tout la puissance merveilleuse de l'*agnus-castus* , si répandue dans les lieux consacrés à la continence. Nous verrons si l'efficacité

lire le chap. XXX. du livre 10. des Confessions de ST. AUGUSTIN. On y verra que le jeûne , les macérations , &c. ne pouvoient s'opposer à ce que les choses réelles , qui frappoient les yeux de ST. AUGUSTIN , ne fissent en lui de vives impressions pendant le sommeil..... Tant l'illusion de ces vains phantômes , dit-il , a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil.

de cet arbrisseau est aussi sûre qu'on le prétend ; mais quand cela seroit , faudroit il l'employer tout - à - coup pour dompter une constitution que l'on ne peut changer subitement sans y introduire des maladies graves ?

LE tempérament peut varier quelquefois par des causes dépendantes du climat , du régime , des occupations , &c. mais il faut du temps pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grèce a passé en France ; on le retrouve chez les Suédois , qu'on appelle par cette raison les François du Nord ; avant cinquante ans , selon M. CLERC , ce même tempérament deviendra celui des Russes. Les Parisiens d'autres fois étoient sérieux , peut-être tristes..... J'aime le Parisien , disoit l'Empereur JULIEN , parce qu'il est sérieux & grave comme moi. Voilà des tempéramens Nationaux entièrement changés ;

je n'ose décider si c'est à leur avantage à tous égards; mais qu'il a fallu de temps pour opérer ces métamorphoses ! C'est l'ouvrage des siècles , & non celui des rafraîchissans , des calmans ! Lorsque je considère les efforts que font les maîtres d'éducation , pour briser subitement le tempérament de leurs élèves qu'on destine au célibat , je crois voir des enfans jeter des grains de sable dans un torrent rapide , dans l'espérance d'en arrêter le cours ; je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre , avec des mains foibles , un chêne majestueux qui a vu naître leur père. Ils ne pourront seulement troubler l'eau , ni ébranler le colosse qu'ils attaquent.

Il n'en est pas de même des remèdes qu'on emploie pour dompter la constitution de l'homme , ils ne l'anéantiront pas , mais ils feront des ravages affreux. Ne changeons rien avec préci-

pitation, a dit le Père de la Médecine, ou il en résultera des maladies auxquelles il sera difficile de remédier.

Pourquoi ? C'est parce que l'homme naît avec une constitution primitive qu'il faut adoucir si elle s'oppose à son bonheur, mais par degré, sans rien irriter, sans employer des moyens, qui sans remplir les vues que l'on a, troublent l'économie animale, en jettant la langueur, la foiblesse, dans les fonctions naturelles ; l'épaississement, la stagnation dans les humeurs ; l'obstruction dans les viscères ; l'imbécillité dans les fonctions de l'ame.

LES moyens qu'on emploie ordinairement pour diminuer l'ardeur qui porte aux plaisirs de l'Amour, sont les narcotiques, remèdes qui engourdissent, & jettent celui auquel on les administre dans la stupéfaction ou stupidité. On croit qu'en procurant un sommeil lé-

thargique on ôte aux organes qui filtrent & préparent la liqueur prolifique , leurs facultés. On a raison , mais on devroit se rappeler aussi , que les somnifères agissent également sur toutes les fonctions animales , & mêmes sur celles de l'esprit. Les Grecs ont nommé ces remèdes *hypnotiques* , & les ont regardés ainsi que les narcotiques , comme des remèdes dont la vapeur subtile , nuisible , & ennemie de la Nature , diminue ou empêche entièrement le mouvement & le sentiment des parties solides. Ils regardoient comme poisons , des substances qui en diminuant la circulation , supprimoient les sécrétions , ôtoient l'appétit , faisoient perdre la mémoire , procuroient à la vérité le sommeil , mais'excitoient des songes tristes , remplis de visions effrayantes. Il n'y a rien , selon Frédéric HOFFMAN , de plus capable dans la Nature de ren-

dre promptement hébété & stupide un homme de bon sens & d'esprit, que l'usage des narcotiques. C'est une expérience certaine & incontestable, dit encore HOFFMAN, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une stupeur d'esprit & de mémoire, qui dure très-long-temps (a).

ON ne fait pas toujours usage des narcotiques & des somnifères, tels que ceux que fournissent la mendragore, la *bella-dona*, le *stramonium*, la pomme d'amour, la jusquiame, & plusieurs autres que la témérité & l'ignorance ont fait employer sans connoissance & sans discernement. On a plus souvent recours à d'autres compositions dans lesquelles on fait entrer l'opium, & qui par-là seulement peuvent devenir funestes.

(a) Voyez le Dictionnaire universel de Médecine, &c. à l'article *Narcotica*.

L'opium ! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité : remède que les Médecins ne peuvent employer avec trop de circonspection , & qui faisoit trembler GALIEN chaque fois qu'il avoit à l'administrer (a).

Si j'avois encore besoin du suffrage des anciens , SCRIBONIUS LARGUS , CELSE , AETIUS , DIOSCORIDE , PLU-

(a) L'Opium , si l'on en croit beaucoup d'Ecrivains , agit bien différemment sur tous les hommes. On fait l'usage immodéré qu'en font les Egyptiens , les Turcs , & on dit que l'opium est pour eux un *aphrodisiaque* qui augmente la joie & le courage en procurant une sorte d'ivresse particulière. Nous verrons ailleurs que ces peuples , & sur-tout les Chinois , en tirent parti pour s'exciter à l'Amour. WEDELIUS assure dans son traité de *Opio* , que l'opium cause aux personnes d'un tempérament chaud , des pollutions nocturnes & un priapisme continu. Il est donc contraire , même pour remplir l'objet que l'on a , lorsqu'on le fait prendre pour appaiser la fougue des desirs vénériens. Nous examinerons au reste , en parlant des remèdes que l'on croit propres à exciter à l'Amour , ce que l'on dit des effets merveilleux de l'opium , & ce qu'il faut en croire.

TARQUE, &c. me fourniroient des armes contre ces remèdes funestes, qui ont tant d'influence sur le corps & sur l'esprit, lorsqu'ils sont administrés mal-à-propos.

LE *vitex* ou l'*agnus-castus* doit la réputation dont il jouit à l'usage qu'en faisoient les anciens. DIOSCORIDE (a) nous apprend que les Dames d'Athènes s'en servoient aux cérémonies que l'on faisoit en l'honneur de CERÈS. Elles dressaient avec les branches & les feuilles de cet arbrisseau, les lits auxquels elles donnoient leur virginité à garder, parce que c'étoit une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus-castus* combattoit les pensées amoureuses, & écartoit les songes lascifs. Cette confiance dans l'*agnus-castus*

(a.) *Commentaire de MATTHIOLE, sur le 1. liv. de DIOSCORIDE. Chap. CXVI.*

a passé jusqu'à nous , & on fait usage dans les monastères , intérieurement & extérieurement des semences & des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture , je ne vois pas qu'il y ait aucun mal ; elles rempliroient même les vues que l'on se propose , si le proverbe qui dit *intention fait tout* , étoit fondé sur la vérité. L'usage que l'on fait de la graine intérieurement est peut-être moins indifférent.

ELLE a , si l'on en croit ceux qui vantent ses miracles, la propriété d'ancantir les desirs , en tuant , pour ainsi dire , le corps & l'esprit. Heureusement pour le bien de l'humanité les vertus extraordinaires de cette graine ne sont pas mieux avérées que celles des branches. M. CHOMEL , Médecin du Roi , de l'Académie des Sciences , convient que la semence de l'*agnus-castus* dont

on a fait une émulsion avec l'eau de Nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion hystérique, mais il est fort éloigné de croire que ce remède soit capable de réprimer les mouvemens impétueux de la chair. Un Pasteur, d'une piété consommée, & d'un zèle apostolique, dit-il, (en parlant de M. CHOMEL, Curé de St. Vincent de Lion) a fait beaucoup valoir dans ses lettres, & dans son *Dictionnaire Economique*, un remède qu'il composoit & qu'il gardoit comme un secret infail-
lable pour conserver la chasteté ; je défère beaucoup à son témoignage ; mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remède pour l'établir comme un spécifique, capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnaturelle (a). Eh !

(a) *Abrégé de l'histoire des Plantes usuelles*, &c.
troisième édition, vol. 1.

que seroit-ce d'une plante qui auroit la propriété d'empêcher non-seulement les desirs , mais encore de s'opposer à la création , à la filtration de cette liqueur précieuse qui annonce la force , la santé , & à laquelle on les doit peut-être. Non , la Nature n'a pas mis sur la terre une plante qui pût placer l'homme de beaucoup au - dessous de la brute ; la Nature n'a pas dicté les loix des mystères de CÉRÈS ; elle n'a pas mis dans la main d'un tyran , le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de son existence ; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-castus* des vertus qui seroient si funestes à l'humanité !

ON place aussi le *Nénuphar* (*a*) au
rang

(*a*) Il y a deux espèces de *Nénuphar* ou *lis d'étang* ; celui dont il est question , est le *Nénuphar blanc*. (*Nymphaea alba.*) On l'emploie comme humectant & rafraîchissant ; il est aussi narcotique , & par conséquent propre à calmer le trop grand mouvement des humeurs.

capables de dompter l'Amour. 73
rang des moyens capables d'appaîser les
desirs amoureux. PLINE dit (a) que
ceux qui en prendront pendant douze
jours, se trouveront incapables de con-
tribuer à la propagation de l'espèce; &
que si l'on en use l'espace de quarante
jours, on ne sentira plus les aiguillons
de l'Amour. Il seroit inutile de rappor-
ter les raisons données par les Anciens,
pour prouver l'efficacité de cette plante,
& comment la froideur jointe à la fé-
chereffe fait tarir les sources de la géné-
ration.

CE que j'ai dit de l'*agnus castus*,
doit décider sur les merveilles du nenu-
phar. Il y a néanmoins une réflexion à
faire sur l'usage de cette plante. On
assure que les Turcs en font macérer les
fleurs dans l'eau, s'en frottent les nari-
nes, & boivent beaucoup de cette

(a) Histoire du Monde. Livre XXV. Chap. 7.

infusion. Ces hommes robustes , qui mettent leur félicité présente & à venir dans la jouissance du physique de l'Amour , ne se serviroient pas de cette plante , s'ils avoient observé qu'elle fût capable d'altérer & diminuer sensiblement leurs plaisirs.

L'OBSERVATION suivante prouvera moins la vertu du nénuphar , que le pouvoir de l'imagination dans un homme simple & crédule.

Un artisan ayant un panaris , fut dans un de ces hôpitaux où l'indigence trouve des secours , pour y demander quelques emplâtres en grande réputation dans le pays. La *Sœur* qui avoit le département de la pharmacie , fut obligée d'entendre quelques propos libres que lui tint un jeune homme qui accompagnoit le malade. On s'en plaignit au Chirurgien de la maison qui se trouvoit dans la salle ; celui-ci dissimula , retint les deux hommes , &

sous prétexte de charité leur fit proposer une *pitance*; ce qu'ils acceptèrent volontiers. Le repas fait, il dit gravement, en s'adressant à l'égrillard; mon ami tu peux à présent fréquenter cette maison sans que tes discours y soient un sujet de scandale; je viens de te faire prendre de quoi t'ôter, même jusqu'aux desirs. Le jeune homme ne parut pas faire beaucoup d'attention à cette menace; mais l'ayant rapportée à ses camarades, ceux-ci lui troublèrent tellement l'imagination, en lui persuadant qu'on lui avoit donné le *nénuphar*, que ce malheureux commença à se croire incapable de s'unir à une assez jolie fille qu'il devoit épouser quelques temps après. Il le devint en effet, & ce ne fut que peu à peu & en se servant d'un *homme à secrets*, (a) qu'on parvint à

(a) Cet homme étoit un maréchal qui jouissoit de la réputation de sorcier. Il donna d'abord à son

lui donner une sorte de confiance en ses facultés.

Si l'on omettoit de parler du *camphre*, (a) quelques personnes pourroient croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuses par lesquelles cette substance s'oppose à l'Amour. En effet, les anciens ont été très-persuadés de son efficacité dans ces circonstances; & parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le siècle passé, au rapport de SCALIGER, on regardoit le camphre comme un réfrigérant; on le faisoit sentir

malade quelque potions *échauffantes*, qui ne firent effet que lorsqu'il lui eût persuadé que le Diable prenoit beaucoup de part à sa situation.

(a) Le camphre est une résine qui découle du tronc & des grosses branches d'une espèce de laurier fort commun au Japon. Les Hollandois nous apportent cette substance toute-brute, & en forment chez eux des masses qu'ils distribuent ensuite en France, &c.

capables de dompter l'Amour 77
& mâcher aux Moines pour éteindre
la concupiscence. (a)

Camphora per nares castrat odore mares.

NOUS avons encore la même observation à faire qu'à l'égard du nénuphar : les Indiens mêlent le camphre avec des substances âcres & aromatiques, & en forment des trochisques qu'ils mâchent plusieurs fois le jour. L'usage journalier qu'en font ces hommes avides de plaisirs, ne doit pas faire regarder le cam-

(a) Il falloit avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets aussi marqués. L'attouchement du camphre n'est pas néanmoins indifférent. BARTHOLIN dans ses observations, nous parle d'un Apothicaire qui perdit le sens de l'odorat pour avoir souvent manié cette drogue. Elle est employée avec succès par les Médecins dans plusieurs circonstances. Les Arabes l'ont introduit dans la matière médicale, & RASES, AVICENNE, SÉBA, MESUÉ, BOERHAAVE, HOFFMAN, LEMERI, SYDENHAM, &c. ont employé cette substance dans une infinité de maladies qui exigeoient un remède calmant, sédatif, antiputride & résolutif.

78 *Des remèdes que l'on croit*

phre comme capable d'appaîser la violence des desirs amoureux. On peut encore ajouter ce que dit VÉNETE : que les hommes employés à la purification du camphre à Venise & à Amsterdam, sont très amoureux & très féconds. C'est donc mal-à-propos que quelques Auteurs l'ont nommé *ligatura* & *vinculum veneris*, puisque WEDELIUS & d'autres Médecin, ont observé que cette substance est d'une efficacité singulière pour augmenter le mouvement du sang, & qu'administrée, lorsque les humeurs sont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'insomnie, la chaleur & la soif.

IL ne faut pas croire que le camphre soit un remède qu'on peut donner à tout le monde indifféremment. L'usage que l'on en fait exténue, amaigrit les personnes grasses & qui ont beaucoup de sérosité. Il peut bien, selon STEN.

ZELIUS rendre impuissans ceux qui manquent de sucs gélatineux & qui sont privés du véhicule nécessaire pour la sécrétion de la semence, (c'est-à-dire, qu'il peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en sont pas capable;) mais il n'a point la vertu de prévenir la fécondation du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge d'où dépend la génération. Enfin, de quelque efficacité que soit le camphre, lorsqu'il est ordonné par les Médecins, (a) il peut devenir funeste lorsqu'il est employé par l'ignorance & le fanatisme. Il devient funeste à ceux

(a) Un Médecin de Nuremberg avoir une si grande confiance en l'huile de camphre, qu'il se faisoit fort de guérir de la peste quelque personne que ce fût avec quelques gouttes de cette huile. HENISIUS, Médecin de Vérone, découvrit une huile anti-pestentielle tirée du camphre, qui produisit des effets si extraordinaires pendant tout le temps que la peste régna à Vérone, qu'on lui érigea une colonne triomphale pour éterniser les services qu'il rendit à l'Etat.

80 *Des remèdes que l'on croit*

qui ont le cerveau ou l'estomac affoibli ; il l'est sur-tout aux gens d'étude qui mènent une vie sédentaire, & aux femmes d'une complexion délicate : il remédie aux vapeurs hystériques de celles dont la constitution est forte, mais il cause ces accidens aux personnes dont le système nerveux est dans un état de foiblesse ; son odeur suffit quelquefois pour les occasioner.

ON me dispensera volontiers de suivre ici tous les moyens que nous ont indiqués les anciens pour réprimer l'amour. On doit regarder les cures surprenantes qu'ils faisoient par les *anti-aphrodisiaques*, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne, avec quelques Auteurs, que nous ne possédons plus l'agnus-castus des anciens, le camphre de l'Isle Bornéo tant vanté, le véritable testicule de

chien ou *orchis*, &c. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avance DIOSCORIDE & son Commentateur, ou il faut regarder la graine de laitue, le pourpier, la rue, la graine de chanvre, la racine du glayeul, la ciguë, la menthe, les fleurs du rosier jaune, celles du grenadier, &c. comme capables d'opérer des prodiges.

MAIS il s'en faut beaucoup qu'on doive y ajouter foi. Quelle confiance doit-on à MATTHIOLE, lorsqu'il dit qu'étant à Venise, il vit un homme condamné à être pendu, auquel toutes les portes furent ouvertes, les ferrures rompues par l'attouchement d'une plante avec quelques *signacles*? Lorsqu'il avance qu'une espèce d'aconit fait mourir les femmes, si on les touche avec cette plante à une certaine partie que l'on me dispensera de nommer? Lorsqu'il parle de l'herbe nommée *scythica*, qui est grande-

82 *Des remèdes que l'on croit
ment estimée , parce qu'en la tenant en
la bouche , on ne sent ne faim , ne soif ?
Quelle confiance doit on avoir dans un
homme qui assure qu'une plante a la
vertu de ressusciter les morts ? Par la
même herbe , dit - il , THILO tué par
un dragon , il reçut vie. (a) Après avoir
lu ces absurdités , je ne croirai pas que ,
si un homme trouve le testicule de chien
(*cynosorchis* des Grecs) & qu'il mange
la plus grosse des deux bulbes qui compo-
sent la racine de cette plante , il engen-
drera des mâles ; & que , si une femme fait
usage de la plus petite , elle aura des fe-
melles. Je ne croirai pas non plus , que la
première de ces bulbes ait eu le pouvoir
de procurer à un Indien robuste , soixante
& dix fois de suite l'extase de la jouissan-*

(a) Voyez la Dédicace des Œuvres de DIOSCO-
RIDE à MAXIMILIEN II , Empereur des Romains ,
aux Électeurs & aux autres Princes de toute l'Alle-
magne , par P. A. MATTHIOLE ,

capables de dompter l'Amour. 83
ce, tandis que l'usage de la plus petite est capable, selon le même Auteur, d'éteindre subitement l'ardeur vénérienne. (a)

QUOIQU'EN aient écrit les anciens, on peut raisonnablement douter que de leur temps même, on ait eu la plus grande confiance aux remèdes que nous venons d'indiquer. Je tire cette induction des moyens surnaturels & superstitieux auxquels on avoit recours. On a beau répéter que de tous temps le peuple a couru après le merveilleux, ce même peuple n'a recours aux prétendus sorciers pour être guéri de la fièvre, qu'après qu'elle a résisté à la petite centaurée ou au quinquina. Ainsi les amulettes, les bracelets, les anneaux enchantés,

(a) *Commentaire de MATTHIOLE sur le IIIe. Liv. de DIOSCORIDE.*

J'aurai occasion de parler de *l'orchis*, en traitant des remèdes que l'on donne pour exciter à l'Amour, & nous verrons alors ce que l'on doit croire de ses vertus tant exaltées.

84 *Des remèdes que l'on troit*

les talismans , les plantes sacrées d'HERMÈS, enfans de l'ignorance & de la superstition, ont de leur naissance au peu d'efficacité des moyens naturels qu'on employoit pour conserver la santé, ou guérir ceux qui l'avoient perdue. Toutes les Nations se sont empressées de trouver des moyens pour conserver la chasteté à ceux qui en avoient fait vœu, & s'appercevant que ni les remèdes en qui ils avoient eu confiance jusqu'alors, ni les punitions terribles que la loi infligeoit, n'étoient pas toujours capables de dompter la Nature, ils eurent recòurs aux moyens qu'ils crurent surnaturels. Quelques peuples admirent trente-six Dieux, d'autres trente-six Démons, habitans de l'air, qui s'étoient partagés l'empire du corps humain divisé en autant de parties, dont chacune avoit pour protecteur une Divinité qui portoit le même nom, & que l'on in-

voquoit pour la partie souffrante sur laquelle elle avoit pouvoir. Il ne faut pas douter que celles qui avoient tant de relation avec la chasteté, ne fussent confiées aussi à la garde de quelque intelligence surnaturelle.

CETTE façon d'agir a toujours été la marche de l'esprit humain, lorsque les ténèbres de l'ignorance obscurcissoient la raison. Lorsque l'on a reconnu l'impuissance de la Médecine dans certaines circonstances, on a eu recours à la magie. L'inefficacité des moyens naturels qu'on croyoit capables d'éteindre l'Amour ou de l'exciter, a fait recourir aux prétendus noueurs d'éguillettes, ou aux philtres dont ont tant parlé les Anciens, & sur-tout les Poètes.

M A I S, pour revenir à mon objet, s'il fut un anti-aphrodisiaque puissant, c'est, si l'on en croit quelques Auteurs,

le nitre si célèbre chez les anciens pour procurer la fécondité. Long-temps avant PLATON , on avoit composé des livres exprès , pour étaler le mérite de ce sel : les modernes lui ont attribué avec un enthousiasme merveilleux la faculté de coopérer à la reproduction de tout ce qui existe dans la Nature (a). Les Anglois sur tout , & parmi eux le Chancelier BACON , ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la Nature. B A C O N assure , dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Historia vitæ & mortis* , qu'un scrupule de nitre étoit capable de prolonger la

(a) On peut mettre au rang des principaux Apologues du nitre , PLINE , VALESIIUS , PARACELSE , VIGÉNERE , RAYMOND LILLE , PALISSY , GLAUBER , M. DE LA CHAMBRE , & beaucoup d'autres. On peut voir dans les *Curiosités de la Nature & de l'art sur la végétation* , par l'Abbé de VALLEMONT , ce que les anciens Philosophes & plusieurs modernes ont écrit sur le nitre ; l'enthousiasme de quelques-uns amusera le Lecteur.

vie. Le Chevalier DIGBY affirme la même chose, Ce sel exalté (a), dit-il, dans son *Discours sur la végétation*, & mis en mouvement par les naissantes chaleurs du printemps, se mêle dans le suc des plantes & dans le sang des animaux, & sollicite les unes & les autres à la multiplication de leurs espèces. De-là viennent cette joie & ce rajeunissement charmant, que le printemps fait briller sur toute la Nature.... Et ce même nitre, bien préparé pour l'usage de l'homme, répareroit de temps en temps le dépérissement que causent les années, & lui procureroit ce précieux rajeunissement que l'Écriture-Sainte reconnoît dans l'Aigle.... *Re-*

(a) Il faut adopter le nitre comme répandu dans toute la Nature, & circulant sans cesse d'un règne à l'autre. BOYLE disoit du nitre, qu'il n'y avoit pas dans l'univers de *sel plus catholique*, c'est-à-dire, plus universellement répandu dans le monde élémentaire.

novabitur aquila juventus tua (a).

VOILA donc le nitre reconnu par les plus célèbres Philosophes pour un puissant moyen d'augmenter la population , de conserver la santé , de rappeler les plaisirs dans des organes qui n'en paroissent plus susceptibles. C'étoit pour remplir ces vues , que Milord BACON , en faisant l'apologie du nitre , étoit parvenu à le rendre chez les Anglois , d'un usage si familier , qu'on l'employoit dans presque toutes les maladies. On le prenoit même dans la meilleure santé , comme un préservatif. Avec de bonnes intentions , il n'est pas toujours possible de satisfaire tout le monde ; voici un fait qui , s'il est bien vrai , le prouvera. On nous dit (b) que les femmes prof-

(a) Voyez l'ouvrage de l'Abbé DE VALLEMONT , prem. part. chap. VI.

(b) Voyez les *Anecdotes de Médecine* , &c. deuxieme part. CXXXIIe. observation.

crivirent bientôt ce remède. Elles trouvèrent que leurs maris étoient moins portés à satisfaire leurs desirs depuis que l'usage du nitre étoit devenu général. Elles s'en prirent au Chancelier qui l'avoit répandu. Elles crièrent à la forcellerie, au maléfice, &c. &c. On a souvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance ; ainsi je trouve les plaintes des Angloises fondées sur de bonnes raisons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérant que l'on peut employer sans courir aucun danger : le nitre fera ce que n'a pu le supplice affreux auquel étoient condamnées les vestales qui succomboient sous le poids de la chasteté. Mais on me permettra quelques observations. Le Chancelier BACON n'avoit accredité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences ; ce zélé citoyen ne l'auroit pas répandu avec tant de feu, s'il se

fût apperçu de l'atteinte cruelle qu'il portoit à la multiplication de l'espèce. Le nitre est un puissant remède, dans les cas où il faut s'opposer à une disposition inflammatoire du sang ; ce sel est d'une nature si particulière , qu'il n'y a rien dans la Nature , selon Frédéric HOFFMAN , à quoi on le puisse comparer : mis sur la langue , il la refroidit ; pris intérieurement , il produit le même effet sur tout le corps ; & dissout dans de l'eau , il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités , il peut bien appaiser un peu la trop grande effervescence des liqueurs, dans un homme que la force de la jeunesse & les feux de l'Amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce sel a-t-il la vertu d'agir sur un époux qui suit pas à pas l'impulsion de son tempérament (a) ? A-t-il la faculté

(a) M. TISSOT conseille , à la vérité , pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes , une drag-

d'affoupir les organes du plaisir, au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célèbre Baron de Verulam ? au point de faire crier au maléfice ? Je ne le crois pas ; & si, comme on l'affure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquefois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre, que l'on admet dans tous les corps sublunaires, & qui y joue un si grand rôle, ait la funeste

me de nitre dissoute dans une bouteille d'eau ; mais cet habile Médecin observe en même-temps, qu'il a vu un malade dont on vouloit calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre étoit contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentoit. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles, & dans ces tempéramens le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines, la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

92 *Des remèdes que l'on croit*

vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la postérité. D'ailleurs, BACON, ne conseilloit-il l'usage du nitre qu'aux hommes seulement ? Si les femmes en prenoient, avoit-il la faculté d'exciter les sens dans un sexe tandis qu'il rendoit l'autre insensible ? Ne croyons pas aveuglément toutes les anecdotes qui se trouvent dans l'histoire des Sciences & des Arts Il ne faut pas que, parce qu'elles ont pour objet une Nation entière, nous y ajoutions plus de foi. On hazarde une plaisanterie ; & personne ne s'attache à la détruire, parce qu'elle réjouit & qu'elle prête à la malignité.

IL en est du nitre, comme de l'opium & du camphre ; tandis qu'on le conseille comme refrigerant, nous voyons des Nations qui s'en servent pour s'exciter à l'Amour, ou du moins à la génération. SENEQUE attribue la fécon-

dité des femmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire P L I N E , les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois sept enfans d'une couche. THÉOPHRASTE , LIBAVIUS , & d'autres Auteurs , attribuent cette merveilleuse fécondité aux particules nitreuses dissoutes dans les eaux du Nil.

IL résulte donc de ce que je viens d'avancer , qu'il n'y a pas absolument un remède qu'on puisse administrer avec la certitude de dompter l'Amour , ou du moins le penchant irrésistible qui nous porte vers la jouissance. C'est une affaire de tempérament que la Médecine ne peut affoiblir au point d'en être victorieuse ; & dans les hommes qui paroissent dès leur enfance enclins au libertinage , il faut des efforts naturels pour adoucir les passions amoureuses. Les précautions qu'il y auroit à pren-

dire en élevant la jeunesse , tiennent à de grands principes qui pourroient devenir dangereux dans les mains du peuple , & qui nuisant à l'accroissement & au développement de chaque individu , causeroient la dégénération de l'espèce dans la postérité.

M. TISSOT a vivement senti de quelle importance il seroit pour l'éducation , de trouver les moyens les plus sûrs & les moins dangereux , de préserver la jeunesse des violens desirs qui la portent à des excès , d'où naissent des maladies affreuses. Personne , je crois , n'est plus en état que cet habile Professeur de donner aux Nations (a) un traité sur cette matière. M. ISELIN , Secrétaire d'Etat à Basle , écrivit à M. TISSOT pour l'exciter à ce travail. « Je ne doute

(a) Le succès des ouvrages de M. TISSOT ; les traductions que l'on en a faites , chez plusieurs Nations , n'autorisent à parler ainsi,

» pas , dit cet homme respectable dans
» sa lettre , je ne doute pas qu'il n'y
» ait une diète qui favorise particulié-
» rement la continence ; je crois qu'un
» ouvrage qui nous l'enseigneroit , joint
» à la description des maladies produites
» par l'impureté , vaudroit les meilleurs
» traités de morale sur cette matière ». Il
a sans doute bien raison , ajoute M.
TISSOT (a) ; rien ne seroit plus impor-
tant que cette addition , au traité de
l'Onanisme que desire M. ISELIN ; mais
rien de plus difficile en la séparant des
autres parties de l'éducation , non-seule-
ment médicinale , mais morale. Pour
traiter cet article à part , si l'on vouloit
le traiter bien , il faudroit établir un
grand nombre de principes ... Ainsi , il
vaut mieux renvoyer ce traité à faire
partie d'un plus considérable , sur les

(a) Voyez l'*Onanisme* , art. III. sect. X,

moyens de former un bon tempérament , & de donner aux jeunes gens une santé ferme ; matière qui , quoique traitée par d'habiles gens , n'est pas encore épuisée , tant s'en faut , & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter , aussi-bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi , malgré moi , ajoute M. T I S S O T , je ne toucherai point ici cet article.

La terminaison du passage que l'on vient de citer , fait entrevoir que nous avons lieu d'attendre un nouvel ouvrage de M. T I S S O T , concernant l'éducation physique , & les maladies des enfans. Puissé ce célèbre Praticien ne pas nous faire attendre long temps un ouvrage que la réputation de l'Auteur nous fait désirer avec la plus vive impatience ! On y trouvera sans doute les préceptes les plus sages , qui sortant des principes généraux , & de la réunion
du

du physique au moral , donneront le meilleur plan d'éducation , relativement aux soins qu'il faut prendre pour prévenir les passions & sur-tout l'Amour.

L'OISIVETÉ; l'inaction , le trop long séjour au lit , un lit trop mol , une diète succulente , aromatique , salée , vineuse , les amis suspects , les ouvrages licencieux , étant des causes assez ordinaires de l'émotion du tempérament , on ne peut les éviter avec trop de soin.

LES exemples que nous avons sous les yeux , & ceux que nous a transmis l'histoire , suffisent pour prouver que les hommes oisifs & dans l'inaction , sont , je ne dis pas les plus robustes , mais les plus voluptueux des hommes. Or , c'est la force des individus qui établit celle des Empires ; & il est aisé de s'en convaincre en jettant un coup d'œil sur l'origine , l'accroissement , & la décadence des Etats.

L'HOMME oisif doit avoir l'imagination plus vive en amour, que celui qui exerce son corps aux travaux. Le premier, appelant sans cesse le plaisir, le sollicite avec violence; ses desirs, qui à peine ont le temps d'éclorre, veulent être satisfaits; mais tourné sans cesse vers la volupté, l'imagination a dissipé avant la jouissance, la source des délices que la Nature réserve à l'Amour. L'homme, au contraire, qui fortifie son corps par l'exercice, connoît le plaisir dans toute son étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le sollicite; au lieu que l'homme inactif, voulant sacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivresse. Les plaisirs du premier, sont à ceux du second en raison de sa force. Son corps est gras, mais il est mou, foible, languissant; au lieu que l'autre ayant moins de graisse,

est beaucoup plus musculeux , a les membres plus solides , & doit par conséquent porter avec aisance un poids que celui dont la vie est sans exercice ébranlera à peine. Les hommes qui languissent dans le repos & la mollesse , sont toujours dirigés vers le même objet, le plaisir ; mais la foiblesse de leur constitution n'y pouvant suffire, ils s'en créent de factices , des plaisirs qu'ils peuvent goûter par le secours de l'imagination ; ainsi , leurs entretiens , leurs lectures , leurs alimens , tout en eux y est relatif. On peut donc assurer que de l'oïiveté , naît le tempérament lubrique ; puisqu'elle fait naître les desirs , & qu'elle met en usage tous les moyens que suggère l'imagination dérégulée , dans un homme abandonné à la paresse (a).

(a) Pour faire voir combien les modifications que nous ayons ajoutées à notre tempérament primitif y causent quelquefois de changement , j'en citerai

ON sentira aisément, que l'oisiveté dans un homme qui peut se procurer tout le superflu, que l'on appelle commodités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuse pour la continence : ainsi, je ne dirai rien ici des causes que j'ai indiquées plus haut, comme portant l'homme à l'excès des plaisirs. Il faut seulement les éviter avec soin, & c'est en observant avec exactitude les loix de la diète opposée à l'Amour (a),

que l'indifférence pour le physique de l'Amour, doit quelquefois son origine à l'oisiveté. On a vu des femmes stériles devenir fécondes après s'être fait un devoir de s'exercer le corps par des travaux, des promenades proportionnées à leurs forces ; mais je dois traiter cet objet en parlant des causes de la stérilité.

(a) Cette diète consiste moins à user de certains alimens, qu'à se priver de ceux que j'ai indiqués en général. Ceux qui sont travaillés fortement par leur imagination pendant la nuit, doivent se dispenser de souper, ou du moins ne faire usage à ce repas que des viandes les moins succulentes, & d'alimens tirés des végétaux. On doit en proscrire

capables de dompter l'Amour. 101
qu'on parviendra, je ne dirai point à dompter entièrement les fougues d'un tempérament érotique, mais à en calmer les accès.... La Nature animée, ne se prête à aucune violence; tout se fait avec ordre dans son sein; les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ses opérations, sortent de la classe des êtres qu'elle protège.

CHAPITRE IV.

Des Aphrodisiaques, ou remèdes qui excitent au physique de l'Amour.

J'AI fait voir, si je ne me trompe, le peu de confiance que l'on doit avoir dans le moyens employés pour ôter à l'homme, en quelque sorte, la

levin, les liqueurs, en un mot, tout ce qui peut donner pour le moment une certaine rigidité aux fibres, & par conséquent augmenter le mouvement des fluides. C'est augmenter le mal que de boire beaucoup avant que de se coucher, même des liqueurs rafraîchissantes, on en a vu la raison ailleurs.

102 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
sensation de son existence. Les substances dont je vais parler sont au moins aussi accréditées que les anti-aphrodisiaques , & néanmoins si j'avois une confiance aveugle à accorder aux remèdes de l'une de ces deux classes , ce seroit aux réfrigérans ; parce qu'il est , selon moi , beaucoup plus facile d'anéantir que de créer , & qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ses forces , mais très-peu d'efficaces pour les lui restituer. Lorsque je dis qu'il est plus aisé d'anéantir que de créer , je n'entends pas que cette assertion soit générale : je fais que la création , ou plutôt la reproduction , le développement des êtres coûte très-peu à la Nature , & que leur anéantissement absolu seroit peut-être ce qu'il y auroit de plus nouveau dans l'Univers. Il n'est question ici que de l'état accidentel de l'homme , soumis au réfrigérans & aux aphrodisiaques. Si on

le suppose d'un tempérament porté à l'amour, on pourra interrompre par l'usage des narcotiques violens, la sécrétion de la liqueur féminale ; (on a vu plus haut ce qui en résulteroit , & dans ma supposition je fais abstraction de la santé & même de la vie.) Il me suffit de démontrer qu'il est possible d'anéantir, ou du moins de rendre sans action, les germes de fécondité qui sont en nous. Il n'en est pas de même de la possibilité de multiplier ces germes ; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre substance une partie des molécules qui doivent concourir à la génération ; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaisseaux, ainsi que je l'examinerai ailleurs. C'est aux alimens à réparer nos forces & à introduire peu à peu dans nous des germes de fécondité, qui doivent subir beaucoup de pré-

104 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
paration avant que d'être prolifiques. Enfin les moyens d'affoiblir agissent promptement , & ceux qu'on emploie pour fortifier , agissent avec une lenteur qui manifeste assez les difficultés qu'ils éprouvent.

Si je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'Amour , c'est moins , & on le verra par la suite , pour chagriner des époux impuissans ou stériles , que pour détromper les jeunes gens qui consomment leurs beaux jours dans l'excès des plaisirs , sous prétexte que l'art leur restituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche , lorsque le feu qu'allume la Nature sera éteint pour eux.

ON verra dans le chapitre qui traite de la *Puberté* , & dans celui des influences du mariage sur la santé , de quelle utilité est cette liqueur séminale dans l'économie animale , & que des maladies affreuses sont les suites funes-

tes d
ici ce
renfer
s'il es
vatio
furnat
nés co
Q
tel po
liquen
fœtus
nique
née à
fera t
dernie
impre
par H
plus
verra
regar
la pl
nos a

tes de la débauche. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs ; & pour me renfermer dans mon objet , j'examinerai, s'il est possible d'ajouter foi aux observations qui semblent prouver les vertus furnaturelles de quelques remèdes donnés comme aphrodisiaques.

QUE l'on considère la semence sous tel point de vue que l'on veut ; que cette liqueur contienne toutes les parties du fœtus sous le nom de molécules organiques ; ou qu'elle soit seulement destinée à féconder l'œuf de la femme ; il fera toujours vrai , que , même dans ce dernier cas , la semence est un fluide impregné d'esprits vivifiants , considéré par HIPPOCRATE comme la partie la plus importante de nos humeurs. On verra ailleurs que les Philosophes ont regardé cette liqueur comme la partie la plus pure , la plus perfectionnée de nos alimens , la fleur du sang , une por-

106 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
tion du cerveau , une parcelle de l'âme
& du corps , suivant EPICURE , &c.
Croira-t-on , après l'accord des Mé-
decins de tous les siècles , à regarder
ainsi la liqueur prolifique , croira-t-on ,
dis-je , qu'elle se trouvera en quantité
prodigieuse dans un homme , parce qu'il
aura fait usage de quelque recette ima-
ginée par l'impuissance de jouir , & ac-
créditée par le charlatanisme ? Si l'on se
rappelle un instant , que tout ce qui sert
à l'accroissement des corps , à la répa-
ration des pertes qu'ils font continuel-
lement ; en un mot , que ce qui entre-
tient notre existence est extrait des ali-
mens (*a*) , on sentira qu'un homme
qui en prend beaucoup sera plus vigou-
reux qu'un autre , si les digestions se
font avec facilité , & si les glandes qui

(*a*) Je ne parle ici que de l'existence purement ma-
térielle , de l'existence qui nous est commune avec tous
les animaux.

doivent séparer du chile les humeurs essentielles à la vie sont en bon état. Mais ce qui ne paroîtra guère possible à l'homme instruit, c'est qu'indépendamment des alimens, il y ait certains remèdes capables de faire un HERCULE d'un ADONIS; qu'il se trouve dans la Médecine des moyens de porter dans la masse des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela feroit, tout ne feroit pas fini pour remplir les vues du voluptueux, il faudroit encore que les organes destinés à séparer cette humeur, pussent suffire à des sécrétions aussi abondantes; il faudroit encore que les esprits, qui donnent le mouvement aux muscles sans lesquels la jouissance ne peut avoir lieu, tinssent toujours les muscles érecteurs, les muscles ejaculateurs en action.... On me répondra peut-être que l'espèce de fièvre, de

108 *De aphrodisiaques, ou remèdes*
transport qu'occasionnent les aphrodisiaques suffit pour remplir ces conditions.... Je n'ai rien à objecter à cette réponse ; nous sommes hors de la Nature , je dois traiter mon objet sans trop m'écarter d'elle ; j'ai à parler de la jouissance qu'elle avoue , & ne dois pas entrer dans des détails sur les convulsions & sur l'épilepsie (a).

L'AUTEUR du *Tableau de l'Amour Conjugal* a parlé avec assez d'étendue des remèdes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme (b).

(a) Les jouissances forcées & excessives sont voisines de cette cruelle maladie, & elle n'en est que trop souvent la suite. Un remède prétendu aphrodisiaque monte l'imagination de l'homme qui en a fait usage ; il s'excite, il multiplie ses gestes, ses efforts, pour me servir des expressions d'un célèbre Naturaliste, sans multiplier ses plaisirs ; mais les suites en sont funestes, comme on le verra ailleurs.

(b) 2e. Partie, chapitre V, art. 4.

L'article qu'il a destiné pour cette matière, devient, malgré les protestations préliminaires de l'Auteur, un poison pour la jeunesse. On a plusieurs observations d'hommes qui ont essayé, ou sur eux, ou sur d'autres, de suivre les avis que donne VENETTE pour s'exciter à l'Amour, & sans qu'il en soit résulté rien qui ait satisfait leurs desirs : des maladies graves en ont été les suites funestes. On sent donc qu'il est de la dernière importance de détruire des idées aussi dangereuses.

VENETTE parle du *scinc-marin*, qu'il appelle petit *crocodile terrestre*, & dit que la chair d'autour de ses reins mise en poudre, & bue dans du vin doux du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'Amour; aussi, continue-t-il, l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes, & qui fait

110 *Des aphrodisiaques ; ou remèdes*
aimer éperdument. Il dit encore que
nous ne connoissons presque pas en
France cet animal. Mais VENETTE se
trompe ; les payfans d'Egypte portent
de ces lézards au Caire ; d'où , par
Alexandrie , on les transporte à Venise
& à Marseille , pour les disperser dans
toutes les pharmacopées de l'Europe.
Ce lézard , en Egypte & en Arabie , se
nourrit de plantes aromatiques. Les
Arabes s'en servent pour s'exciter à l'A-
~~mour~~ , & c'est un secret que les Egypti-
tiens ne négligent pas , mais , selon les
Actes d'Upsal , (année 1750) que les
Européens méprisent. Cette indifférence
des Européens pour un moyen que l'on
assure capable de tant multiplier les
plaisirs , ne me donne pas une grande
idée de son efficacité ; ou bien les Ara-
bes ne deviennent si redoutables en
Amour , après avoir usé du scinc , que
parce qu'il les met dans un état ap-

prochant de la manie , & alors les Européens en peuvent rejeter l'usage par cette raison. Quoi qu'il en soit , on nous parle du scinc comme capable de résister au venin , & d'augmenter la semence , mais les Auteurs ne sont pas d'accord sur la partie de cet animal dont il faut faire usage.

VENETTE , comme nous avons dit , recommande la chair qui est autour des reins , & en cela il a suivi DIOSCORIDE ; GALIEN dit , au contraire , que ce sont les reins même dont il faut faire usage ; PLINIE veut qu'on emploie la dépouille & les pattes ; M. LEMERI dit , que plusieurs préfèrent les reins des scincs à tout le reste du corps , mais qu'ils sont également bons par-tout. Il en fixe la dose au poids d'une dragme [24 grains , ce qui est beaucoup plus sage que celle que prescrit VENETTE.] Toutes ces variétés en un point sur le-

112 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
quel il seroit si facile de s'accorder ;
doivent nécessairement faire naître des
doutes sur les vertus du scinc ; & mal-
gré les égards que l'on doit aux anciens,
on peut croire que les merveilles qu'ils
ont avancées sur ce lézard se réduisent
à peu de chose. Je crois qu'il vaut mieux
le regarder comme un remède contre le-
quel on doit être en garde (a) , que d'en
faire usage dans l'espérance de multiplier
nos plaisirs.

Le *chervi*, plante potagère dont les
racines sont d'un usage commun dans

(a) Sa qualité anti-vénéneuse l'a fait entrer dans
le fameux *Mithridate* ; & la vertu aphrodisiaque
dans l'électuaire *Diascorydon* ; mais les Médecins
éclairés savent jusqu'à quel point on doit donner
sa confiance à ces fameuses recettes tant vantées
par les anciens. MATHIOLE dit même qu'il est
dangereux de se servir d'une espèce de scinc que
l'on trouve aux environs de Venise, & que l'on em-
ploie au défaut de ceux que l'on nous apporte d'E-
gypte.

les cuisines , passe aussi pour capable d'exciter à l'Amour. Les historiens assurent que TIBERE , le plus lascif des Empereurs , en exigeoit des Aliemands une certaine quantité en forme de tribut , pour se rendre vigoureux avec ses femmes ; & VENETTE rapporte , d'après le récit des matelots qui viennent du septentrion , qu'en Suède , les femmes en font prendre à leurs maris , quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

Si la racine du chervi n'est pas un puissant aphrodisiaque , elle est néanmoins propre à exciter à l'Amour ; ainsi que tous les autres alimens flatueux ; & c'est par cette dernière qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale , si on en use avec excès. Il faut donc nécessairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avoient les anciens dans le chervi , pour exci-

114 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
ter abondamment la liqueur prolifique ;
sans cela , cette plante n'auroit pas été
recommandée par BOERHAAVE com-
me salutaire dans la *phthisie* , la con-
sommption , & toutes les maladies de la
poitrine , dont on fait que la cure ne
s'accorde pas avec l'idée & les desirs de
la jouissance (a).

C'EST sur la plante nommée *saty-
rion* , dont les Botanistes ont distingué
quatorze espèces qu'ils ont nommées
orchis , que ceux qui ont besoin de re-
mèdes aphrodisiaques fondent leur es-
pérance. En effet , de quels secours ne
devient pas une plante qui peut occa-
sionner des prodiges , si l'on en croit

(a) M. LEMERI , dans son *Traité des Drogues* ,
donne la racine du chervi comme vulnérable , apéri-
tive , & capable d'exciter la semence : il ne dit
rien de cette dernière qualité dans son *Traité des*
Alimens , à l'article où il est question de cette
plante.

qui excitent à l'Amour. 115

ses apologistes ? On se rappelle cet Indien dont j'ai parlé , qui avoua que par le moyen d'une plante dont il étoit le porteur , & qu'ANDROPHILE Roi des Indes envoyoit à ANTIOCHUS , il avoit eu assez de vigueur pour fournir à soixante & dix embrassemens (a).

CETTE plante qu'on a nommé l'herbe de Théophraste , a beaucoup embarrassé les Botanistes anciens & modernes , & enfin plusieurs d'entr'eux ont cru que ce ne pouvoit être qu'une espèce d'orchis. MATTHIOLE paroît en convenir ; mais comme il a observé

(a) Au rapport de THÉOPHRASTE , cette herbe avoit une grandissime vertu d'échauffer à paila d'ise : car non-seulement si l'on en mangeoit , mais si l'on en faisoit une application aux parties génitales , on accomplissoit l'acte vénérien douze fois... Autant de fois que l'on vouloit , &c. Quant aux femmes , si elles en mangeoient , encore plus chaudes devenoient que les hommes , &c. Voyez MATTHIOLE , sur DIOSCORIDE , Liv. III. Chap. CXXVII.

que les personnes qui ufoient de la racine du *fatyrion* ne paroissent pas beaucoup plus émues à luxure, il conclut que nous avons perdu le vrai *fatyrion* des anciens. Une autre raison qu'allègue ce Commentateur du peu d'efficacité du *fatyrion*, (& cette raison paroîtra bien ridicule,) c'est, dit-il, que cela peut arriver par l'ignorance des Médecins qui ordonnent toutes les deux racines ensemble, l'une corrompant la vertu de l'autre. Quoi qu'il en soit, nos Botanistes qui dans les vertus attribuées aux plantes se copient les uns les autres, recommandent presque tous l'usage du *fatyrion* pour exciter à l'Amour. Quelques-uns prétendent que toutes les espèces sont également bonnes pour remplir leur objet; d'autres conseillent de s'attacher particulièrement aux espèces qui sont les plus bulbeuses; enfin, parmi celles-ci, on recommande

le *sa*
le *sa*

L.
qui
près
usag
prov
tout
puis
sal
les
mat

(a
com
les b
rube
mus
fong
(
chis
dan
lieu
(
NE
(

le *satyrion* mâle à feuilles étroites (a) &
le *satyrion* à larges feuilles (b).

LES Turcs ont aussi leur *satyrion* (c);
qui croît sur les montagnes de Bursia,
près de Constantinople, & dont ils font
usage pour réparer leurs forces & se
provoquer à l'acte vénérien. C'est sur-
tout de l'orchis accrédité en France de-
puis environ dix ans, sous le nom de
salop ou *salep* (d), que les Turcs &
les Persans font la plus grande consom-
mation. Cette plante croît sur les con-

(a) *Testicule de chien*. Cette espèce est le *satyrion*
commun des herboristes, qu'on trouve aisément dans
les bosquets & les prés. Sa racine est composée de deux
tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix
muscades, dont l'un est plein & dur, l'autre ridé &
songueux, &c.

(b) *Grand testicule de chien*. Les bulbes de cet or-
chis sont plus gros que dans le précédent. On le trouve
dans les environs de Paris & dans beaucoup d'autres
lieux.

(c) *Orchis fœmina procerior, majore flore* TOUR-
NEFORT.

(d) *Salem Turcarum*.

118 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
fins de la Perse & de la Chine ; on pré-
pare sa racine en la faisant sécher au so-
leil après lui avoir fait subir l'ébullition ;
après cette préparation , elle a perdu sa
peau & est devenue transparente : c'est
ainsi que les Orientaux la gardent pour
s'en servir & pour en faire un objet de
commerce. Lorsque les racines du salop
sont ainsi préparées , on peut les ré-
duire en poudre aussi fine que l'on veut :
on en fait une bouillie efficace pour ré-
parer les forces perdues , ou par une
maladie , ou par un grand âge. Les
Chinois & les Perses , dit ALBERT
SEBA , font un très-grand cas de cette
racine , à laquelle ils attribuent la vertu
aphrodisiaque : ils lui reconnoissent
encore d'autres vertus confirmées par
l'expérience ; c'est pourquoi lorsqu'ils
entreprennent un long voyage , ils en
portent toujours avec eux comme un
médicament spécifique contre toutes for-

tes d
il faut
que l'o
en usa
qui , a
beauc
en Fr
que c
pas , c
qu'on
il fa
perde
toute
plus
en in
néan
inuti
force
phty
gran

(a)

tes de maladies & de langueurs (a) : il faut croire que c'est avec cet orchis que l'on compose une liqueur gluante ; en usage dans les cabarets de Perse , & qui , au rapport de VENETTE , échauffe beaucoup. Le falop , que l'on administre en France aux malades , est le même que celui de Perse ; & s'il ne répond pas , comme aphrodisiaque , aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds , il faut convenir , ou que ces racines perdent pendant le transport presque toute leur vertu , ou , ce qui me paroît plus probable , que les voyageurs nous en imposent souvent. Je ne regarde pas néanmoins la racine du falop comme inutile , lorsqu'il s'agit de réparer les forces : on fait qu'elle convient aux phtysiques , & qu'elle peut être d'un grand secours dans les dysenteries , les

(a) V. le *Journal de Médecine* , tom. XI. pag. 264.

120 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
coliques bilieuses , &c. mais il y a loin
de-là à une plante capable de faire opé-
rer des prodiges en Amour , tel qu'on
nous annonce le satyrion.

P O U R détruire le préjugé général
qu'on a sur les orchis ou satyrions , il
suffira de remonter à son origine. VE-
NETTE dit, que cette plante (le satyrion)
doit son nom à ses effets ; elle nous
rend , dit-il , semblables à des satyres ,
& voilà d'où elle tient son nom. M.
LEMERY dit que le nom d'orchis vient
du Grec & signifie *appeto* , (je desire ,)
parce que l'usage de la racine de cette
plante excite les desirs lubriques. Il
s'ensuivroit de ces étymologies , que le
testicule de chien fut employé d'abord ,
& qu'ensuite on lui donna un nom ana-
logue à ses vertus ; mais voici une au-
torité qui réfute ce sentiment. M. CHO-
MEL , que j'ai déjà cité en parlant de
l'agnus-castus , prétend que l'orchis est

une

une d
turé ,
propri
leurs p
cette p
cules ,
utile à
micien
électua
réveille
épuisée
les ing
la sem
gingem
qui for
plutôt
plante

(a) H

(b) T

mourure
cause un
du *Saty*

une de ces plantes dont on a conjecturé, dans des temps de ténèbres, les propriétés sur la figure extérieure de leurs parties; parce que la racine de cette plante, dit-il, ressemble aux testicules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. (a) Si cet Académicien a quelque confiance au fameux électuaire *de satyrion*, qu'on donne pour réveiller les esprits & rétablir les forces épuisées, il ne la doit pas à l'orchis; les ingrédiens âcres, dit-il, comme la semence de roquette, le poivre, le gingembre, les aromates spiritueux, &c. qui forment cette composition, en font plutôt la vertu, que les racines de la plante dont il s'agit. (b)

(a) *Histoire des plantes usuelles, tom. premier.*

(b) THEMISON rapporte que plusieurs personnes moururent en Crète d'un *Satyriasis*, qui avoit pour cause un mauvais régime & un usage trop fréquent du *Satyrion*. On voit par cette observation que

122 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*

A P R È S avoir regardé comme fautive les propriétés surnaturelles de l'orchis , on me dispensera d'entrer dans aucun détail sur les autres plantes auxquelles on attribue les mêmes vertus. Ces plantes sont toutes exotiques ; & la plupart des auteurs ne s'accordent ni sur leur nom , ni dans les descriptions qu'ils en donnent. Si on veut se donner la peine de débrouiller ce chaos , on verra que ces plantes sont presque toutes des poisons , auxquels quelques Nations ont su s'accoutumer ; & que s'il résulte de leur usage une plus grande force pour les plaisirs de l'Amour , on la doit à l'espèce d'ivresse & de folie que ces plaisirs procurent à ceux qui en font

L'électuaire de *satyrio* peut devenir dangereux , non pas par l'orchis , mais à cause des autres drogues qui entrent dans sa composition , & qui sont capables d'enflammer le sang , en lui communiquant trop d'activité.

èdes
e fabu-
lles de
rer dans
tes aux-
vertus.
ues; &
rdent ni
riptions
e donner
aos, on
e toutes
Nations
l résulte
e force
la doit
que ces
en font

ereux, non
es drogues
font capa-
quant trop

qui excitent à l'amour. 123
usage, comme nous le verrons en par-
lant de l'Opium.

» LE *Borax* raffiné, est, dit VE-
» NETTE, au nombre des remèdes qui
» excitent puissamment l'Amour. Il est
» une espèce de sel, dont usent aujourd'hui
» nos Orfèvres, pour faire fondre plus
» aisément l'or qu'ils mettent en œuvre.
» Il pénètre toutes les parties de notre
» corps, il en ouvre tous les vaisseaux;
» & par la ténuité de la substance, il
» conduit aux parties génitales tout
» ce qui est capable en nous de servir
» de matière à la semence. Il a tant
» de vertu, ainsi que l'expérience me
» l'a souvent fait connoître, continue
» VENETTE, que si l'on en donne à
» une femme qui ne peut accoucher,
» un ou deux scrupules dans quelque
» liqueur convenable, l'on en verra
» bientôt les effets surprenans. Il se

124 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*

„ porte d'abord aux parties naturelles ;
 „ & y produit tout ce que l'on peut
 „ attendre d'un remède qui a été tenu
 „ fort long-tems pour un secret. On
 „ ne doit donc pas appréhender d'en
 „ user par la bouche , continue notre
 „ auteur. L'usage n'en est point dange-
 „ reux ; & si quelques Médecins ont
 „ écrit qu'il étoit un poison , ils ont
 „ confondu la *chrysocolle* des Grecs
 „ avec le *borax* des Arabes , l'un &
 „ l'autre servant à faire fondre l'or
 „ plus aisément. . . . Si des Médecins
 „ (a) s'en sont heureusement servis dans
 „ les maladies des femmes , nous ne
 „ devons point en avoir de l'horreur ;
 „ & si MERCURIAL nous assure qu'il
 „ agit si puissamment pour les parties
 „ naturelles de l'un & de l'autre sexe ,
 „ qu'il jette même les hommes dans le

[a] FALLOPE, DELOBEL, RODRIGUEZ A CASTRO, & MERCURIAL.

„ *prima*
 „ nou
 „ serv
 J'A
 qu'on
 de le
 ON
 borax
 cette
 n'étoi
 d'autr
 sel à
 l'appo
 il a al
 que l
 Vénit
 toutes

[a] C
 que po
 vemen
 le bor
 secret

qui excitent à l'Amour. 125

» *priapisme*, si l'on en use avec excès,
» nous pouvons *hardiment* nous en
» servir avec modération ».

J'AI donné en entier ce passage, afin
qu'on juge mieux qu'il étoit nécessaire
de le réfuter.

ON n'est pas d'accord sur l'origine du
borax : quelques personnes ont cru que
cette substance qui ressemble à l'alun,
n'étoit qu'une production de l'art ;
d'autres ont pensé que nous devions ce
sel à la nature : quoi qu'il en soit, on
l'apporte des Indes orientales en Europe ;
il a alors besoin d'une légère purification
que lui donnent les Hollandois & les
Vénitiens. On le distribue ensuite dans
toutes les parties de l'Europe. (a)

[a] On prétend que cette purification est un secret
que possèdent les Vénitiens & les Hollandois exclusi-
vement ; mais M. GEOFFROY, dans un Mémoire sur
le borax, observe que sa purification n'est pas un
secret propre aux Hollandois, puisque, dit cet habile

126 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*

ON a été très long-temps à travailler sur le borax, & par conséquent il n'y avoit guères que des hommes hardis qui pussent l'employer intérieurement. (a) Il y avoit un préjugé assez fort contre cette substance que plusieurs confondoient avec la *chrysocolle* des anciens, que l'on tiroit des mines de cuivre, & qui passoit pour un poison. Or, un homme qui fait le dangereux voyage de l'Egypte, pour aller voir des pyramides,

chymiste, il y a un particulier dans le fauxbourg St. Antoine, (à Paris) qui a raffiné le borax, & qui en a livré aux marchands d'aussi beau, & d'aussi pur que celui de Hollande. Cette citation peut paroître étrangère à mon objet; mais ayant vu, sur-tout dans plusieurs ouvrages modernes, que les Hollandois possèdent seuls la manière de perfectionner le borax, j'ai cru devoir rappeler ce passage de M. GEOFFROY: Il est onctueux pour le commerce en général d'être persuadé que telle ou telle Nation est propriétaire d'un secret qui n'en est plus un.

[a] Les chymistes ont été long-temps dans l'indolence au sujet du borax; ils l'employoient dans leurs opérations, sans même avoir étudié sa nature,

ne man
veilles
même
que l'o
devient
prirent
n'avoit
vertus
tous le
amour
E N

& ce n'
appliqué
chymique
ce que l'
ARISTO
que non
chrysocolle
des Egy
MYRENE
le borax
pour le
une pi
crapeau

ne manque pas de raconter des merveilles qu'il n'a pas vues ; il en est de même de celui qui affronte un remède que l'on ne connoît pas encore. Tout devient merveilleux alors ; & ceux qui prirent le borax , crurent apparemment n'avoir rien de mieux à dire sur ses vertus , que la faculté si recherchée dans tous les temps de multiplier les plaisirs amoureux.

EN examinant avec attention les

& ce n'est que depuis M. HOMBERG que l'on s'est appliqué à soumettre cette substance aux épreuves chymiques. Il ne faut pas appliquer à notre borax , ce que PLINÉ, DIOSCORIDES, AVICENNES, ARISTOTE & d'autres en ont dit. Aux descriptions que nous ont laissées ces Auteurs , on reconnoît la *chrysocolle* des anciens , & quelquefois le *natron* des Egyptiens : suivant une ancienne composition de MYREPSUS , Auteur Grec , le borax est une pierre ; le borax d'ARISTOTE étoit un excellent remède pour les yeux ; ALBERT LE GRAND nomme borax une pierre que l'on trouve , dit-il , dans la tête du trapeau , &c.

différens procédés des chymistes modernes , pour découvrir la nature du borax , on ne peut pas décider hardiment sur ses vertus. Je ne rapporterai pas ici ce qu'on dit d'habiles chymistes (a) du sel sédatif découvert par M. HOMBERG en travaillant sur le borax. Un fait connu des Médecins , c'est que le sel volatil narcotique du vitriol , ou sel sédatif de M. HOMBERG , dont on a tant vanté la vertu calmante , ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour lesquelles il est recommandé. Il en est de même du borax , d'où le sel d'HOMBERG est tiré ; on trouve ses vertus décrites , amplifiées , dans tous les ouvrages où il est question de cette substance , & les bons praticiens ne paroissent pas en faire un grand cas. Il

[a] MM. LEMÉRI , ROUELLE , BOURDELIN , & BARON.

est vrai
pour
mais les
point
secours
laborieu
par qu
énergiqu

P u
l'enthous
d'une r
l'expéri
exalter
Amour
atteint
usage

[a] On
la fameu
celle de
de satyr
le satyar
l'électua
avons p

est vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulsion du fœtus , mais les aiguillons du borax ne paroissent point assez forts pour procurer un secours prompt dans un accouchement laborieux , à moins qu'on ne les relève par quelques autres ingrédiens plus énergiques. (a)

PUISQUE le borax jouit , par l'enthousiasme de quelques Auteurs , d'une réputation qui lui est refusée par l'expérience , il est donc inutile de tant exalter ses vertus merveilleuses en Amour. Si quelques hommes ont été atteints du priapisme pour en avoir fait usage , c'est qu'ils s'en étoient servis

[a] On peut dire que le borax ne fait guère plus dans la fameuse poudre emmenagogue de FULLER , & dans celle de MYNSICHT , que le satyrion dans l'électuaire de *satyrio*. Ces poudres sont aiguës avec la mirthe , le safran , l'huile de canelle , la sabine , &c. comme l'électuaire de *satyrio* l'est par les substances dont nous avons parlé plus haut.

130 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
préparé avec des substances âcres,
échauffantes, qui avoient occasionné cet
accident. Des Auteurs prétendent que
quelques grains de borax pris dans un
œuf poché, fussent pour rendre un
homme robuste dans les plaisirs. Cette
observation suffiroit pour prouver la
vertu du borax si recommandé par
VENETTE; mais l'expérience, car
c'est ici où elle doit servir de guide,
prouve qu'à la vérité, cette substance
agit dans les hommes qui n'ont besoin
que d'un œuf poché pour être excités à
l'Amour; mais qu'elle laisse dans leur
engourdissement ordinaire ceux que les
alimens chauds ou venteux ne peuvent
émouvoir.

ON a beaucoup parlé des *mouches*
cantharides comme d'un puissant aphro-
disiaque, & quelques hommes, en
voulant en faire usage, ont reconnu

remèdes
es âcres;
sionné cet
ndent que
s dans un
rendre un
sirs. Cette
rouver la
mandé par
ence, car
de guide,
substance
ont besoin
e excités à
dans leur
ux que les
ne peuvent

s mouches
fant aphro-
nmes, en
nt reconnu

qui excitent à l'Amour. 131

combien ces insectes sont un poison corrosif & redoutable. Il porte ses effets à la vessie, & y cause des ravages affreux: il n'est donc pas étonnant que ce poison, lorsqu'il commence à opérer, excite, par ses pointes redoutables, une irritation violente dans les parties de la génération. Mais il ne faut pas le regarder comme portant l'homme aux plaisirs, & lui fournissant les moyens inépuisables d'y sacrifier. VENETTE dit, que les mouches cantharides ont tant de pouvoir sur la vessie, & sur les parties génitales de l'un & l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que l'on en est ensuite malade. Il donne l'observation d'un de ses amis, qui mangea, le soir de ses nocés, d'une pâte de poire dans laquelle son rival avoit mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme,

132 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
qu'elle en fut incommodée ; mais ses
délices , continue notre Auteur , se
changèrent bientôt en tristesse , lorsque
cet homme , vers le milieu de la nuit ,
se sentant extrêmement échauffé , avec
une grande difficulté d'uriner , s'aperçut
qu'il rendoit du sang par la verge....
Ce malade , malgré tous les soins que
l'on eut de lui , ne put guérir qu'avec
bien de la peine.

Nous n'examinerons pas ici si le
venin de la cantharide a son siège dans
la tête , dans les pattes , ou s'il réside
dans toutes les parties de l'animal ; nous
n'examinerons pas non plus , comment
& pourquoi il affecte la membrane de
la vessie , de préférence à celles qu'il
rencontre avant de parvenir à cette
membrane : le temps que je mettrois à
ces discussions sera mieux employé à
donner quelques observations capables
de convaincre mes lecteurs , que la

canth
entiè
inter

O
PAR
un je
des
avec
que
priap
l'anu
les r

L
difer
un h
ridés

[a]
l'usag
anciè
d'en
conne
c'est p

cantharide est un poison qui doit être entièrement pros crit des médicamens internes. (a)

ON lit dans les œuvres d'AMBROISE PARÉ, qu'une courtisanne ayant invité un jeune homme à souper, lui présenta des ragoûts qu'on avoit saupoudrés avec de la poudre de cantharides, & que ce malheureux fut attriqué d'un priapisme, & d'une perte de sang par l'anus, qui lui causa la mort malgré tous les remèdes qu'on lui donna.

LES Éphémérides d'Allemagne nous disent, qu'un charlatan, ayant donné à un homme de distinction, des cantharides, comme un remède propre pour

[a] La *Pharmacopée* de Paris a banni de son recueil l'usage des cantarides prises intérieurement, & un ancien règlement de police défend aux Apothicaires d'en vendre à qui que ce soit, à moins qu'ils ne connoissent bien l'acheteur, & qu'ils ne soient sûrs que c'est pour employer ces mouches extérieurement.

134 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
exciter à l'amour, ce remède mit au
tombeau celui qui l'avoit pris, onze
jours après qu'il en eût fait usage, &
après avoir souffert des douleurs longues
& cruelles.

UNE personne, pour avoir pris du
tabac dans lequel on avoit mis un peu
de la poudre de cantharides, fut sur
le champ attaqué d'un mal de tête
violent, & d'un pissement de sang
très-dangereux.

WEDELIUS dit avoir connu un
homme, qui, ayant pris, pour s'exciter
à l'amour, une infusion de cantharides
dans du chocolat, fut attaqué d'une
dysurie insupportable, & d'une ardeur
violente dans la verge, dont il ne put
guérir qu'en buvant beaucoup de lait
nouveau.

UN Médecin, voulant éprouver l'effet
d'un électuaire aphrodisiaque, dans le-
quel il entroit des cantharides, en prit

la gro
cher
le con
il ne f
des re
qui n
toujo
IL
que
doit
Mède
raison
par
ditée
l'aut
plove
la pl
usage
prem
sur la

[a]
maie

la grosseur d'une châtaigne. Il paya cher sa curiosité. Des accidens affreux le conduisirent aux portes du tombeau ; il ne se rétablir que par l'usage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, & qui malheureusement ne réussissent pas toujours. (a)

IL est aisé de voir par ces observations, que l'usage intérieur des cantharides doit être entièrement pros crit de la Médecine, & avec beaucoup plus de raison, des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, & accréditées par l'imposture. On citeroit en vain l'autorité de quelques anciens qui employoient intérieurement les cantharides ; la plupart ont été très-prudens sur leur usage même extérieur : & ARETÉE, le premier qui ait appliqué des cantharides sur la peau de la tête comme vessicatoire,

[a] *Dict. de Méd. art. Cantharides. Suite de la manière médicale. Vol. 1, &c.*

136 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
ordonnoit au malade de prendre du lait
pendant trois jours avant l'application
du topique, afin de prévenir le dommage
qu'il pourroit causer à la vessie. (a) On
fait qu'il n'est pas nécessaire de donner
les cantharides intérieurement pour
qu'elles affectent cette partie délicate,
l'application en forme de vessicatoires a
souvent suffi pour exciter des accidens
graves ; & les Médecins savent les
précautions qu'ils sont obligés de prendre
pour les prévenir ou les calmer. (b)

On a recommandé aussi l'usage de la

[a] ARETÉE appliquoit les cantharides pour
guérir l'épilepsie, ainsi il pouvoit prendre son temps &
préparer ses malades. Ces précautions ne peuvent pas
être mises en usage aujourd'hui à chaque application,
qui se fait très-communément dans les maladies aiguës,
comme dans certaines fièvres malignes, dans l'apo-
plexie, la léthargie, où le succès du remède dépend
presque toujours de la célérité avec laquelle on
l'emploie.

[b] Les remèdes capables de réprimer la violence
des cantharides, lorsqu'on a eu le malheur d'en user

chair de
VENET
aphrodis
dit-il, a
étoit enn
ajoute-t-
au CAD
à aimer
Après -
ne me f
chair de
homme
plaisirs
assez pei

intérieu rem
suites fâch
douces, ou
encore les
les semenc
prisane fai
de lin ; le
demi-bain
à adoucir,

qui excitent à l'Amour. 137

chair de *Lion* pour exciter à l'Amour ;
VENETTE n'a aucune confiance en cet
aphrodisiaque , parce que l'expérience ,
dit-il , a fait connoître que cette chair
étoit ennemie des hommes ; un Médecin ,
ajoute-t-il , en ayant donné trois gtos
au CALIFO VATICUS , pour l'exciter
à aimer , il le tua , au lieu de le guérir.
Après ce que j'ai dit plus haut , on
ne me soupçonnera pas d'attribuer à la
chair de Lion la vertu de préparer un
homme à la jouissance excessive des
plaisirs , mais je ne la crois pas non plus
assez pernicieuse pour devenir un poison

intérieurement , ou même que leur application a des
suites fâcheuses , sont les huiles d'olives & d'amandes
douce , ou le lait pris en grande abondance ; on y joint
encore les émulsions faites avec les amandes douces ,
les semences froides , & le syrop de diacode , ou une
piscine faite avec la racine de guimauve & la graine
de lin ; les injections adoucissantes dans la vessie , le
demi-bain d'eau tiède , sont encore propres à envelopper
à adoucir , à émouvoir le sel caustique des cantharides.

138 *Des aprodisiaques, ou remèdes*

lorsqu'elle est employée comme aliment. Elle est d'un goût desagréable & fort. malgré cela, les Nègres & les Indiens, qui ne la trouvent pas mauvaise, en font usage lorsqu'ils peuvent s'en procurer, sans qu'il en paroisse résulter aucun accident. (a) On lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, & de dissiper les vapeurs. (b) Il ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pu faire mourir ce VATICUS, si le Médecin qui la lui avoit fait prendre, n'y eût mêlé quelque'autre ingrédient capable d'occasionner une suite aussi funeste.

IL est peu d'animal qui ait joui d'une

[a] Voyez *Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tom. XVIII de l'in-12.

[b] Voyez le *Dictionnaire des Animaux*, à l'art. *Lion*. L'*Histoire Naturelle des Animaux*, par M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, &c. tom. V. *Les Voyages de LABAT*, &c.

aussi gr
la mati
croit qu
est une
versel.
n'est jan
l'usage
cette m
ruraliste
long-tes
de la fiè
faisoien
repas.
ont reg
efficace
en ont
eux un
assure

[a] Liv

[b] PL
il est néc
seule bleff
de PLINE

aussi grande réputation que le *Cerf* dans la matière médicale , puisque si l'on en croit quelques Auteurs , ce quadrupède est une médecine , un préservatif universel. *PLINE* (a) observe que le *Cerf* n'est jamais attaqué de la fièvre. Aussi , l'usage de la chair de *Cerf* prévient-il cette maladie. Je connois , dit ce Naturaliste , des Princesses qui ont vécu long-temps , sans être jamais atteintes de la fièvre , par l'usage journalier qu'elles faisoient de la chair de *Cerf* à leurs repas. (b) Presque tous les anciens ont regardé les parties du *Cerf* comme efficaces contre le venin ; les modernes en ont excepté la queue , qui est selon eux un poison assez violent. *CARDAN* assure que les larmes épaissies du *Cerf*

[a] Liv. VIII, chap. 32.

[b] *PLINE* observe que , pour qu'elle fasse cet effet , il est nécessaire que l'animal n'ait été tué que par une seule blessure. Plusieurs Auteurs ont fait voir l'absurdité de *PLINE* à ce sujet.

140 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
sont un préservatif efficace, si on les
porte sur soi. AGRICOLA dit la même
chose des dents de l'animal. Et un
Philosophe de la secte de PLATON (a)
assure qu'il suffit de se couvrir de la
peau de Cerf, pour n'avoir rien à re-
douter d'aucune espèce de poisons. On
fait les vertus miraculeuses attribués à
ce qu'on nomme improprement, *os de*
cœur de Cerf: on fait aussi que cette
substance cartilagineuse est recommandée
dans les maladies du cœur. On ne sera
pas surpris actuellement, lorsque je dirai
qu'on attribue au *penis* du Cerf la
vertu de fournir à l'homme en abon-
dance la liqueur précieuse, source de
ses plaisirs amoureux. Il n'est pas de
mon objet de parcourir toutes les parties
du Cerf recommandées pour la cure des
maladies, examinons seulement sur quoi

[a] *Sextus.*

sont fon
à quelqu
à l'Amo

XEN
oint les
de l'hon
Cerf cal
excite e
l'on peu
oignant
On a r
depuis
qu'il n'
d'hui,
peti d'e
raison
Cerf co
les anq
(c'est
tomie
éclairé
Cerf

sont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ses parties relativement à l'Amour.

XENOPHON nous dit que si l'on oint les testicules & les parties naturelles de l'homme avec la poudre de queue de Cerf calcinée & broyée avec du vin, l'on excite en lui des desirs amoureux, que l'on peut calmer, s'ils sont excessifs, en oignant ces mêmes parties avec de l'huile. On a recommandé cet aphrodisiaque depuis XENOPHON, & il y a apparence qu'il n'est guère en réputation aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu le peu d'efficacité. Je crois découvrir la raison qui a fait regarder la queue du Cerf comme un stimulant fameux par les anciens. On a cru long-temps, (c'est-à-dire, jusqu'à ce que la zootomie ou dissection des animaux ait éclairé la physique,) que la queue du Cerf étoit le réceptacle de la bile ;

142 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
que l'abondance, l'âcreté de cette liqueur
causoit la lubricité ; & que le Cerf
étant transporté par une fureur érotique
pendant le rut , il étoit le plus lubrique
des animaux ; donc la bile de ce qua-
drupède, appliquée sur les parties natu-
relles d'un autre animal, devoit irriter
ces parties. Ce raisonnement tombe
de lui-même aujourd'hui , parce que
l'on fait , qu'à la vérité, le Cerf est
privé de la vésicule du fiel , mais que
sa queue, qui ne differe de celle des
autres animaux que par la longueur, ne
contient pas plus d'humeur bilieuse que
toute autre partie de son corps. Au
reste, l'application de la queue du Cerf,
telle qu'elle est recommandée par les
anciens, a peut-être produit de bons
effets dans des hommes d'un tempérament
froid, & voici comment cela a pu se
faire. Les vertèbres qui composent cette
extrémité de l'épine, n'étant pas en-

tièrement
friction
& par-là
nécessaire
vin, par
au même
évanouisse-
attribuer
toute a
même
friction
chose.

PAR
faussem
on a sur
vu, cel
observe
l'anima
car par
il excite
de la
une dr

tièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les fibres, & par-là, causer cette sorte de rigidité nécessaire pour l'érection; tandis que le vin, par sa qualité irritante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir tout le merveilleux que l'on attribuoit à la queue de Cerf, puisque toute autre substance peut remplir la même indication, & que de simples frictions doivent produire la même chose.

PARMI les vertus exagérées & même faussement attribuées au penis du Cerf, on a sur-tout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'Amour. On observe, qu'il faut nécessairement que l'animal ait été tué dans le tems du coït, car par ce moyen, selon ETMULLER, il excite beaucoup mieux la sécrétion de la semence, quand on en donne une drachme en poudre dans un œuf

144 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
poché ou dans de bon vin. On voit
aisément qu'il en est de cet aphrodisiaque
comme de celui dans lequel entre le
borax; il doit opérer sur les tempéramens
qui n'ont besoin que d'un œuf pour être
ému, ou que le vin porte à l'Amour;
le penis de Cerf n'a d'autres vertus
que celles d'être un dessicatif absorbant
lorsqu'il est donné en poudre, & un
mucilagineux, lorsqu'on l'emploie en
décoction. Si les anciens lui ont attribué
d'autres vertus, elles sont imaginaires,
& tirées sur des raisons d'analogie qui
doivent être prosrites dans un siècle
éclairé.

IL me reste à parler de l'*opium*,
dont on vante l'efficacité avec un en-
thousiasme qui peut devenir funeste.
L'observation donnée par VENETTE,
& dont il est lui-même le sujet, est une
amorce dangereuse pour la jeunesse;
elle

elle l'
ajoute
faire
moyen
de vo
préfér
celle-
On m
tirer l
je rép
l'exige
e » l
» dit
» ici
» l'an
» qui
» deg
» cès
Ou
vous
vous
une f

elle l'est d'autant plus, que l'Auteur y ajoute des circonstances qui doivent faire envisager l'opium, comme un moyen capable de procurer une sorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui résulte de l'union des sexes. On me permettra de transcrire en entier le passage de VENETTE, auquel je répondrai à mesure que le sujet l'exigera.

« PEUT-ÊTRE me blâmera-t-on ;
» dit ce Médecin, de ce que je place
» ici avec les remèdes qui excitent à
» l'amour, l'opium, que toute l'anti-
» quité a cru être froid au quatrième
» degré, & tuer les hommes par l'ex-
» cès de cette qualité. »

Oui, certainement, M. VENETTE ;
vous êtes blâmable, non parce que
vous placez au rang des aphrodisiaques
une substance que l'on a cru froide au

146 *Des aphrodisiaques ou remèdes*

quatrième degré, (cette échelle de chaud & de froid est une autre affaire;) mais parce que dans un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, vous osez nommer comme favorable à l'Amour un poison redoutable, qui ne cesse de l'être, qu'employé par les plus habiles Médecins.

» BIEN loin, dira-t-on, de nous
» enflammer auprès d'une femme, il
» nous cause le sommeil & nous rend
» stupides, au lieu de nous rendre
» amoureux. Mais si nous faisons ré-
» flexion qu'il est amer & âpre à la
» bouche, qu'il s'enflamme au feu, &
» que les Orientaux en usent pour être
» vaillans à la guerre & auprès des
» femmes, nous ferons sans doute d'un
» autre sentiment.

» QUAND l'Empereur des Turcs lève
» une armée, les soldats se garnissent
» d'opium, pour s'en servir comme

» nos

» croy

CE

guerre

nous v

ception

qu'ils y

qu'ils

prendre

va sou

grains.

cheux

coup.

qu'un

au con

mes, p

l'opium

une ha

de mê

ne peu

fortes.

» U

» nos matelots de tabac, si nous en
» croyons BELLON. »

CE n'est pas seulement en temps de guerre que les Turcs, (non pas tous, nous verrons plus bas qu'il y a des exceptions,) font usage de l'opium; lorsqu'ils y sont une fois accoutumés, & qu'ils ont poussé l'habitude jusqu'à en prendre une dose considérable, (elle va souvent à un gros par jour, 72 grains.) Ils éprouvent des accidens fâcheux s'ils s'en abstiennent tout d'un coup. Ainsi, il n'est pas nécessaire qu'un homme en Turquie doive aller au combat, ou coucher avec ses femmes, pour se déterminer à prendre de l'opium; il y est forcé, il s'en est fait une habitude. Il ne peut s'en priver; de même que parmi nous, un buveur ne peut renoncer au vin ou aux liqueurs fortes.

» UNE petite dose prise par la

148 *Des aphrodisiaques ou remèdes*
» bouche excite des vapeurs qui mon-
» tent au cerveau, troubellent bénigne-
» ment l'imagination, comme fait le
» vin; mais une dose excessive fait
» entièrement évaporer notre chaleur
» naturelle, & dissipe tout à fait nos
» esprits, comme le safran, si nous
» en prenons beaucoup. »

QUI prescrira cette légère dose qui
doit seulement réjouir l'imagination?
Un morceau d'opium, mis dans la ca-
vité d'une dent gâtée, causa la mort à
l'homme qui fit cet essai! On en in-
troduisit dans l'oreille d'un Espagnol,
tourmenté par une insomnie cruelle: il
dort, à son réveil on le trouve fou,
stupide, imbécille, il meurt. (a) GA-
LIEN rapporte qu'un gladiateur mourut
à l'occasion d'une emplâtre d'opium
que son adversaire lui appliqua sur la

(a) *Anecdotes de Médec.* prem. part. Anecd. CII.

tête. Une personne dort profondément l'espace de 24 heures après en avoir pris un demi-grain ; ne seroit elle pas morte s'il y en eût eu un grain ?

LE premier qui fit connoître l'opium ; enrichit la Médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des esprits, d'appaiser les douleurs ; mais qu'il est nécessaire que cette substance ne soit employée que par un Médecin prudent !

LE *saffran* étoit fréquemment en usage chez les anciens dans les alimens, & pour servir d'éguillon à la volupté. On s'en sert encore communément en Pologne, en Courlande, & les Espagnols & les Italiens, croient se préserver de beaucoup de maladies par l'usage du saffran. BACON, dans l'ouvrage que nous avons cité en parlant du nitre, avance positivement que la pratique qu'ont les Irlandois de teindre de

150 *Des aphrodisiaques ou remèdes*
saffran leurs chemises, (a) ne contribue pas peu à prolonger la vie; & que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand usage qu'ils font du saffran dans leurs mets. Cet Auteur, dans un autre ouvrage, conseille de mêler le saffran dans les remèdes par lesquels on se propose de retarder les tristes effets de la vieillesse; car le saffran, dit il, dirige son action vers le cœur, guérit ses palpitations, chasse la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'esprit. (b) Enfin, le célèbre BOERHAAVE le regarde comme un moteur puissant & énergique des esprits animaux; parce qu'il est, dit cet Au-

(a) SCALIGER dit que cette coutume est établie en Irlande aussi-bien qu'en Ecosse; & que le peuple grossier emploie ainsi le saffran, afin de pouvoir porter du linge pendant six semaines & plus, sans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

(b) HOFFMAN, LISTER, BONTIUS & d'autres Médecins, ont fait l'éloge du saffran.

teur,
fant,
lutif,
donc
me u
samm
dans
d'aïsa
qu'il
y co
& ac
sion
les m
cure.
que

(a)
à ce f
nez d
saffran
assure
que l
la ma
réjoui.

qui excitent à l'Amour. 151

teur, aromatique, stimulant & échauffant, & par conséquent discussif, résolutif, apéritif & fortifiant. Je regarde donc, avec VENETTE, le saffran comme un moyen, non pas d'exciter puissamment à l'Amour, mais de répandre dans toute la machine une sorte d'aisance, qui, jointe à la gaieté qu'il donne, (a) dispose aux plaisirs, y conduit même par une pente douce; & accélère, sans faire trop d'impression sur les organes de la volupté, les momens d'ivresse qu'elle nous procure. C'est par la finesse de ses parties que le saffran pénètre nos vaisseaux, &

(a) On a beaucoup exagéré les vertus du saffran à ce sujet. SCHULZIUS dit que si l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'essence de saffran, aussi-tôt il se mettra à rire. Un autre Auteur assure que si l'on frotte un anneau avec le saffran, & que l'on passe cet anneau dans l'un des doigts de la main gauche, le cœur en sera sur le champ réjoui.

152 *Des aphrodisiaques ou remèdes*
qu'il produit les bons effets qu'on lui
attribue, & que l'expérience confirme
tous les jours. Parmi beaucoup d'obser-
vations que je pourrois rapporter, pour
démontrer cette vertu pénétrante, je n'en
 citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affi-
 nité avec l'objet que je traite. Un jeune
 homme de ving deux ans, après avoir
 fait usage d'alimens dans lesquels on
 avoit mêlé du saffran, rendit une liqueur
 prolifique, qui avoit pris toute la teinte
 jaune de cette substance. (a)

Il résulte de cc que je viens de dire,
 que le saffran peut-être d'un secours ef-
 ficace dans beaucoup de circonstances;
 mais il ne faut pas en abuser, parce

(a) *Éphémérides des curieux de la Nature*, Déc.
 3. ann. 6. obs. 273. On pourroit ajouter à cela
 des observations constatées, qui prouvent que le
 saffran a teint, dans le ventre de la mère, des
 enfans qui ont apporté cette couleur en venant au
 monde. Voyez les *Éphémérides*, Déc. 1. ann. 1.
 obs. 60.

qu'étant
quantité
que, un
quel la
dotes (
drachm
je crois
& qu'el
qu'il en
domesti
coutum
auprès d
en mou
acciden
porte p
vent le
faisant

(a) Bo
huileux,
grédiens
& y reve

(b) Dia

qu'étant pris souvent ou en trop grande quantité, il devient comme narcotique, un poison dangereux contre lequel la médecine a cherché des antidotes (a). Selon DIOSCORIDE, trois drachmes fussent pour donner la mort, je crois que cette dose est excessive, & qu'elle seroit en moindre quantité, qu'il en résulteroit le même effet. Le domestique d'un marchand qui avoit coutume de se coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de safran, en mourut après avoir essuyé plusieurs accidens. (b) *Amatus LUSITANUS* rapporte plusieurs observations qui prouvent le danger auquel on s'expose en faisant un usage immodéré du safran,

(a) BOERHAAVE prescrit les vomitifs acides, huileux, acidulés, & dont le miel est un des ingrédients. Il faut prendre ces antidotes à grandes doses & y revenir souvent.

(b) Dict. de Médec. à l'art. *Crocus*.

154 *Des aphrodisiaques ou remèdes*
sur lesquels je ne m'arrêterai pas. Il
suffit de dire, qu'on peut donner le saffran depuis douze grains jusqu'à un scrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais passer cette dose sans l'avis d'un Médecin, & que le saffran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, ne convient pas aux personnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, & dont les humeurs sont faciles à irriter.

» LES Orientaux, qui aiment continuellement l'excès de l'Amour, continue *VENETTE*, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un peu d'opium, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant; & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps,

» & l'
» tur
» si é
» les

D'
péran
décor
les O
vers
la vie
d'ent
sieurs
de l'
à leu
que
qu'ils
dans

C
me fé
tout
pren
dans

» & principalement à leurs parties na-
» turelles, je ne m'étonne pas s'ils sont
» si étourdis à la guerre & si lascifs avec
» les femmes. »

D'APRÈS ce que j'ai dit des tem-
péramens, on n'aura pas de peine à
découvrir le principe dominant qui porte
les Orientaux aux physique de l'Amour ;
vers lequel les dirige encore avec force
la vie efféminée que mènent la plupart
d'entr'eux. Sans cesse au milieu de plu-
sieurs femmes, dont le bonheur dépend
de l'art avec lequel elles savent plaire
à leurs maîtres, il n'est pas surprenant
que ceux-ci aient recours aux moyens
qu'ils croient capables de les plonger
dans l'excès des plaisirs.

CES efforts, pour parvenir à la suprême
félicité en Amour, se retrouvent chez
toutes les Nations. Un Musulman qui
prend l'opium pour être plus vigoureux
dans les plaisirs que lui offre son ferrail,

156 *Des aphrodisiaques ou remèdes*

ne m'étonne pas d'avantage qu'un riche sybarite, qui dans d'autres climats, se prépare à la jouissance par la vue des peintures lascives que la volupté a placées dans ses appartemens, par la lecture des ouvrages obscènes que la débauche a dictés, & par les autres moyens inventés par la soif de jouir & l'impuissance d'y satisfaire.... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que je fais de quoi l'homme est capable pour servir ses passions; mais je fais aussi que la Nature a donné à tous les hommes, (j'en écarte quelques exceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, & que ces facultés ne peuvent être augmentées selon la violence & l'immensité de nos desirs. Les Turcs, on ne peut le nier, sont forts & robustes; cette nation passe même pour la plus vigoureuse aujourd'hui, entre celles que nous connois-

sons ;
de les
de leur
tée ,
climat
sur-to
un pa
scienc
cessair
sensue
blir .L
sans a

I L
bonne
faut n
de bo
Histo
suiven
les pr
après
que r
ble q

Tous ; ils doivent donc déjà une partie de leur puissance physique à la bonté de leur constitution. L'imagination exaltée , qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaisirs , sur-tout si l'on fait réflexion que dans un pays d'où sont exclus les arts & les sciences , les hommes doivent être nécessairement plus portés vers les plaisirs sensuels. Voilà assez de motifs pour établir la réputation érotique des Turcs sans avoir recours à l'opium.

IL nous manque certainement une bonne histoire des Turcs , & à son défaut nous ne pouvons nous élever , avec de bonnes preuves , contre ce que les Historiens & les Naturalistes , (ceux-ci suivent plus exactement qu'il ne faudroit les premiers ,) répètent tous , les uns après les autres. Voici cependant ce que nous apprend un Médecin estimable qui a étudié les mœurs des Musul-

158 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
mans , & qui les observant sans préjugés, doit plutôt mériter la confiance du public, que les narrateurs qui se copient fervilement. M. RUSSEL , dans l'*Histoire Naturelle de la Ville d'Alep* , &c. (a) nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe ; ceux qui en prennent , dit-il , sont regardés comme des débauchés & meurent fort jeunes , dans un état d'enfance , avec tous les symptômes de la vieillesse & de la décrépitude.

ON voit par cette citation , combien les voyageurs en ont imposé aux Naturalistes , & de quelle conséquence il est pour la vérité , que les hommes qui

(a) Cet ouvrage parut en Anglois en 1756, sous ce titre , *The natural history of Alep* , &c. Les Auteurs du Journal Encyclopédique rendirent compte de cet excellent ouvrage au mois de Septembre 1756.

qui excitent à l'Amour. 139

écrivent sachant observer. Revenons à
VENETTE.

CES démangeaisons & ces chatouillemens dont parle cet Auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination, & lorsqu'elle est ainsi dans un homme, qui d'ailleurs se porte bien, sa passion sera toujours celle qui naît en nous, & que la Nature avoue : l'Amour. Il faut observer, que par un homme qui se porte bien, je n'entends pas parler seulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité, mais encore de sa disposition morale; car si un tel homme est d'un caractère cruel & féroce, l'ivresse ne le portera pas toujours vers les plaisirs, & on en a des exemples affreux. Lorsque les Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, si cette substance avoit le droit exclusif de diriger avec force leurs transports

160 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
vers les plaisirs, l'honneur, la gloire ;
la haine, la crainte, rien ne seroit ca-
pable de les conduire aux combats ;
& un camp d'orientaux offriroit peut-
être un spectacle affreux, que l'Amour
verroit avec douleur, & qui porteroit
le frémissement dans le sein de la Na-
ture. Mais, nous dit-on, il arrive tout
le contraire ; les Turcs après avoir pris
l'opium, sont étourdis dans les combats,
& lascifs avec les femmes. Concluons,
que l'opium est un poison, qui agit se-
lon les circonstances : un homme ivre
chante avec ses amis, se bat contre eux,
embrasse sa femme selon la disposition
dans laquelle il se trouve.

« C'EST un poison pour nous, qui
» n'y sommes point accoutumés, à
» moins que nous ne soyions aussi sains,
» aussi robustes, que l'étoit M. CHA-
»RAS, quand il en prit douze grains.
» Pour moi, j'ai de la peine à en don-

» ner
» mes
» souv
» que
» usag
» tes o
» cette

L'O
nistré
pour l
l'est p
premi
en résu
menço
entrer
la mar
nomie
que l'o
cotiqu
remen
propo
de res

qui excitent à l'Amour. 161

» ner deux ou trois grains de crud à
» mes malades les plus vigoureux , me
» souvenant toujours de funestes effets
» que j'ai vu arriver par le mauvais
» usage de ce remède , & les précep-
» tes que nous donne ZUINGERUS sur
» cette drogue. »

L'OPIMUM , lorsqu'il n'est pas admi-
nistré par un Médecin , est un poison
pour les hommes de tous les pays ; il
l'est par conséquent pour un Turc la
première fois qu'il en fait usage ; & il
en résulteroit des accidens , s'il ne com-
mençoit par une dose très-foible. Sans
entrer dans des discussions étendues sur
la manière dont l'opium agit sur l'éco-
nomie animale , il faut dire une fois ,
que l'opium agit comme les autres nar-
cotiques. Il raréfie le sang extraordina-
irement , & par conséquent dilate à
proportion les vaisseaux qui ont moins
de ressort : tels que sont ceux du cer-

162 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
veau; d'où il s'ensuit une compression
sur l'origine des nerfs, une suspension
de la sécrétion des esprits animaux,
une cessation générale de toutes les
fonctions qui dépendent des organes des
sens, & une paralysie universelle, mais
passagère de tous les nerfs du corps, à
l'exception seulement de ceux qui ser-
vent au mouvement du cœur & de la
respiration; car si la compression s'étend-
oit malheureusement jusqu'à l'origine
de ces nerfs, c'en seroit fait de la vie
de l'animal (a).

IL est aisé de voir que l'opium agit;
& doit agir sur les hommes de tous les
pays; du moins il doit se manifester
dans tous les climats, par des effets
plus ou moins sensibles. Le climat chaud,
sous lequel vivent les Turcs, peut bien
amortir un peu l'action des narcotiques,

(a) Cours de Chymie de LEMERI, commentée par
M. BARON. Chap. XXV.

mais.
Musu
Turcs
passan
ont le
les fib
tite c
cela,
lente
vaisse
tation
un es
rien
ordin
donc
des
tité c
la ra
de
peuv
quar
duin

mais la manière dont se conduisent les Musulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement sobres & ne passant pas un jour sans se baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, & du sang en petite quantité; en conséquence de tout cela, la circulation ne se fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, & leurs vaisseaux son très-susceptibles de dilatation: c'est pourquoi leur sang trouve un espace libre pour se raréfier, sans rien forcer, par l'action d'une dose ordinaire d'opium. Il ne leur arrivera donc point de compression sur l'origine des nerfs; à moins que par une quantité considérable d'opium, on n'ait porté la raréaction du sang, jusqu'au point de distendre les vaisseaux autant qu'ils peuvent l'être sans se rompre. Or, la quantité d'opium nécessaire pour produire cet effet, doit être extrêmement

164 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
grande dans les Turcs , parce qu'avant
que leur sang ait pris assez de volume
pour occasionner la compression requise ,
le plus grand effort de la circulation se
porte vers la peau , où elle trouve très-
peu de résistance dans les pays chauds ;
par-là , la transpiration est augmentée
considérablement , & l'effet somnifère
de l'opium est diminué dans la même
proportion (a).

C E n'est pas parce que M. CHARAS
étoit *sain & robuste*, qu'il put supporter
douze grains d'opium. Les Turcs n'en
pourroient eux-mêmes faire usage , si
le climat ne les favorisoit un peu , &
si , comme on l'a vu , le régime , les
bains ne les favorisoient particulière-
ment (b). L'usage de l'opium dépend

(a) Cours de Chymie de L E M E R I , Chap. XXV.

(b) On verra ailleurs combien ils doivent d'avan-
tages à l'habitude qu'ils ont de se mettre dans l'eau
fréquemment.

donc de certaines circonstances pour n'avoir pas de suites funestes. J'ai parlé plus haut d'une femme qu'un demi-grain d'opium avoit eu la faculté d'affoupir pendant vingt-quatre heures, il est à croire qu'un grain auroit pu lui causer la mort; & cependant, lorsque l'on eut recours au même remède, qui avoit si bien réussi pour lui procurer du repos, on eut la témérité de porter la dose jusqu'à une demi-drachme, (36 grains,) & cette quantité ne fit dormir la malade que l'espace de douze heures. Pour confirmer encore ce que j'avance, que les hommes forts & sains ne sont pas plus propres à prendre l'opium que les autres, je citerai M. GEOFFROI l'aîné, qui dit avoir connu une femme obligée d'en prendre vingt-sept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui causoit un cancer. Je ne crois pas que dans nos climats on donne impu-

166 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
nément une pareille dose d'opium à un
homme , si fort & si sain qu'on le sup-
pose. Tout dépend donc de certaines
dispositions actuelles qu'il seroit néan-
moins imprudent d'affurer exister , pour
donner l'opium à dose considérable.

VENETTE , comme Médecin , auroit
dû nous donner ses observations sur les
suites funestes causées par le mauvais
usage de l'opium , qu'il a eu occasion
de voir. En ajoutant aux histoires mal-
heureuses que nous ont laissées d'excel-
lens Praticiens (a) , il eut rendu le récit
suivant moins dangereux pour quelques-
uns de ses lecteurs.

« JE ne m'étonne pas si les Turcs
» & les autres Orientaux ont une incli-
» nation si déréglée à prendre de l'opium
» pour jouir d'une volupté indicible. »

ENCORE une fois , l'opium est un

(a) ZUÏNCERUS , STHAL , WILLIS , HOFFMAN ,
SENNERT ; SANCTORIUS , &c. &c.

besoin
comme
& dan
dre l'e
débauc
ne peu
Les co
gé des
le long
quand
leur r
rage (

(a) L
qu'ils pr
quelque
goût : &
gue cher
une néc
Vol. 13

(b) U
MUEL
une ma
étant si
valets c
le cour

besoin pour qui y est accoutumé. On commence à en prendre par débauche, & dans les même vues qui font prendre l'électuaire *de satyrio* à quelques débauchées dans notre climat, mais on ne peut se passer d'opium par la suite (a). Les couriers en Turquie, qui sont chargé des dépêches pressées, en prennent le long de leur route; ils en font usage quand ils se trouvent exténués, & il leur redonne de la force & du courage (b). Beaucoup parmi nous usent

(a) Les Turcs, pour rendre plus délicieux l'opium qu'ils prennent à leur fête appelée *Biram*, y mêlent quelque chose qui le rend en effet fort gracieux au goût: & c'est-là sans doute ce qui le met si fort en vogue chez eux. Voilà ce qui leur en fait une habitude & une nécessité. *Abrégé des transactions philosophiques.* Vol. II.

(b) Un courier alloit de Constantinople chez M. SAMUEL BARNADISTON; étant entré sur la route dans une maison, il y tomba comme mort; toute la maison étant surprise & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le courier avoit consumé toute sa provision d'opium,

168 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
de liqueurs par besoin, d'autres pour
le seul plaisir qu'ils y trouvent, mais
certainement un étranger, qui n'auroit
aucune connoissance de nos boissons, ne
manqueroit pas de dire que les Fran-
çois font usage de liqueurs pour le plai-
sir seulement; peut-être même, diroit-il,
pour s'exciter à la débauche avec les
femmes, parce qu'il auroit observé que
le vin entraîne les hommes vers la vo-
lupté; il pourroit penser également que
les hommes ivres jouissent d'une sorte
de félicité, s'il observoit ceux qui, lors-
qu'ils ont bû, exaltent leur bonheur
par les chansons les plus gaies & les
plus animées. On peut donc dire que
cette *volupté indicible*, n'est pas telle
qu'on s'efforce de nous le persuader,
&

lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le
courier revint aussi-tôt à lui; & confessa que le valet
lui avoit tenu lieu d'un bon Médecin. *Diâ. de Méd.*
à l'art. *Opium*.

& qu'elle a plutôt, comme chez nos buveurs, son siège dans l'imagination troublée, que dans une sensation réelle qui affecte l'homme. Je pourrois encore ajouter, pour confirmer ce que j'avance, qu'on a donné quelquefois une quadruple dose d'opium à des maniaques, sans qu'on ait pu leur donner cette tranquillité d'ame, ces extases, qu'on devoit s'empresse de procurer dans une maladie où les assistans ont tout à craindre de la part du malade.

„ POUR moi, qui ai éprouvé les
„ vertus de cette drogue, dans une ma-
„ ladic presque désespérée en 1688,
„ je dirai sincèrement ce que j'en ai
„ ressenti. Tous les remèdes m'étoient
„ alors inutiles dans les vomissemens
„ excessifs, dans le fâcheux cours de
„ ventre que je ressentais. Je crus qu'il
„ n'y avoit point au monde d'autre
„ moyen de me sauver, que de pren-

170 *Des aphrodisiaques ou remèdes*

» dre deux grains d'extrait simple
 » d'opium. Je ne l'eus pas plutôt pris
 » que je me sentis guéri, comme par
 » miracle, & que pendant un jour en-
 » tier je ressentis des plaisirs que je ne
 » saurois exprimer. Une petite vapeur
 » douce & chatouillante couloit insen-
 » siblement, comme je le pense, par
 » les nerfs & par les membranes ex-
 » ternes de mon corps. Cette vapeur
 » me causoit une volupté excessive;
 » car depuis la nuque du cou & les
 » épaules jusques au croupion, je sen-
 » tois un chatouillement qui me cau-
 » soit un plaisir parfait; puis cette
 » vapeur agréable étoit portée aux pieds
 » & aux genoux, où je ressentais en-
 » core principalement autour de la ro-
 » tule, des chatouillemens inexplicables.
 » Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois
 » en sommeillant, pendant ce jour-là,
 » si bien que je ne fus pas marri d'avoir

» été
 » pla
 » du
 » bien

VE
 circon
 puisse
 non;
 devoi
 ne m
 leurs
 titud
 ciel,
 NET
 s'atta

D
 imag
 qu'un
 de l
 VEN
 dont
 idée.

» été malade, pour avoir ressenti des
» plaisirs, qui sont une ombre de ceux
» du ciel & une image d'une félicité
» bien imaginée. »

VENETTE ne donne pas un état assez circonstancié de sa maladie, pour qu'on puisse juger si l'opium étoit indiqué ou non; ce qui est certain, c'est qu'il dit devoir sa guérison à l'opium, ainsi je ne m'arrêterai pas à un objet, qui d'ailleurs s'écarte du mien. Mais cette *béatitude, ces plaisirs, ombre de ceux du ciel*, y ont quelque rapport, & VENETTE, en parlant de l'effet, auroit dû s'attacher davantage à la cause.

DANS l'état où il se trouvoit, son imagination fut aisément exaltée; & ce qu'un autre auroit peut-être pris pour de la douleur & un mal-aise général, VENETTE le prit pour cette volupté dont il s'efforce de nous donner une idée. Il est constant néanmoins, que

172 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
lorsque l'opium commence à agir sur
les membranes de l'estomac, (partie
si délicate qu'elle a été regardée par
quelques philosophes, comme le véritable
siège de l'ame,) il y cause une
sensation agréable, qui par le moyen
des nerfs qui en sont affectés, peut se
communiquer dans d'autres parties;
mais il y a loin de cette sensation à
l'espèce d'extase, à cette félicité dont
il est question. On est obligé de con-
venir que, si l'opium occasionne dans
quelques circonstances, une légère sen-
sation de plaisir, l'imagination a encore
beaucoup de chemin à faire pour con-
duire l'homme à cette félicité suprême.
Les charlatans Indiens se servent de
l'opium, qu'ils mêlent néanmoins avec
quelqu'autre substance, pour jeter ceux
qui en usent dans une sorte de délire;
qu'ils prennent pour des extases réelles.
Ces charlatans annoncent même d'avant-

ce, tout ce que l'on verra ou entendra dans l'extase, & en effet tout cela arrivé; mais on ne doit pas en être surpris..... Combien de gens croient avoir vu le Diable, avoir assisté au Sabat, après que leur imagination a été échauffée par quelqu'un de ces imposteurs qu'on honore du nom de magicien! Au reste, cette observation de VENETTE, qui à la rigueur devient étrangère à son ouvrage, n'auroit pas dû y être insérée; les gens de l'art la veroient avec plus de satisfaction dans un traité qui ne sort pas du cercle des favans, que dans un ouvrage fait pour tous les états, & qui par-là même ne sauroit être trop circonspect.

CE que j'ai dit jusqu'à présent a dû faire connoître, que nous manquions de détails très exacts sur l'usage de l'opium & sur ses effets dans l'Orient; en voici quelques-uns qui jetteront un

174 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
peu de jour sur cette matière.

M. *TOURNEFORT*, & quelques-
autres voyageurs instruits, ont observé
que chez les Turcs, les gens sobres en
prennent rarement une quantité consi-
dérable, & qu'ils se contentent d'en
mêler quelques grains dans leur café.
Dans l'Empire du Mogol, l'opium est
aussi commun dans les boutiques, que
le tabac l'est dans les nôtres, & les
habitans n'en font guère usage qu'après
l'avoir mêlé avec quelqu'autre in-
grédient tel que la rhubarbe, ou son
extrait.

PROSPER, *ALPIN* & *BELLONIUS*,
disent que les Turcs & les Égyptiens
n'usent d'opium que pour se rendre plus
joyeux, plus intrépides, plus propres à
l'Amour; mais ces deux Auteurs re-
marquent en même-temps, que quoi-
que ceux qui font excès de cette dro-
gue paroissent jouir d'une bonne santé,

ils sont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroissent toujours ivres ou assoupis, sont sujets à beaucoup de maladies, stupides, inconstans, niant dans un temps ce qu'ils ont assuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce impraticable. De là vient, que lorsqu'on veut reprocher à une personne qu'elle se contredit, on l'accuse d'avoir mangé de l'opium, comme nous l'accuserions chez nous d'être ivre.

LE seul effet que produit l'opium sur les Persans, est l'ivresse; & lorsque dans ce pays on veut désigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de l'opium. Le Gouvernement s'efforce en vain de proscrire l'usage de cette substance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altère visiblement la santé, les Persans sont toujours passionnés pour cette drogue, & la

176 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
prennent en décoction , en pilules , ou
la mêlent au tabac qu'ils fument. (a)

WEDELIUS nous apprend que l'opium
cause , aux personnes d'un temperament
chaud , des pollutions nocturnes & un
priapisme continuel , *sur-tout lorsqu'elles*
ont de la disposition à ces maladies ;
aussi , ajoute notre Auteur , est - il un
puissant aphrodisiaque , quand on le
mêle avec de l'ambre ou de l'essence
d'ambre. Cet Auteur restreint les vertus
de l'opium , en convenant qu'il agit re-
lativement à l'Amour sur les personnes
qui y sont assez disposées , & en lui
donnant l'ambre pour second , lorsqu'il
s'agit d'émouvoir le temperament. Mais
on ne donne que rarement l'ambre en
substance , à moins que ce ne soit pour
aromatiser quelques remèdes composés ;
à l'égard de l'essence d'ambre , elle peut

(a) *Mélanges intéressans & curieux , &c. tom. VII.*

par sa qualité pénétrante & cordiale, réjouir les esprits, & par conséquent disposer à l'Amour, sans qu'elle mérite pour cela plus que d'autres compositions le titre imposant d'aphrodisiaque.

JE crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donnée de sa manière d'agir. En convenant qu'il raréfie & augmente le mouvement du sang à un degré extraordinaire; qu'il gonfle les vaisseaux sanguins, que ceux-ci, dans cet état, pressent les nerfs, & interrompent le cours des esprits & des autres liqueurs contenues dans les vaisseaux plus foibles; on concevra que l'opium & les autres narcotiques peuvent, doivent même donner à l'homme, le signe extérieur qui annonce sa valeur auprès des dames. Mais si on fait réflexion que les nerfs & les autres canaux sont en quelque sorte obf-

178 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
trués pendant l'action de l'opium, (a)
on conclura que cette substance doit
produire de violens desirs , augmentés
par un appareil qui semblent annoncer
qu'on peut les satisfaire ; mais en même
temps , une sorte d'impuissance qui a
sa source dans la trop grande vigueur
du principal organe de nos plaisirs. Ma
conjecture est appuyée sur des obser-
vations. On nous dit que les Chinois
qui sont établis à Batavia , se servent
d'un certain électuaire qu'ils nomment
affion (b) pour s'exciter à l'Amour ;
son effet , dit - on , est si violent qu'il
produit en eux une passion brutale qui
dure toute la nuit , & qui oblige souvent
leurs maîtresses à s'échapper de leurs

(a) De l'aveu des Médecins , l'opium arrête toutes
les évacuations , celles de la salive , des urines , des
selles , &c. il n'y a que la sueur qu'il augmente.

(b) Cet électuaire est composé avec l'opium , que
l'on donne aussi en liqueur , elle s'appelle *Matach*.

bras. Je crois que les effets que produit l'*affion*, ne sont autre chose que ce qu'on vient de dire. La passion brutale des Chinois est causée par l'état dans lequel ils se trouvent, & qui semble leur annoncer à chaque instant le moment de la jouissance. L'obstacle les irrite, ils persévèrent sous les auspices heureux qu'ils croient entrevoir; mais cet état de rigidité n'est pas le seul nécessaire pour s'enivrer des délices de l'Amour, ils ne peuvent suppléer à ce qui manque à leur bonheur.... La victime de leurs desirs s'échappe à des caresses brutales qui semblent étrangères au plaisir; elle fuit un barbare, qui s'annonce dans la lyce amoureuse, avec des armes redoutables qui peuvent blesser, sans pouvoir même sentir, ni goûter le prix de la victoire.

IL faut ajouter à cela, que l'on est tellement persuadé que l'opium arrête

180 *Des aphrodisiaques , ou remèdes*
toutes les évacuations , excepté la transpiration , que d'habiles praticiens ont guéri des hommes , que des évacuations trop fréquentes de la liqueur féminale épuisoient , par le moyen de l'opium. Je fai qu'il seroit dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'Amour ; M. TISSOT fait même voir qu'il seroit préjudiciable dans plusieurs circonstances ; mais il n'est pas moins vrai qu'il en est aussi , dans lesquelles un moyen d'arrêter les pollutions nocturnes , est d'employer des compositions où entrent l'opium , & ces circonstances sont indiquées dans l'*Onanisme*. (a)

DES hommes d'un caractère sombre ; & par conséquent peu communicatif , ont cherché des moyens extraordinaires de se procurer une sorte de sensation

(a) Art. IV. Sect. XII.

voluptueuse qu'eux seuls pussent goûter. C'est un chapitre à placer dans l'histoire des délires de l'esprit humain, que les égaremens dans lequel il se plonge pour goûter le plaisir. Un jeune homme de Paris, s'enfermoit dans sa chambre, se ferroit la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuisses & les jambes avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des clous plantés dans les quatre murailles. Ce jeune homme qui fut sur le point de perdre la vie dans une des expériences qu'il faisoit sur le plaisir, avoua que lorsque la compression des ligatures étoit arrivée à un certain point, les souffrances qu'il avoit d'abord essuyées étoient délicieusement payées par la sensation agréable qui succédoit.

Ce moyen extraordinaire de se procurer du plaisir, ne tentera, je crois, personne. En supposant, & il faut ab-

182 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
seulement le faire, que la cervelle du
Mécanicien fût dérangée, on concevra
qu'il falloit peu de chose pour exciter
son imagination; ou bien, il faut croire
que cet état critique où l'homme a
presque toutes ses fonctions suspendues,
où il tient encore au monde, en rou-
chant à la mort, offre des délices qu'il
n'est pas aisé de concevoir, & que je
n'entreprendrai pas d'expliquer. Un ca-
valier Irlandois, qui fut retiré du fond
de l'eau sans connoissance, en avouant
l'obligation qu'il a à un maréchal des
logis qui fut son libérateur, assure que
sa présence lui inspire une horreur se-
crette & invincible. Ce sentiment plus
fort que lui, provient, dit-il, de ce
qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une
quiétude délicieuse & inexprimable (a).

(a) *Anecd. de Méd.* prem. par. *Anecd.* XX. On
peut voir quelques autres observations analogues,
& l'explication que l'Auteur donne de ces phéno-
mènes.

ON a aussi cherché les moyens de se procurer les forces nécessaires pour goûter le plaisir, dans certaines préparations célébrées par les Alchymistes. Frappés par l'éclat de l'or, son indestructibilité & ses autres qualités, quelques hommes se sont imaginé que ce métal pouvoit porter dans l'économie animale une source de vie intarissable. Des charlatans ont abusé de la crédulité des hommes riches & voluptueux pour leur faire payer bien cher des préparations dans lesquelles on faisoit, dit-on, entrer l'or sous différentes formes. J'ai vu dans un mémoire du dernier siècle, l'histoire d'une femme, qui, pour se procurer un héritier, ranimoit les ressorts d'un tempérament épuisé, en prenant tous les matins pour cinquante francs d'or potable dans un bouillon. Cette composition, qui, pendant quelque-temps, jouit d'un certain

184 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
crédit, n'étoit qu'une teinture tirée de
végétaux, ou de minéraux qui pou-
voient fournir une couleur approchante
de celle de l'or, mais dans laquelle les
charlatans se gardoient bien de faire
entrer un métal aussi précieux. Et qu'au-
roit-il produit? Les Chymistes savent
combien sa décomposition est impossible
à certains égards; les Médecins n'igno-
rent pas que l'or ne peut passer dans le
sang; & qu'il agit seulement sur l'esto-
mac & les intestins comme un purgatif
violent, lorsqu'il est préparé. On a mis
en réputation depuis quelques années,
une teinture d'or, connue sous le nom
d'or potable de Mademoiselle Grimaldi,
& dont quelques personnes vantent les
effets merveilleux dans tous les cas où
il s'agit d'animer & de fortifier. M.
BARON a démontré que cette liqueur
étoit nommée improprement *or potable*,
& même *teinture d'or*, puisque l'or ne

peut se décomposer par aucune sorte de dissolvant ; & que par conséquent toute la vertu médicinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile essentielle de romarin , à la quantité d'esprit de vin qui fait la base de cette teinture , & enfin , à la combinaison de ces liqueurs avec une portion des acides de l'eau régale qu'on emploie dans cette composition pour dissoudre l'or.

Ce n'est pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliser en multipliant son espèce , & c'est ici que l'on peut appliquer ce que disoit un homme célèbre de l'art de prolonger la vie. Chercher ce secret , dit-il , dans les minéraux & les métaux , paroît une injure faite à la Nature. Elle auroit renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile ! Elle , qui veut que tout vive , auroit caché dans des matières si peu

186 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
propres à être nos alimens, ce qui doit
prolonger la vie ! Et ce ne feroit que
par les opérations les plus subtiles de
la chymie qu'on parviendroit à suivre
le dessein de la Nature le plus mar-
qué (a) ! Gardons - nous de le croire ;
si les substances que l'on a tiré des en-
traîlles de la terre, sont de la plus
grande utilité pour la conservation des
hommes, c'est que les maux auxquels
ces substances remédient sont hors de
la Nature ; c'est que dans l'état où elle
a mis l'homme sur la terre, il pouvoit se
passer d'un métal salutaire qui est de-
venu, si j'ose le dire, plus précieux
que l'or pour une grande partie des
hommes. Les maux qu'ils ont accumu-
lés sur eux étant hors de la Nature,
ils ont cherché des remèdes hors de
la Nature, car j'appelle ainsi tout ce

(a) *Œuvres de M. de MAUPERTUIS*, tom. 2.
Lettre XIX.

qui ne s'offre pas à la surface de la terre , tout ce qui demande certaines préparations. Enfin , la chymie , art si utile dans les circonstances actuelles , devoit être inconnu à l'homme primitif , parce qu'elle n'avoit aucune relation avec son état. C'est dans les jardins de la Nature , & non pas dans les laboratoires de la chymie , dit M. CLERC , que naissent les secours vraiment faits pour l'homme (a).

C E T T E reflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au sujet des moyens que l'on emploie pour dompter la passion physique de l'Amour. Cet effort est désavoué par la Nature ; aussi n'a-t-elle répandu sur la terre aucuns végétaux capables de briser le tempérament. On ne trouve pas plus de ressource en pénétrant l'intérieur de la

(a) *Histoire Naturelle de l'homme malade. Tome premier.*

188 *Des aphrodisiaques, ou remèdes*
terre, tant la réflexion de M. de MAU-
PERTUIS est juste.... *La Nature veut*
que tout vive ! Et c'est par cette raison,
qu'elle n'a pas produit non plus des
substances capables de conduire l'hom-
me à la mort par l'excès des plai-
sirs.

ELLE a répandu sur la surface de la
terre, des alimens capables de réparer
les pertes que les corps font continuel-
lement, & ceux-là suffisent pour nos
besoins de toute espèce. Le régime que
j'ai pros crit dans le chapitre précédent,
convient à ceux qui ont besoin de *sti-
mulant* pour l'Amour, & ils trouve-
ront encore d'autres secours dans le
chapitre suivant & dans celui qui a pour
objet la stérilité. Le but que je m'étois
proposé dans celui-ci se trouve rempli,
si j'ai démontré que la Nature ne souffre
pas de violence dans les fonctions na-
turelles, & qu'aucune des substances

qui excitent à l'Amour. 189

que l'on vante comme capables d'embrâser les hommes de la passion la plus violente, ne se prêtent à seconder les vœux de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

De l'Impuissance.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse :
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau (a).

Les qualités nécessaires pour donner naissance à un individu, ont été accordées à tous les êtres animés, &c

(a) M. THOMAS, *Épître au Peuple*.

jusqu'aux approches de leur dissolution ; ils peuvent , s'ils ont été économes de leurs plaisirs , jouir du plus beau privilège qu'ait accordé la Nature. Un vieillard qui n'a pas abusé du printemps de son âge , peut encore offrir quelques sacrifices à l'Amour ; celui , au contraire , qui a accéléré l'instant de la jouissance , qui a multiplié ses plaisirs en irritant la volupté , est incapable d'en jouir lorsqu'il touche au terme marqué par la Nature , pour étendre , communiquer , perpétuer son existence. C'est en vain qu'un tel homme vouloit réaliser les plaisirs qu'une imagination presque éteinte , lui rappelle encore ; c'est en vain qu'il auroit recours aux moyens dont j'ai parlé , puisque l'on a vu combien peu il y faut compter. Un homme dans cet état malheureux a besoin des secours de la Médecine pour conserver son existence , s'il peut aimer la vie étant privé

de c
traîn
remo
mine
bien
ne po
des
bles
geroi
hom
qui
attir
auro
J
ture
rer
mais
une
mal
frir
me p
heur

de ce qui en fait souvent le bonheur : traîner des jours tristes , en proie aux remords jusqu'à ce que la Parque termine une vie mêlée d'amertume , est bien assez pour un tel homme. Qu'il ne pense donc pas à laisser à la postérité des descendans , qui , sans être coupables des excès de leur père , en partageroient la peine. Ce n'est pas pour cet homme que j'écris ; mais il en est chez qui des obstacles qu'ils ne se sont pas attirés , s'opposent au bonheur qu'ils auroient d'être pères.

JE suppose un individu auquel la Nature n'a rien refusé de ce qui peut coopérer à la propagation de son espèce ; mais qu'une foiblesse héréditaire , ou une langueur , suite assez ordinaire des maladies aiguës , met hors d'état d'offrir à l'hymen le tribut que tout homme paie si volontiers. Si cet homme , malheureux sans l'avoir mérité , me con-

fié son état , si je puis le consoler , je le ferai. Rien , je crois , ne s'y oppose ; il ne s'agit pas de chercher les moyens honteux qu'invente la débauche pour faire illusion à l'impuissance : il ne faut que prescrire un régime qui puisse aider la Nature sans la forcer.

J E ne proposerai pas l'exemple de TAMERLAN , père de cent enfans , & vainqueur de cent peuples , qui se faisoit fustiger par esprit de débauche. Ni celui du philosophe PEREGRINUS , dont LUCIEN nous a conservé l'histoire. Ce Cynique , porté aux plaisirs de l'Amour , se fouettoit en public , & environné d'une foule de peuple , commettoit l'action infâme que l'on a tant reprochée à DIOGÈNE (a). La fustigation doit exciter les parties que l'on cherche

(a) Voyez dans la traduction de LUCIEN , par d'ABLANCOURT , tom. III. *Le mot de Pérégrinus.*

che à émouvoir ; mais la religion prof-
erit ce moyen d'appeller la jouissance :
elle ne pourroit être tolérée que dans
quelques circonstances où les Médecins
l'ordonneroient pour féconder les ca-
resses stériles des époux. CÆLIUS RHO-
DIGINUS rapporte l'observation d'un
homme , qui ne pouvoit consommer la
jouissance , s'il n'étoit violemment excité
par des coups de fouet qui lui mettoient
le corps en sang. OTHON BRUNSFELD ,
dit la même chose d'un homme , qui de
son temps étoit à *Munick*. Un écri-
vain , qui a traité *des passions des par-
ties génitales* , assure qu'on peut se pro-
voquer à l'amoureux déduit , lorsqu'on
se trouve froid à cet égard , en se pi-
quant ces parties avec des orties ver-
tes (*a*). Il seroit facile de rassembler

(*a*) Voyez l'*Histoire des Flagellans* , où l'on fait
voir le bon & le mauvais usage des flagellations , &c.
par l'Abbé BOILEAU, Chap. X.

plusieurs autres observations, pour prouver l'efficacité de la flagellation dans certaines circonstances, si ceux qui en sont les sujets, n'avoient pratiqué cette manœuvre dans les vues de pousser la lubricité à son dernier excès.... Ce seroit être, en quelque façon, leur complice que de s'appesantir sur leurs débauches effrénées. Je me hâte de passer à des moyens plus doux & moins reprehensibles de corriger l'impuissance.

EN traitant les tempéramens, j'ai fait remarquer ceux qui portoient nécessairement l'homme vers les plaisirs. On a vu que le *sauguin*, le *bilieux* sur-tout, le *mélancolique* même, étoient assez disposés à l'Amour, & que le *pituiteux* ou *phlegmatique*, étoient d'une constitution peu favorable à la propagation de l'espèce. L'homme qui a ce tempérament doit donc s'observer davantage que les autres, s'il veut être utile à la

postérité. Je ne prétends pas néanmoins que les hommes impuissans ne se rencontrent que parmi les pituiteux : cela se trouve plus généralement ; mais les autres constitutions , sans en excepter même la bilieuse , en offrent aussi des exemples ; parce que chacune de ces constitutions a des vices , plus ou moins apparens , qui peuvent produire le même effet.

NON seulement l'impuissance a pour cause le physique , mais encore le moral , & elles influent plus ou moins selon le tempérament. Cette idée tient à quelques - autres que je vais développer avant d'indiquer la méthode curative.

JE divise l'impuissance en *habituelle* ou *obsole*, & en *accidentelle* ou *passagère*. Par la première , j'entends l'état d'un homme , qui depuis sa naissance

n'a donné aucune preuve de virilité : la seconde est une cessation subite des signes qui annoncent l'habileté à la propagation de l'espèce, & cette sorte d'impuissance est beaucoup plus commune que l'autre ; mais aussi on a tout lieu d'en espérer la guérison, ce qui est très-difficile dans la première espèce d'impuissance.

VOULOIR définir l'union des sexes, une fonction purement animale, comme le prétendent quelques Philosophes de nos jours, c'est s'efforcer de dégrader la Nature ; elle qui ne fait rien dans l'univers où l'on ne remarque des traits qui annoncent qu'elle unit par-tout l'agréable à l'utile ! L'ensemble du monde de physique offre un spectacle enchanteur, que l'on observe avec un plaisir nouveau si on descend dans les détails. N'aurions-nous pas également recueilli des fruits délicieux, quand bien même

la M
mira
les p
moir
la va
nu n
feroi
catef
gante
avec
trouv
symm
fin ?
enfor
vers
est p
& c
ses r
datic
L'ho
loi g
doit

la Nature n'auroit pas fixé notre admiration par la beauté des fleurs qui les précèdent ? Ces fruits auroient-ils moins flatté notre appétit , si l'éclat & la variété de leur couleur n'eût prévenu nos yeux ? Enfin , quelques animaux feroient-ils moins sacrifiés à notre délicatesse , si leur forme eût été moins élégante & la beauté répandue sur eux avec moins de profusion ? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les êtres cette symmétrie , ces couleurs , la beauté enfin ? C'est que la Nature a voulu faire en sorte , que tout fût vivant dans l'univers ; que chacun des individus qui y est placé , fût pour le mieux possible , & qu'il pût fixer avec complaisance ses regards sur lui ; dans toutes les gradations par lesquelles il doit passer L'homme auroit-il été excepté de cette loi générale ? L'auguste fonction qu'il doit remplir , en laissant à la postérité

des parcelles de son existence , se feroit-elle machinalement , ou si l'on veut par le seul instinct ? Eh quoi ! la Nature verroit l'homme reproduire son semblable , sans qu'il parut savourer les délices qu'elle attache à ces momens précieux ! Le discernement ne feroit rien pour lui ! Pressé par le besoin , il jouiroit sans connoître la jouissance ! Ses desirs , ou plutôt ses besoins satisfaits , l'image du plaisir ne se retraceroit plus dans ses idées ! La femme qui auroit partagé son bonheur en l'augmentant , lui deviendrait indifférente , dès que l'extase Que cette image de l'Amour est triste à mes yeux ! Je vois une draperie sombre qui couvre le plaisir ; je vois la Nature qui commande aux hommes de multiplier , & ceux-ci obéissent comme des esclaves aux volontés du maître impérieux qui les gouverne. Dès-lors tout sentiment déli-

cat cesse ; aucunes de ses tendres émo-
tions qui précèdent & suivent le plai-
sir ; aucune de ces douces liaisons dont
la durée est une suite de sensations dé-
licieuses ; en un mot , rien à l'imagina-
tion , tout à l'instinct.

VOILA les objets que présente l'A-
mour considéré à la rigueur du côté
physique. Il offre peu d'exemples d'im-
puissance , puisque l'homme ne cher-
chant qu'à satisfaire sa passion , tout lui
devient égal ; & que souvent l'impuif-
sance naît du peu de rapport qui existe
entre les individus qui sont forcés de
s'unir. Semblable aux animaux , il obli-
ge la première femelle qu'il rencontre ,
non pas à partager ses plaisirs , ce mo-
tif ne peut l'animer , mais seulement
à céder à la violence des desirs , à
l'impétuosité , à la fureur du tempéra-
ment.

L'IMPUISSANCE , occasionnée par le

moral de l'Amour, a sa source dans l'imagination : c'est un malheur pour quelques individus ; mais il résulte, de cet empire de l'imagination sur nos plaisirs, un bien général qui comble de félicité les hommes dont le cœur partage la jouissance. C'est une fleur que la Nature a jetté sur le plaisir, & qui est ornée de couleurs plus ou moins vives, selon que l'âme sent plus ou moins les transports de l'Amour. Dans une union assortie, où les deux sexes desirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaisir s'offre sous les couleurs les plus belles ; c'est une rose qui se colore peu à peu, qui s'épanouit à la volupté D'une alliance cimentée sur des convenances, qui n'existent pas dans la Nature d'une union dont les intéressés ne ressentent pas l'allégresse du cœur, il résulte souvent des transports, que l'on ne per-

mettra de nommer *mélancoliques*, des extases *sombres* : en un mot, des plaisirs *obligés*, naît l'indifférence ; & de-là à l'impuissance, il n'y a qu'un court trajet pour beaucoup d'hommes.

C'EST dans ce cas, que l'Amour moral peut occasionner l'impuissance, du moins celle que je nomme accidentelle. Ne voit-on pas des hommes, qui ayant prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'Amour, ont vu s'éclipser leur réputation sous les drapeaux de l'Hymen ? On ne peut apporter trop d'attentions dans l'assortiment des mariages ; de la négligence sur cet article, suit, & on en a que trop d'exemples, l'impuissance, ou ce qui revient au même pour l'espèce, la stérilité (a). Une preuve sen-

(a) En supposant que la Nature eût créé primitivement les animaux pour s'accoupler sans choix dans chaque espèce, il faut convenir que parmi ceux qui nous environnent, il y a, quoique l'on en dise, une sorte de discernement en Amour. Il tiendra à

sible de l'influence du moral sur le physique dans la jouissance, est l'impuissance accidentelle qui saisit quelques hommes; lorsqu'ils veulent essayer leurs forces dans les réduits consacrés à la débauche. *Ariste* a prouvé sa vigueur en amour, lors que son cœur étoit d'intelligence avec ses sens: un moment d'ivresse le conduit chez *Lais*; elle expose des charmes redoutables, *Ariste* s'enflamme par les yeux, il va succomber, lorsque l'imagination s'arrête; & peignant le vuide des plaisirs qui lui sont offerts, *Ariste* est dans l'impossibilité de consommer un acte dans le-

l'on veut à des rapports, à des convenances physiques; mais il n'en sera pas moins vrai, que l'Étalon, le Taureau, ne saillent pas avec la même ardeur indistinctement les femelles qu'on leur présente, & qu'il en est même qu'ils refusent tout-à-fait, & d'autres pour lesquelles ils s'emploient & se fatiguent inutilement. Une chienne choisit entre dix mâles de son espèce qui l'environnent, celui qui doit la couvrir.

quel le cœur ne veut point paroître. Si Ariste est sage, il fuira un objet témoin de sa foiblesse; & dans le sein de l'épouse qui le chérit, il ira reprendre la qualité d'homme. S'il s'obstine à luttiner sa foiblesse, si *Laïs* en rougissant du peu de succès de son art, y emploie les dernières ressources, *Ariste* perdant la trace des vrais plaisirs, ne les goûtera plus; ses organes, ne pouvant être émus que par les ressorts qu'emploie la débauche, seront insensibles aux tendres caresses de l'Amour.

LES visites d'Experts qui décident de la puissance ou de l'impuissance, doivent être souvent fautives, puisque dans la circonstance que nous venons de supposer, les parties extérieures étant conformées comme elles doivent être, on en portera un jugement avantageux, tandis que l'homme sera impuissant; non pas à la rigueur, mais assez

pour être inhabile à la génération. Quoique la débauche soit assez généralement la principale cause de l'impuissance, elle n'apporte pas beaucoup de changement aux parties extérieures de la génération (a); elle agit avec force sur celles qui ne sont pas aussi évidentes. Les vaisseaux spermatiques, les vésicules féminales sont affoiblis, relâchés; la liqueur prolifique est trop peu abondante, ayant été filtrée par des organes qui ont perdu leur ressort; les esprits animaux sont en trop petite quantité pour donner de l'action aux muscles érecteurs & aux éjaculateurs; à quoi il faut ajouter une imagination éteinte, incapable de créer même des desirs. Ceux-ci, quoiqu'en-

(a) On a observé, au contraire, que beaucoup d'hommes à la suite des débauches qui les avoient épuisés, offroient encore, mais dans un état d'atonie, un spectacle imposant, qui cesse de l'être si ces hommes exigent des effets qui répondent aux apparences.

fantés par l'imagination, doivent beaucoup aussi à l'état physique, auquel l'imagination ne supplée jamais. Des hommes, qui dans l'âge de la force n'ont pu constater leur vigueur en goûtant les prémices des plaisirs du mariage, ne manquoient certainement pas de bonne volonté. Il faut s'en prendre aux déréglemens qui ont altéré leur constitution, & à l'habitude où ces hommes étoient de rencontrer le plaisir sans le chercher; habitude qui leur rend impossible l'acte le plus délicat de la volupté.

L'HISTOIRE nous a transmis les noms de quelques hommes célèbres par leurs débauches; elle nous apprend aussi leur impuissance, lorsqu'ils ont eu à lutter contre la virginité. (a) Est-il be-

(a) THÉODORIC, Roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, & ne put jamais consommer son mariage avec HERMANBERG, fille de

soin d'ouvrir les archives de l'histoire pour y trouver des exemples de la foiblesse des hommes ? En jettant un coup d'œil sur la société actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'espèce. Combien d'hommes lisent, en rougissant, l'histoire des peuples qui habitent les *Isles Philippines*, chez qui les hommes riches offrent une récompense au pauvre robuste qui doit leur épargner les douceurs qu'on goûte dans la première jouissance.

UNE espèce d'impuissance bien différente de celle dont on vient de parler, est l'impuissance occasionnée par une passion trop ardente. Un amant après avoir désiré, avec tous les feux de

Roi d'Espagne. AMASIS, Roi d'Égypte, épousa LAODICE, très-belle fille Grecque, & lui qui se montrait gentil compagnon par-tout ailleurs, se trouva, dit MONTAGNE, fort court à jouir d'elle

l'Amour, la jouissance de sa maîtresse, se trouve, dans l'instant où il doit être couronné, incapable de goûter son bonheur. Il n'y a aucun remède à faire pour cette infirmité accidentelle. Ne pas se rebuter, en ne perdant pas la confiance que l'on doit avoir en des organes qui jusqu'alors n'ont pas démenti leur destination; essayer peu à peu de calmer le désordre de l'imagination trop exaltée, voilà ce que l'on peut prescrire dans cette circonstance délicate. Il faut bien se garder de mettre en usage les remèdes capables d'irriter les esprits, qui ne le sont déjà que trop. Ce seroit tout perdre, que de s'obstiner à remporter une victoire que l'on obtiendra lors que les feux de l'imagination étant plus affoiblis, une partie de ces feux viendra animer les agens de la volupté.

(a)

(a) Les mariés, le temps étant tous leur, ne doi-

ON a des exemples singuliers d'une impuissance, qui pour avoir quelques rapport avec les autres, en diffère essentiellement. Elle n'est qu'accidentelle, & la cure en est facile, ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante. (a)

UN noble Vénitien épousa, à l'âge où l'amour favorise un homme avec complaisance, une jeune Demoiselle très-aimable, avec laquelle il se comporta assez vigoureusement; mais l'essentiel manquoit à son bonheur, tout annonçoit dans ses transports le moment de l'extase, & le plaisir qu'il

vent ni presser, ni taster leur entreprinsé, s'ils ne sont prêts. Et vaut mieux faillir indécement à estrenner la couche nuptiale.... que de tomber en une perpétuelle misère, pour s'estre estonner & désespéré du premier refus.... Avant la possession prinse, le patient se doit à saillies & divers temps; légèrement essayer & offrir sans se piquer & s'opiniâtrer, à se convaincre définitivement soi-même. MONTAGNE, Liv. prem. chap. XX.

(a) Elle est rapportée par le Docteur COCKBURN dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*.

crovoit goûter, s'échappoit. L'illusion lui étoit plus favorable que la réalité, puisque les songes qui succédoient à ses efforts impuissans, le réveilloient par des sensations délicieuses dont les suites n'étoient pas équivoqués sur sa capacité. Cet époux malheureux, rassuré sur son état, vouloit il prouver efficacement sa puissance & réaliser ses plaisirs ? il en procuroit sans pouvoir les partager ; en un mot, l'érection la plus forte n'étoit pas accompagnée de ce jaillissement précieux qui fait connoître toute l'étendue de la volupré. On fit inutilement plusieurs remèdes pour procurer des plaisirs à un homme qui méritoit de les connoître, & que son amour consumoit depuis assez longtemps. On pria enfin les Ambassadeurs, que la République de Venise entretient dans les différentes Cours de l'Europe, de vouloir bien consulter les plus fameux

Médecins des lieux où ils faisoient leur résidence, sur la cause de cette incommodité, aussi-bien que sur les moyens dont il falloit se servir pour y remédier. J'attribuai cette impuissance, dit le Docteur COCKBURN, à la trop grande vigueur de l'érection, qui bouchoit le conduit de l'urethre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être surmontée par les moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules séminales; au lieu que cette pression étant moins forte dans les songes, l'évacuation se faisoit avec plus de liberté (a).

(a) MONTAGNE, [& l'on ne peut trop citer cet Auteur, parce qu'il traite avec sagacité les causes morales de l'impuissance,] parle de celle qui provient d'une contention trop forte de l'ame. J'en fai, dit-il, à qui il a servi d'apporter à la jouissance le corps même; demi rassasié d'ailleurs, pour endormir la fureur des transports amoureux; & ceux-là cessent d'être impuissans, dès qu'ils sont moins puissans. Ce passage démontre clairement que MONTAGNE auroit connu la cause de l'impuissance du

LA méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avoit été facile à trouver ; car quelques légères évacuations secondées du régime , satisfirent entièrement.

L'ON fait que pour procurer les évacuations dans ces circonstances , il faut agir avec douceur. Les purgatifs trop énergiques seroient funestes ; au lieu que la saignée y convient mieux , & doit , en diminuant la quantité du fluide qui gonfle les corps caverneux , rendre l'érection moins forte. A l'égard du régime , il consiste dans l'usage des substances rafraîchissantes : les boissons , qui doivent avoir cette qualité , doivent néanmoins être prises avec ménagement ; leur trop grande

Noble Vénitien. Les conseils qu'il auroit pu lui donner , se seroient trouvés différens de ceux du Docteur COCKBURN , mais ils auroient également réussi.

abondance dans la vessie, suffit, comme je l'ai dit ailleurs, pour exciter l'érection. Les alimens assaisonnés, les liqueurs spiritueuses, enfin tout ce qui porte la chaleur dans l'économie animale, doit être proscrit à la rigueur.

L'IMPUISSANCE, dont sont atteints les hommes qu'une sensation douloureuse affecte, n'est encore que passagère ; ils doivent même s'abstenir d'essayer leur vigueur, jusqu'à ce que les parties qui l'annoncent, en donnent les signes les moins équivoques. Il ne faut pas s'y tromper ; l'érection accompagne plusieurs maladies, & je connois des hommes qui ne sont jamais affectés par le chagrin, sans ressentir dans tous leurs membres l'éréthisme le plus violent, quoique l'expérience leur ait démontré, qu'il étoit impossible de tirer parti de la tension qui s'observe à la verge.

l'in
tou
ma
occ
viv
suc
le p
bie
trif
avo
les
joie
pos
prio
les
Les
niu
Ben

(4
d'ele
poiv

CEUX que la mélancolie a jettés dans l'impuissance , doivent mettre en usage tout ce qui est l'antidote du chagrin ; mais éviter néanmoins les excès , qui occasionneroient un ébranlement trop vif dans l'économie animale , & auquel succéderoit un état plus triste encore que le premier. Les Anciens qui favoient, aussi bien que nous , jusqu'à quel point la tristesse peut influer sur la population , avoient institué des fêtes pendant lesquelles tout le monde ouvroit son cœur à la joie. Ils avoient , outre cela , des compositions pharmaceutiques , dont la propriété étoit de réveiller les esprits ; on les appelloit *letificantes* , (réjouissans.) Les Romains avoient encore le *Philonium Romanum* ; les Egyptiens le *Bers* (a). Ces derniers craignoient la

(a) Ces deux compositions étoient des espèces d'électuaires , composés avec le safran , l'opium , le poivre , le nard Indien , &c. Elles excitoient un

tristesse au point, que pour la bannir; ils avoient recours à des moyens qui jetteroient la crainte & l'horreur dans un autre pays. On apportoit au commencement du festin, un squelette pour avertir les convives de se livrer à la joie & au plaisir, parce que le lendemain peut-être ils n'existeroient plus.

ON ne peut guère prescrire un régime général pour dissiper l'Impuissance que produit la mélancolie. Chaque homme doit étudier son tempérament, & faire usage des choses dont il s'est bien trouvé, en s'abstenant de celles qui ont trop influé sur lui. Tout ce qui chasse la tristesse combat l'Impuissance, puisqu'à mesure que les esprits approchent de la gaieté & du contentement,

délire gai & momentané, dans lequel on trouvoit vraisemblablement la même satisfaction monstrueuse que les Européens dans l'ivresse, selon PROSPER ALPIN.

De l'Impuissance 213

les fonctions naturelles se rétablissent. Le régime doit être fort exact : tous les alimens de difficile digestion , les farineux non fermentés, les légumes, ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques ; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la cannelle, le mélilot : le vin blanc & léger convient dans ces circonstances, &c. mais le moyen le plus favorablé, & sans lequel le régime est presque d'aucun effet, est d'aider l'action des alimens par un exercice léger, en respirant un air frais, & en évitant trop de dissipation.

LES personnes dont l'Impuissance a

pour cause la foiblesse, qui suit ordinairement les maladies graves occasionnées par l'excès des plaisirs, ont besoin des secours de la Médecine; & c'est aux hommes de l'art qu'il faut recourir. Parmi les moyens qu'ils ont employés avec succès, les plus efficaces, sont, sans contredit, le *quinquina* & les *bains froids*. Le premier de ces remèdes, dit M. TISSOT, (a) est, depuis près d'un siècle, regardé indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissans fortifiens, & comme calmant. Vingt siècles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. L'on doit même remarquer qu'ils ont, ainsi que l'air, un avantage particulier; c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la Nature,

(a) Voyez l'*Onanisme*, art. III, sect. X.

Nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agissent presque sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes. (a) }

L'UNION du quinquina & des bains

(a) Des Médecins célèbres attribuent au peu d'usage que nous faisons des bains, une partie considérable de nos maladies: du moins est-il vrai que les bains froids influent beaucoup sur la constitution des hommes dans les contrées où on les emploie. Les Romains leur durent cette vigueur étonnante qui les rendoit si redoutables. En poursuivant leurs ennemis, rien ne les arrêtoit; couverts de sueur, on les voyoit se jeter à la nage, & traverser les rivières & les fleuves. Il seroit aisé de fortifier une Nation, en suivant l'exemple de anciens; mais on n'y pourra parvenir qu'en mettant les citoyens de tous les états à portée de faire usage des bains, sans occasionner une dépense au-dessus de leurs facultés. Il faudroit aussi en écarter les dangers qu'on y pourroit courir. Tous les Romains se baignoient, parce que ce qu'il en coûtoit ne revenoit pas à plus d'un liard de notre monnoie. On trouvoit dans leurs bains toutes sortes de commodités, & même des bibliothèques. Que l'on compare ces établissemens à ceux qui existent parmi nous & qui y sont relatifs.... En 1757, au mois d'Août, on comptoit plus de cent personnes de noyées dans la Seine!

froids est indiquée par la parité de leurs vertus , ils opèrent les mêmes effets ; & étant combinés , ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants , sédatifs , fébrifuges , ils redonnent les forces , diminuent la chaleur fébrile & nerveuse , & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac , & dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit ; ils facilitent la digestion & la nutrition ; ils rétablissent toutes les sécrétions , & sur tout la transpiration ; ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catharrales & cutanées. En un mot , ils remédient à toutes les maladies causées par la foiblesse , pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles , ni d'inflammation , ni

d'abcès ou d'ulcères internes; conditions qui n'excluent, même nécessairement ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina.

A des préceptes excellens, M. TISSOT joint des observations qui en constatent la solidité. Un jeune-homme d'un tempérament bilieux, dit il, instruit au mal (la masturbation) dès l'âge de dix ans, avoit toujours été, dès ce temps-là, foible, languissant, cacochyme.... Il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triste. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crème de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

L'USAGE des eaux ferrugineuses est recommandé, lorsque dans l'impuissance il s'agit de donner du ton, du ressort

aux parties. On emploie les eaux de Forges, celles de Passy, & M. TISSOT, paroît avoir beaucoup de confiance aux eaux de Spa. Un grand avantage, dit-il, de ces eaux & du quinquina, c'est que leur usage fait passer le lait. (a) M. DE LAM ETTRIE nous a conservé une belle observation de M. BOERRHAAVE. *Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage; je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait* (b)

(a) De bons Praticiens. ordonnent aussi, à ceux que le lait incommode, de mâcher pendant quelque temps, un peu de quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le soir, jusqu'à ce que le lait passe avec facilité. Le quinquina donne de la force, & de la tension aux canaux des canaux qui portent le chyle; la rhubarbe produit le même effet, & emporte le superflu du lait, avant qu'il s'accumule & s'aigrisse.

[b] *Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium; ego illum reposui intra.* Supplément à l'ouvrage de Pénélope. Voyez aussi l'Onanisme, art. III; §. 1. X.

IL n'est pas besoin d'insister pour démontrer de quel secours peut être le lait, lorsqu'il s'agit de réparer des pertes considérables. C'est l'aliment le plus simple, le plus facile à assimiler. (a) On fait ordinairement usage du lait de femme, d'ânesse, de chèvre, & de vache. Chacun a ses qualités différentes, & c'est la maladie que l'on a à combattre, qui doit décider pour le choix. Le lait de vache paroît assez convenir dans la circonstance qui fait l'objet de cet article; mais on doit, autant qu'il est possible, lui préférer

(a) Le lait est en usage chez toutes les Nations du monde; il étoit, dans les premiers siècles, l'aliment le plus ordinaire. PLINÉ & quelques Historiens parlent de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Dans quelques endroits des pays septentrionaux, il se trouve plusieurs personnes qui ne mangent toute leur vie que du pain, du beurre, du fromage, & à qui le lait tient lieu d'aliment solide & liquide. GALIEN fait mention d'un certain homme qui avoit vécu plus de cent ans, & qui ne s'étoit presque nourri que de lait.

celui de femme. Cette liqueur est certainement la plus naturelle & la plus analogue à nos corps : nous en ressentons dans l'enfance, dans la jeunesse, & dans les infirmités de la vieillesse des effets salutaires. Il n'y a presque point d'abatement, selon le Docteur CHEYNE, (a) dont cette liqueur ne puisse relever le corps, elle produiroit bien d'autres effets ; si elle n'étoit point dépravée, ou affoiblie par les alimens rances ; âcres, mauvais ; dont les nourrices & les personnes de leur état font usage.

M. TISSOT, craint, en ordonnant le lait de femme aux hommes chez lesquels cette liqueur doit réparer les forces sans qu'il leur soit permis d'en faire l'épreuve, un inconvenient qui n'est rien moins que cela dans la circonstance dont il est question ici. C'est, dit-il, que

[a] Manière de traiter les maladies du corps & de l'esprit.

le lait de femme doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit. . . . Mais le vase , continue ce Médecin ; n'exciteroit-il point des desirs que l'on cherche à amortir , & ne seroit-on point exposé à voir renouveler l'aventure du Prince dont **CAPIVACCIO** nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet , qu'il les mit en état de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois , s'il se trouvoit en avoir besoin. Cette observation prouve qu'il est dangereux de faire prendre le lait de femme à un homme chez qui il est essentiel d'empêcher l'acte vénérien ; mais ne prouve-t-elle pas aussi , que c'est un moyen dont on peut tirer parti pour l'impuissance qui a pour cause une extrême foiblesse.

D'AILLEURS , l'approche du malade , lorsqu'il fait usage du lait de femme ,

contribue beaucoup , sur-tout si cette femme est jeune & saine , à restituer des forces épuisées. Tous les corps vivans transpirent par des pores innombrables que nous nommons exhalans ; & une autre espèce de pores , en aussi grande quantité , pompe , absorbe une partie des fluides qui s'émanent des corps qui sont les plus près de nous. (a) Il est aisé de concevoir qu'une personne foible se trouvera bien d'être à portée d'*inspirer* les germes de santé , si je peux m'exprimer ainsi , qui s'échappent continuellement d'un corps sain & vigoureux. C'est ainsi que l'on explique comment la jeune fille qui couchoit avec DAVID , lui donnoit des forces , dit M. TISSOT ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards , à qui on l'a

[a] Selon les expériences de SANGTORTUS , célèbre Médecin d'Italie , de huit livres d'alimens , on en perd cinq par la transpiration insensible.

conseillé ; pourquoi cela affoiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles, corrompues, putrides qui lui nuisent. (a)

ON peut encore expliquer par ce moyen, pourquoi certaines personnes se sont mariées fréquemment avec des personnes très-saines, qui peu-à-peu ont dépéri. On voit des hommes qui ont eu six femmes & davantage, se conserver assez bien, tandis que celles-ci perdoient la bonté de leur constitution, qui s'altéroit insensiblement. M. LE BEAU, dans l'*Histoire du bas Empire*, rapporte le triomphe d'un mari sur une femme, qui offrit un spectacle singulier. Rome, dit cet Historien, qui, depuis long-tems avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le règne de

THÉODOSE, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Un honneur du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux Athlètes célèbres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

IL seroit cruel d'exposer la santé d'une personne saine, en la faisant approcher d'un homme dont les pores n'exhaleroient que des fluides putrides & corrompus; cependant, dans le cas d'impuissance

causée simplement par la foiblesse, on ne peut pas soupçonner une grande quantité de ces fluides infectés; d'ailleurs dans cet état, la transpiration se réduit à très peu de chose; on inspire beaucoup plus qu'on ne transpire, en sorte que l'on peut espérer un soulagement sensible, sans que la personne qui le procure en ressente de mauvais effets.

Le Médecin CAPIVACCIO, dont j'ai parlé plus haut, connoissoit bien les effets salutaires de cette transpiration *inoculée*, puisqu'il faisoit coucher son malade entre ses deux nourrices, & qu'il est vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua beaucoup à rétablir ses forces. (a)

(a) L'imagination doit agir aussi dans ces circonstances, Simon THOMAS étoit un grand Médecin de son temps; dit MONTAGNE. Il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en étoit un, de me donner occasion de me

Un autre Médecin, contemporain de CAPIVACCIO, conseilla à un jeune homme, qui étoit dans le marasme, le lait d'ânesse & de coucher avec sa nourrice, qui étoit une femme extrêmement fauve & à la fleur de son âge; ce conseil réussit très-bien, & on ne le discontinua que lorsque le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues.

ON pourroit, selon M. TISSOT, conserver un remède utile, & en prévenir le danger, en ne mêlant pas les sexes. Au moyen de cette précaution,

plaire en sa compagnie : & que s'ichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, & sa pensée sur cette allégresse & vigueur qui regorgeoit de mon adolescence : & remplissant tous les sens de cet état florissant en quoi j'étois lors, son habitude s'en pourroit amender. Mais, il oublioit à dire, continue MONTAGNE, que la micane s'en pourroit empirer aussi. Liv. prem. chap. XX.

éviteroit-on tous les inconvéniens? Il est d'un homme honnête de le croire; mais il est des cas, grace à la dépravation excessive des mœurs, où ce seroit parer à tous que de varier les sexes.

TANDIS que l'on travaille à remédier à l'impuissance, les succès s'annoncent par l'augmentation graduée des forces. Les organes de la digestion, & ceux destinés à séparer du sang les sucs spiritueux & nourriciers, exerçant avec facilité leurs fonctions, toutes les parties reprennent, pour ainsi dire, l'état de santé. Néanmoins, celles destinées à la propagation de l'espèce recouvrent leurs forces beaucoup plus lentement, sur-tout si elles sont la cause du desordre qui règne dans la machine. Souvent même, elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paroisse avoir recouvré les siennes. L'on peut dans ce cas, selon

L'Auteur de l'*Onanisme*, prédire à la lettre, que la partie qui a péché fera celle qui mourra.

UN homme s'étoit tellement épuisé avec une courtisane, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : son estomac étoit aussi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de sommeil l'avoit réduit à une grande maigreur. Voici la méthode qu'employa M. TISSOT, pour procéder à la curation de cette impuissance : à six heures du matin, le malade prenoit six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre, qu'on venoit de tirer, auquel on ajoutoit un peu de sucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti, froid ; de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures

Au soir, il prenoit une seconde dose de quinquina : à six heures & demie, il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures, il reprenoit la même quantité de lait : il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, dit M. TISSOT, qu'au bout de huit jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré le *signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de M. DE BUFFON. Au bout d'un mois, il avoit presque entièrement repris ses premières forces.

IL y a presque toujours lieu d'espérer la guérison de l'impuissance accidentelle au lieu que l'impuissance que j'ai nommée absolue, lorsqu'elle dépend sur tout d'un vice de conformation, doit être regardée comme incurable. Un homme en effet

privé de quelques-unes des parties essentielles pour procéder à la génération, en est incapable & le sera toujours. Il est quelques défauts susceptibles d'être corrigés, & c'est ce que j'examinerai ailleurs ; mais ils doivent porter seulement sur la conformation des parties extérieures. Il faut nécessairement qu'elles existent : car rien, par exemple, ne peut suppléer aux testicules, lorsqu'elles manquent ; ni à l'organe destiné à transmettre la liqueur séminale dans le lieu destiné par la Nature pour la génération.

IL est assez commun, cependant, de voir tomber dans l'impuissance des hommes auxquels rien ne manque, si l'on en excepte le bon sens. J'entends ceux qui se croient *maléficiés* ; préjugé qui, pour être moins général aujourd'hui, l'est encore trop parmi le peuple.

Il seroit inutile d'amonceler une infinité de citations , pour démontrer l'ignorance & la fausseté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'éguillette* : pour peu que l'on soit instruit, on conviendra qu'il est de toute impossibilité qu'un homme devienne impuissant , par la vertu de certaines paroles mystérieuses , ou de quelques cérémonies ridicules , employées par l'imposture pour effrayer les esprits foibles & crédules.

MAIS , dira t-on , des hommes n'ont pu consommer leur mariage ; on est certain qu'il leur avoit été jetté un sort ; ils en étoient menacés ? Eh ! voila la cause de leur impuissance ! Que l'on se rappelle l'histoire du jeune-homme citée au chapitre des remèdes capables de dompter le tempérament ; que l'on rapproche de cette observation toutes celles du même genre , & on verra que la menace de rendre impuissant un

homme dont l'esprit est foible, fustie pour lier ses forces; que cet homme soit averti, seulement qu'il s'imagine avoir des ennemis intéressés à s'opposer à ses plaisirs, il n'en jouira pas. Les prétendus *nouveurs d'éguillette* sont plus communs dans les campagnes qu'ailleurs; parce que le peuple y est plus crédule, & que les histoires des prétendus forciers, n'y ont pas, comme dans les villes, des hommes qui en démontrent la fausseté. (a)

CE seroit vainement qu'on tenteroit de guérir par des raisons seulement, un

[a] Je vis dans un village de la Picardie une fontaine entourée de trois arbres chargés chacun de ligatures mystérieuses faites avec différentes matières. On me dit que ces liens étoient autant de *sorts* jetés sur des malheureux; on me fit connoître l'arbre auquel étoit déposée la force des impuissans; j'exhortai inutilement plusieurs personnes à abattre ces arbres, je me contentai de détruire tous les signes de la puissance du berger de ces cantons, sur les hommes de son village. On admira ma hardiesse.

homme qui croit devoir son impuissance à des causes surnaturelles: j'ai deux fois essayé ce moyen, & j'ai été obligé de *contreminer* les noueurs d'éguilletes, pour tranquilliser les parties intéressées. (a) VENETTE nous a laissé une observation, qui prouve combien l'imagination peut influer sur les organes destinés à multiplier notre espèce. Il avoit menacé un Tonnelier de lui *nouer l'éguillette*, lorsqu'il se marieroit, & ce pauvre homme fut tellement frappé de crainte qu'il fût un mois, sans pouvoir s'approcher de sa femme. Il se sentoit quelquefois, dit VENETTE, des envies de l'embrasser étroitement, mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant: son imagination

[a] Il fallut prononcer des *paroles*, y joindre des *cérémonies*; en même temps que je prescrivois au mari de suivre les avis que j'ai rapportés plus haut.

étant alors embarrassée de l'idée du sortilège. Il faut lire dans l'ouvrage, les circonstances de cette impuissance accidentelle, & comment on parvint à la faire cesser. (a)

MONTAGNE, dans une circonstance à peu-près la même, parvint à guérir de l'impuissance momentanée, un Seigneur dont la foiblesse d'esprit avoit influé sur le physique, dans ce moment critique où l'homme a besoin de toute sa fermeté.

UNE parente du Comte qui fait le sujet de cette observation, *vieille Dame fort craintive de sorcellerie*, pour me servir des expressions de MONTAGNE, fit part à celui-ci, de l'appréhension où elle étoit qu'on enforçellât les mariés *J'avois de fortune en mes coffres*, dit notre Auteur, *certaine petite pièce d'or... où étoient gravées certaines figures célestes*,

[a] *Tableau de l'Amour conjugal*, IV. part. chap.

contre le coup du soleil, & pour oster la douleur de tête, la logeant à point nommé sur le mal.... Resverie germaine à celle de quoi nous parlons. J'avisay d'en tirer parti, & dis au Comte qu'il pourroit crurre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter une, mais que hardiment il s'allast coucher: que je lui ferois un tour d'ami, & n'espargnerois à son besoin; un miracle qui étoit en ma puissance.... Seulement comme sur la nuit, on iroit lui porter le resveillon, s'il étoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit en l'ame & les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il se levast, ... & print la robe de nuit que j'avois sur moi, & s'en vestit, tant qu'il auroit exécuté mon ordonnance, qui fut; quand

nous serions sortis , qu'il se retirast à
tomber de l'eau : dit trois fois telles
paroles , & fist tels mouvemens.
Après quelques autres cérémonies ,
MONTAGNE ordonna à son ami de
ceindre les cordons au bas desquels
pendoit la médaille , & de la disposer
de manière qu'elle fût couchée sur les
parties que l'on nomme *témoins* (*testes*)
parce qu'en effet elles le sont de la
vigueur ou de l'impuissance de l'homme.
Cela fait , continue notre Auteur , je dis
au Comte , qu'il s'en retournast à son
prix fait : & n'oubliaست de rejeter sur
son lit ma robe , en manière que les
abbriast tous deux. Ces singeries
sont le principal de l'effet ; notre pensée
ne se pouvant desmesler que moyens si
estranges ne viennent de quelque abstruse
science ; leur inanité leur donne poids
& révérence. Somme , il fut certain que

mes caractères se trouvèrent plus vénériens
que solaires , plus en action qu'en
prohibition. (a)

CES deux histoires prouvent que si un
homme ne peut consommer son mariage ,
& que l'impuissance ait sa source dans
l'imagination , il est facile à guérir ,
pourvu que l'on obtienne sa confiance.
C'est quelque chose de triste que d'être
obligé de recourir à la ruse pour y par-
venir ; mais il n'y a pas d'autre remède
dans ces circonstances , où il faut se
résoudre à voir des époux languir , sécher ,
se consommer dans l'attente d'un plaisir
qu'ils se croient interdit par un pouvoir
surnaturel.

IL seroit dangereux de vouloir dé-
tromper tout d'un coup des hommes
foibles, malheureusement trop persuadés
du pouvoir des prétendus magiciens sur

[a] MONTAGNE , liv. prem. chap. XX.

eux, mais on pourroit y parvenir, en se prêtant à leur démence jusqu'à un certain point. Le Roi de Boutan, dit un Écrivain célèbre, eut un jour besoin d'être saigné. Un Chirurgien Gascon, qui étoit venu à sa Cour dans un vaisseau de notre Compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'astronome de quartier cria que la vie du Roi étoit en danger, si on le faignoit dans l'état où étoit le Ciel. Le Gascon pouvoit lui répondre, qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant son almanach: Vous avez raison, grand homme, dit-il à l'Aumônier de quartier, le Roi seroit mort, si on l'avoit saigné dans l'instant où vous parliez; le Ciel a changé depuis ce temps-là, & voici le moment favorable. L'Aumônier en convint.

convint. Le Roi fut guéri; & petit-à-petit, on s'accoutuma à saigner les Rois quand ils en avoient besoin. (a)

CHAPITRE V.

Du Congrès.

Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,

Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience.

Et jamais Juge entr'eux ordonnant le Congrès;
De ce burlesque mot n'a sali ses Arrêts. (a)

PERSONNE n'ignore que l'infâme usage qui consistoit à faire rendre par un mari, devant plusieurs témoins, le devoir conjugal à sa femme, pour

(a) *Mélanges de M. de VOLTAIRE.* Chap. XIII.
Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.

(b) BOILEAU, *Satyre VIII.*

se justifier contre une accusation d'impuissance , subsistoit encore vers la fin du siècle dernier. Il est étonnant , jusqu'à quel point on étoit prévenu que cette preuve étoit la seule admissible , pour constater irrévocablement les attributs physiques de l'homme ; tandis que l'expérience démontroit , au contraire , que le Congrès étoit ce qu'il y avoit de moins certain pour découvrir la vérité. Une femme , pour trouver un prétexte de divorce , n'avoit qu'à accuser son mari d'impuissance ; on ordonnoit cette preuve odieuse , à laquelle sur mille hommes , un seul peut-être sortiroit victorieux. En effet , si ; comme je l'ai dit ailleurs , l'union des sexes suppose celle des cœurs , comment croire que deux époux , dont l'un demande avec hardiesse la séparation , ce qui suppose le désespoir , la haine , l'horreur dans l'autre , puissent ,

celui-ci , fut-il un athlète , consommer l'acte le plus sacré de la Nature , environnés d'experts attentifs , dont les regards curieux , imposans , doivent jetter le trouble & la confusion.

SEROIT-CE les femmes , comme le dit VENETTE , (a) qui auroient fait naître dans l'idée des Juges d'ordonner , par *Arrêt de la Cour* , à un homme de forcer la Nature dans ce qu'elle a de plus respectable ?

OU bien , seroit-ce par une curiosité vaine & indiscrete , où l'esprit humain se laisse emporter pour étendre ses lumières , & soumettre à nos sens le miracle de la génération , que cette erreur monstrueuse auroit été accréditée , comme on l'a prétendu ? (b)

(a) L'Amour Conjugal , 4e. part. Chap. 1. art. III.

(b) Voyez le Code Matrimonial , &c. 2e. partie , art. Congrès.

NE recherchons pas l'origine de cette coutume honteuse, abolie par un Arrêt de Règlement du Parlement de Paris : donnons un précis de l'affaire qui occasionna cet Arrêt. On aime à voir les motifs qui déterminent les hommes à secouer le joug de l'erreur & des préjugés.

LE 2 Avril 1653, Messire René de Cordouan, Chevalier, Marquis de Langey, majeur de 25 ans, épousa Damoiselle Marie de Saint Simon de Courtois, âgée de treize à quatorze ans. Les commencemens de ce mariage furent heureux. Quand le mari étoit absent, sa femme lui témoignoit aussitôt, par ses lettres, l'impatience qu'elle avoit pour son retour, & lui écrivoit toujours avec cette affection tendre, qui sembloit faire honneur à la société conjugale.

CETTE parfaite intelligence dura pendant quatre années entières, c'est-à-dire, jusqu'en 1657, que la Dame de *Langey* accusa son mari d'impuissance. Elle porte sa plainte devant le Lieutenant Civil du Châtelet, qui nomme des experts pour visiter les parties. Les experts font la visite, & déclarent par leur rapport, qu'ils les ont trouvés l'un & l'autre dans l'état où ils devoient être comme mari & femme. La Damoiselle de *S. Simon*, pour infirmer ce rapport, prétendit que si elle n'étoit pas fille, c'étoit par les entreprises brutales d'un impuissant, & par l'effort d'un amour également stérile & furieux, qui met tout en usage pour se satisfaire. Le Sr. de *Langey*, piqué de ce reproche, demanda le Congrès; le Juge l'ordonne; la Damoiselle de Sr. Simon, interjette appel de sa Sentence, mais elle fut confirmée par Arrêt.

POUR l'exécuter, on choisit la maison d'un nommé *Turpin*, Baigneur. Cinq Médecins, cinq Chirurgiens & cinq Matrones y assistèrent ; (a) & le succès n'ayant pas été avantageux au Sr. de Langey, son mariage fut déclaré nul par Arrêt du 8 Février 1659, qui le condamna à rendre la dot, &c. lui fit défense de contracter aucun mariage, & permit à la Damoiselle de St. Simon, de se pourvoir ainsi qu'elle aviserait bon être, comme étant entièrement libre de s'engager par d'autres nœuds.

LE lendemain de cet Arrêt, le Sr.

(a) Ce seroit violer les loix de la pudeur que d'entrer dans un certain détail sur l'inspection scrupuleuse que les parties étoient obligées de subir de la part des experts. La visite de l'homme & de la femme faite séparément, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne présente plus ces obscénités révoltantes, dont les Médecins, les Chirurgiens, les Matrones chargeoient leurs rapports après l'exécution du Congrès.

de Langey fait ses protestations devant deux Notaires, déclare qu'il ne se reconnoît point impuissant, & que notwithstanding les défenses qui lui sont faites de se marier, il se pourvoira par mariage ainsi & quand il le jugera à propos. . . .

LA Dame de St. Simon contracte mariage avec Messire Pierre de *Caumont*, Marquis de *Boëfle*, & de ce mariage sont nées trois filles.

DANS le même tems le Sieur de Langey se marie avec Demoiselle *Diane de Montault de Navaille*; & leur mariage est suivi de la naissance de sept enfans.

EN 1670, la Marquise de Boëfle céda, après avoir fait un testament par-devant Notaire, qui porte cette clause.
» Veut la testatrice que l'on termine
» par accommodement le procès indé-
» cis entr'elle & Messire René de Cor-

» douan , Marquis de Langey ; (a)
 » qu'on le règle par l'avis du Sr. *Caill-*
lard , Avocat au Parlement , auquel
 » elle a déclaré ses volontés , qu'elle
 » veut & entend être suivies & execu-
 » tées da point en point , sans qu'on
 » y puisse contrevenir sous quelque pré-
 » texte que ce soit. » Caillard mourut
 en 1673 , sans avoir rien terminé.

DANS les contestations qui suivirent la mort de la Marquise de Boëlle ; entre le Marquis de Langey & le Marquis de Boëlle , pour décider sur le sort des enfans du premier (circonstances délicates qui plongèrent les Juges dans d'étranges embarras) , il fut avancé , que les ordres laissés en mou-

(a) Je n'expose pas le Procès qui divisoit le Marquis de Langey de la Marquise de Boëlle , après leur séparation ; on doit s'imaginer que la naissance des enfans provenus de ces deux mariages , occasionnèrent plusieurs incidens qui ne sont pas de mon objet.

tant p
 claire
 avoit
 parvin
 maria

L. R
 occasi
 la pre
 En c
 Février
 sur le
 néral
 Juges
 d'orde
 de m

(a)
 (b)
 soulevé
 l'un de
 jour q
 qui av
 Paris ,
 lebre

tant par la Marquise de Boëlle, *laissent clairement entrevoir la surprise qu'elle avoit faite à la Justice, lorsqu'elle parvint, en 1659, à faire annuler son mariage.*

LE Ministère public profita de cette occasion pour demander l'abolition de *la preuve inutile & infame du Congrès.* En conséquence, par l'Arrêt du 18 Février 1767, la Cour faisant droit sur les Conclusions du Procureur Général du Roi (a), fait défenses à tous Juges, même à ceux des Officialités, d'ordonner à l'avenir, dans les causes de mariage, la preuve du Congrès. (b)

(a) M. DE LAMOIGNON.

(b) Cet infâme usage avoit déjà plusieurs fois soulevé les Jurisconsultes éclairés. Anne ROBERT, l'un des plus célèbres Avocats de son tems, un jour qu'il plaidoit dans une cause d'impuissance, qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, osa, sans craindre de déplaire à cette célèbre Compagnie, lui représenter avec beaucoup

J'E vais présenter quelques-uns des motifs qui occasionnèrent ce Règlement, d'après le plaidoyer de M. de LA-MOIGNON.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le *Congrès*, dont le nom ne peut-être prononcé sans rougir, tout concourt pour en proscrire l'usage à la postérité.

1°. CETTE pratique honteuse est nouvelle & inconnue dans le droit civil & canonique. (a) Les Loix civiles décident les accusations d'impuissance par le *triennium*, ou par la cohabitation

de licence, l'abomination du Congrès, & de la visite qu'elle avoit ordonné. Dans un livre dont le fameux Achille de HARLAY, accepta la dédicace, il insista encore sur l'horreur de ces abus avec beaucoup de force. Voyez *les Anecdotes de Médecine*, prem. part. anecd. XXXVIII.

(a) Il paroît, selon VENETTE, que le Congrès avoit été en usage avant JUSTINIEN. (vers le Ve. siècle.) Cet Empereur l'abolit comme opposé à la pureté du Christianisme.

pendant trois ans. (a) Le droit canonique exige l'affirmation des parties avec celle de sept parens , & à toute extrémité l'inspection des personnes. Les Loix n'en demandent pas davantage , & elles ne parlent en aucune manière du Congrès. Pourquoi donc le souffrira-t-on sous prétexte d'un usage bizarre , inconsidéré , qui ne doit son origine qu'à la fureur , à l'effronterie , & à une espèce de frénésie causée par le désespoir ? C'est ainsi qu'en parlent tous les Auteurs qui ont traité cette matière : comme Vincent TAGEREAU , PELEUS , Anne ROBERT , & sur-tout Antoine HOTMAN , fameux Avocat au Parlement de Paris

(a) JUSTINIEN ordonna qu'un mari pouvoit être répudié sans que la femme perdît sa dot , si pendant deux ans il n'avoit pu consommer le mariage. Il changea sa loi , & donna trois ans au pauvre malheureux. Mais , dit M. de MONTESQUIEU , dans un cas pareil , deux ans en valent trois , & trois n'en valent pas plus que deux.

à la fin du seizième siècle, lequel assure que cette pratique infâme ne s'étoit établie au tems qu'il écrivoit que quatre ans auparavant. Elle a toujours été inconnue dans les autres nations, (a) comment donc a-t-elle pu s'introduire en France? Comment a-t-on pu placer à côté des loix saintes & judicieuses qui la gouvernent, une coutume si contraire aux bonnes mœurs, & à la vérité même?

2°. CETTE erreur monstrueuse a été accréditée par une curiosité vaine & indiscrete, où l'esprit humain se laisse emporter. Il veut toujours étendre ses lumières. . . . & forcer, pour ainsi dire, la Nature, jusques dans les abymes où elle est retranchée. . . .

3°. LE Congrès est non seulement une tentative honteuse en elle-même, mais elle est encore incertaine dans ses effets.

(a) Voyez la note de la page 250.

L'a
ma
cla
fen
mie
de
vue
opé
&
fon
par
fior
tém

(a)
étoit
le pu
men
mes
que
orga
que
font
pare
pour

L'action qu'il a pour objet, ne se commande pas (a); elle n'est point l'esclave de l'édit du prêteur; elle est essentiellement libre, capricieuse, ennemie du grand jour, des témoins, & de cette foule de contrôleurs dont la vue suffit pour troubler la vérité de ses opérations; elle cherche les ténèbres & le secret, l'intelligence de deux personnes, & le concert de deux esprits parfaitement unis. Si dans cette occasion il s'est trouvé des hommes assez téméraires pour ne rien craindre des

(a) Sur quel fondement, dit M. DE BUFFON, étoient donc appuyées ces loix si peu réfléchies dans le principe, & si deshonnêtes dans l'exécution? Comment le congrès a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connoître eux-mêmes, & savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes; par des hommes qui ne pouvoient ignorer que toute émotion de l'ame, & sur-tout la honte, sont contraires à cet état, & que la publicité & l'appareil seuls de cette preuve étoient plus que suffisans pour qu'elle fût, sans succès? *Hist. Nat. tom. IV.*

hommes qui les regardoient , ni du soleil qui les éclairoit , ça été par le secours d'une fausse raison , & par une espèce de philosophie qui a retenu le nom de cynique , pour nous marquer le dérèglement de ces maximes , qui sont aussi pernicieuses que celles qu'on a voulu autoriser par le congrès. Cet usage infâme pourra toujours déconcerter tout homme à qui il reste des sentimens de bienfaisance & de pudeur ; & les maris les plus puissans dans un état de liberté où la Nature ne sera pas contrainte , succomberont souvent dans une épreuve , aussi humiliante pour l'humanité , qu'elle est contraire à la raison & à tous les sentimens qui sont inséparables de la vertu. La cause présente en fournit un exemple éclatant dans la personne du Sr. de Langey. Persuadé de ses forces , dont il avoit une connoissance intime , il demande lui même

le congrès ; il y succombe , on déclare son mariage nul , & on lui défend d'en contracter un autre. Il proteste contre la défense , se remarie (a) , & devient le père de sept enfans , que la vertu de leur mère met au-dessus de tous les soupçons. Quel embarras pour la Cour ! Quelle perplexité dans l'esprit des Magistrats ! Que d'abymes & de précipices le premier pas n'a-t-il pas creusés par une suite d'événemens , auxquels la raison & la vérité paroissent néanmoins avoir présidé ! Les enfans du Marquis de Boëlle & ceux du Marquis de Lan-

(a) Le Sr. de *Langey* ne trouva pas d'obstacles pour passer à un second mariage , parce que s'étant présenté comme faisant profession de la religion prétendue réformée , & cette religion envisageant les seconds nœuds qui lioient la Marquise de Boëlle comme adultères , & comme ayant rompu le premier mariage du Sr. de *Langey* avec elle , il put , conformément à la doctrine de sa religion , contracter une nouvelle alliance.

gey sont tous , en les envisageant sous un certain point de vue , des enfans bâtards & adultérins ; & sous un autre , ce sont des enfans légitimes , qui doivent en avoir les droits , les honneurs & les privilèges dans la société.

4.^o L'EXEMPLE frappant que cette cause expose aux yeux du public , découvre l'imposture du congrès , & met au grand jour , les conséquences presque incroyables qu'il est capable d'entraîner après lui. Les Officiaux ont cru que la simple visite du mari & de la femme n'étoient pas une preuve suffisante , si après cela on ne les obligeoit à consommer le mariage en présence des Médecins & de plusieurs Témoins.

MAIS s'ils fussent bien entrés dans les sentimens de HINCMAR , Archevêque de Reims , qui étoit de son temps un des plus grands génies de l'Eglise de

Fran
velle
eût
mên
don
dèc
en e
posé
ces
trait
entr
poin
pur
chal
des
d'ig
tes
qu'a
por
&
que
mes

France , tant s'en faut que cette nouvelle manière de prouver l'impuissance eût été pratiquée ; ils n'auroient pas même pris connoissance de ces causes , dont l'objet s'accorde si mal avec la décence de leur caractère. Qu'y a-t-il , en effet , disoit ce Prélat , de plus opposé à la sainteté du sacerdoce , que ces questions sales & honteuses , où l'on traite de tout ce qu'il y a de plus secret entre un mari & une femme ? Ce n'est point assez qu'un Prêtre ait le cœur pur , il faut qu'il ait aussi les oreilles chastes ; & comment peut-il connoître des matières qu'il est même obligé d'ignorer. Aussi voyons-nous par toutes les loix des Empereurs chrétiens , qu'autrefois ces matières n'étoient pas portées devant les Juges ecclésiastiques ; & quoiqu'elles aient été agitées dans quelques conciles de France , ces mêmes conciles , quoique composés de

laïs en partie, ont souvent déclaré qu'ils ne vouloient pas connoître de toutes les causes de mariages, mais qu'ils les renvoyoient *ad nobiles laicos* principalement quand il s'agissoit de questions semblables à celle-ci.

5.^o IL faut donc bannir une bonne fois de tous les tribunaux le nom odieux de *congrès*, qui ne peut être prononcé sans quelque horreur, & qui ne devoit jamais sortir de la bouche des ecclésiastiques. Il faut abolir pour toujours cet usage incertain dans sa preuve, & qui, loin d'être approuvé par les loix & par les canons, leur est entièrement opposé : usage barbare en lui-même, dont la seule idée souille l'imagination, blesse le respect qui est dû à la justice, offense une religion aussi chaste que la nôtre, viole toutes les loix de la pudeur, dégrade la sainteté du mariage, déshonore l'humanité, & réduit, pour ainsi dire,

l'hon
celle

A
t'on
nant

Tabl
corri

176

«

» V

» il

» fé

» de

» m

» il

» de

» g

» L

» au

(a)
nial

l'homme à une condition inférieure à celle des bêtes (a).

APRÈS ce qu'on vient de lire, n'aurait-on pas lieu d'être surpris, en apprenant que dans la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, revue, corrigée & augmentée, (à Londres 1763,) on trouve l'addition suivante?

« Il n'est point, dit le correcteur de
» VENETTE en parlant du congrès,
» il n'est point contre la pudeur de
» se conformer à ce que les loix or-
» donnent, à ce que la religion per-
» met & ce que l'usage autorise. Ainsi,
» il n'y a point de honte à montrer
» des signes de puissance, & à obli-
» ger une fille de se faire voir telle....
» L'idée qu'on se figure du congrès en
» augmente l'horreur. On croit que les

(a) Extrait de l'article *congrès*, du *code matrimo-
nial*, par M. LERIDANT.

» mariés sont exposés à cette épreuve
 » en présence de témoins. Cependant ,
 » voici comment le congrès se prati-
 » que.... Le mari & la femme y sont
 » dans un lit bien fermé ; à la vérité ,
 » il reste dans la chambre des matro-
 » nes pour servir de témoins.... mais
 » tout se passe d'ailleurs entre quatre
 » rideaux. Lorsqu'il s'est écoulé un
 » temps suffisant.... La femme est vi-
 » sitée par les matrones , afin de re-
 » connoître , suivant les règles de leur
 » art , les vestiges de la consommation ,
 » si elle s'est faite. Ainsi , toutes pro-
 » cédures à ce sujet sont , non-seule-
 » ment permises , mais même ordon-
 » nées par les saints décrets. »

Si ce passage avoit besoin d'être ré-
 futé , & si je ne m'étois imposé la loi
 de ménager la pudeur des lecteurs , je
 rapporterois des circonstances tirées de
 quelques-unes de ces abominables épreu-

ves ,
 à qu
 leurs
 Méd
 les
 men
 me
 proc
 céle
 par
 en v
 le m
 une
 reur
 Au
 les r
 grès
 vrag
 l'ad
 por
 lem
 est

ves, & que la liberté du siècle a permis à quelques Chirurgiens de déposer dans leurs écrits. On verroit alors, si les Médecins, les Chirurgiens, & sur-tout les Matrones étoient toujours exactement séparés de l'homme & de la femme dont ils devoient examiner les approches ! On verroit un Accoucheur célèbre, lutter contre une Matrone, qui par un zèle excessif vouloit absolument en voyant les inutiles efforts d'un mari, le mettre hors d'état de jamais tromper une femme ; on verroit enfin des horreurs qu'il faut ensevelir dans l'oubli. Au reste, VENETTE détruit avec force les raisons qui faisoient ordonner le congrès ; pourquoi, celui qui a revu l'ouvrage de ce Médecin, y a-t-il placé l'addition absurde qu'on vient de rapporter, addition qui contredit formellement ce qui la précède & ce qui en est la suite, & dont l'inconséquence est

peut être ce qu'il y a de moins repréhensible ?

LA maxime du Parlement de Paris est, aujourd'hui, de déclarer la femme non-recevable à accuser son mari d'impuissance, quand il résulte de la visite qui a été faite de sa personne, que les parties qui servent à la génération, sont extérieurement bien conformées. Cette maxime est à la rigueur trop générale, puisque le but du mariage étant d'augmenter le nombre des individus, un homme bien conformé en apparence, peut être *stérile* ou même impuissant ; mais aussi par cette maxime, on évite beaucoup d'inconvéniens qui résulteroient du moyen infâme & incertain de vouloir s'assurer de l'état d'un homme, ainsi que nous l'avons exposé dans cet article.



Ces

O ho
Le faVois
Son

A for

C
puiss
min
je v

(a

CHAPITRE VI.

De la Stérilité.

Ces noms, ces tendres noms & de fils & de
père,

O homme ! seroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le sauvage Huron , dans son sanglant repaire ,
En connoît la douceur.

Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse ;
Son père , à ses côtés , repose en cheveux
blancs ;

A son cou suspendu , son jeune fils se presse
De ses bras innocens (a).

ON appelle *stérilité* dans les fem-
mes , ce que l'on nomme *im-*
puissance dans les hommes. Ces déno-
minations ne me paroissent pas justes ;
je vais exposer ce que j'entends par la

(a) M. THOMAS. *Les devoirs de la Société.* Ode.

stérilité, & en quoi elle diffère de l'impuissance.

PAR ce que j'ai dit ailleurs, on a vu que l'impuissance est l'état d'un homme qui, soit par un défaut de conformation, ou par quelqu'autre cause, ne peut rendre le devoir conjugal à sa femme; ainsi, toutes les fois qu'il se trouvera un homme duquel on exigeroit inutilement les deux signes de la virilité, on peut déclarer cet homme impuissant, & par conséquent stérile. Un homme peut néanmoins mériter cette dernière qualité, sans que pour cela il soit inhabile à la consommation du mariage. Combien de personnes jouissent presque pendant toute leur vie des plaisirs attachés à l'union des sexes, sans que de ces sacrifices réitérés, offerts à l'Amour, il en résulte de ces gages précieux qui nous rendent immortels!

J'APPELLE cet état stérilité, sans
appliquer

appliquer ce mot à l'un des deux époux plutôt qu'à l'autre ; c'est leur union que j'envisage, comme formant un tout incapable de rien produire, par les défauts qui sont assez rarement communs aux deux individus, mais contre lesquels l'un & l'autre doivent se réunir. C'est donc premièrement les unions infructueuses qui constituent la stérilité. Si l'homme est impuissant, il sera stérile, comme j'ai déjà dit, & son mariage sera aussi nécessairement stérile, sans que la femme puisse être taxée de stérilité.

J'AI cru cette exposition nécessaire avant que d'entrer dans les détails qui doivent faire l'objet de ce Chapitre. Elle l'étoit d'autant plus, que les hommes, qui croient prouver efficacement qu'ils le sont, s'imaginent presque toujours que l'état opposé à l'impuissance suffit pour la fécondité, & que si celle-ci n'a pas lieu, leurs femmes sont stériles.

DANS le Chapitre où j'ai parlé de l'impuissance, on a vu ce qui caractérisoit cet état & les moyens d'y remédier, lorsque cette maladie étoit susceptible de guérison ; on doit supposer actuellement un homme qui s'annonce dans la carrière de l'amour, avec les talens dont la Nature a doué tous les hommes, pour savourer les délices attachées à la reproduction de son semblable. On doit encore supposer cet homme uni par le cœur à la femme qui lui est destinée, jouissant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleurer sur des jouissances infructueuses, dont rien ne lui rappellera le souvenir. Une situation aussi triste, mérite les attentions de la Médecine : c'est être utile à son siècle, à la postérité, que d'indiquer aux hommes les moyens de se régénérer ; & jamais la France n'oubliera que HENRY II, se-

roi
ces
bre
lain
pas
tres
L'E

(a
BIN
gran
poin
appe
pour
te l
des
men
par
d'y
ordo
mités
en d
rant
La F
donn
fance
autre
Fran

roit mort sans laisser de lui aucun successeur, s'il n'eût eu recours au célèbre FERNEL (a). Ce desir brûlant de laisser après nous des descendans, n'est pas moins gravé dans le cœur des autres hommes, que dans celui des Rois. L'habitant des campagnes qui enseigne

(a) HENRY II ayant épousé la Duchesse d'URBAIN, son mariage fut stérile pendant dix ans, au grand regret de HENRY son époux, qui fut sur le point de la répudier. L'impatience du Roi fit qu'on appella à la Cour Jean FERNEL, Médecin Picard, pour traiter la Reine. Etant arrivé, dit DUPLEIX, le Prince lui demanda en souriant, *Ferez-vous bien des enfans à ma femme?* FERNEL lui répondit sagement: *C'est à DIEU, Sire, à vous donner des enfans par sa bénédiction: c'est à vous à les faire, & à moi d'y apporter ce qui est de l'art de la Médecine, ordonnée de DIEU pour donner remède aux infirmités humaines.* FERNEL rendit la Reine féconde en donnant à HENRY des conseils qu'il suivit avec tant d'exactitude, qu'il devint père de dix enfans. La Reine, en reconnaissance d'un si grand bien, donnoit dix mille écus à son Médecin à la naissance de chacun de ses enfans, outre plusieurs autres grandes récompenses. DUPLEIX; *Hist. de France*, Tome III.

son fils à conduire une charrue, & qui en mourant lui laisse une chaudière, des bras, de la santé, goûte les mêmes délices dans l'amour paternel, que celui qui pose sur la tête de ses enfans le signe éclatant qui annonce le pouvoir & l'autorité.

LORSQU'APRÈS plusieurs conjonctions, dont les transports mutuels des époux ont certifié l'exactitude, les signes qui accompagnent les commencemens de la grossesse ne paroissent pas, l'homme & la femme doivent s'attacher à découvrir les causes de leur inhabilité à la génération. Les répétitions du plaisir doivent être moins fréquentes, pour donner à la liqueur féminale le temps nécessaire de se perfectionner. On sait qu'elle cesse d'être prolifique, lorsque la soif de jouir interrompt fréquemment les oragnes qui

filtrant & préparent cette liqueur : elle est privée des esprits vivifiants auxquels elle doit toute son énergie ; le muscle destiné à tendre les ressorts actifs, d'où dépend le succès de l'éjaculation, ne se prête plus qu'avec foiblesse à ce qu'on exige d'eux ; le dépôt précieux qu'ils doivent transmettre dans le champ destiné par la Nature à la génération, n'y peut être jetté avec cette force impulsive qui distingue l'homme robuste de l'homme affoibli par l'excès des jouissances. Une stérilité causée par des excès passagers est facile à guérir : la modération en est le remède par excellence. Un jeune homme se fatiguoit inutilement par des consommations extrêmes ; excité au plaisir par un présent considérable que lui avoient promis les parens de sa femme, si elle leur annonçoit, dans un temps, donné qu'elle seroit bientôt mère ; ses exploits amoureux étoient devenus

pour lui un objet de calcul qui l'occupoit sans relâche. Désespéré du peu de succès de ses efforts multipliés, il croyoit sa femme stérile, lorsque, suivant un conseil sage, il fit une absence de douze jours, ses forces furent réparées, & de retour chez lui, il prouva que *les absens n'ont pas toujours tort.* (a)

IL est encore une cause de stérilité dans la violence des transports qui agitent les époux. Cette cause existe chez les personnes vives, ardentes, qui précipitent les éclairs de la jouissance,

(a) L'abstinence du plaisir quelquefois n'a pas suffi pour réparer les désordres occasionnés par des jouissance excessives; on a vu des personnes trouver de la consolation dans l'usage du remède suivant:

Prenez quatre œufs;
battez-les bien ensemble avec un demi-verre d'écume
de Limaçon à coque; ajoutez-y

De Sel,

De Gingembre en poudre, de chacun une
pincée,

Vingt grains de Gen-seng pulvérisé.

sans s'attacher à la fixer un instant. Parmi les animaux, la génération n'exige pas des approches réitérées, parce qu'ils jouissent, pour la plupart, avec beaucoup plus de tranquillité que l'homme (a). Celui-ci, en se livrant trop aux écarts de l'imagination, *volatilise*, évapore ses plaisirs; la compagne qui doit les partager, commence à s'y livrer, que l'homme regrette ceux qu'il a pris; de nouveaux efforts le ramènent à la volupté, il presse les instans délicieux!... C'est en vain, l'harmonie est interrompue, le plaisir voltige & passe de l'un à l'autre: s'ils n'apprennent à le fixer, si le signal heureux qui annonce la

(a) J'entends seulement le moment de la copulation, qui dans les animaux se passe avec assez de sang froid, si l'on en juge par l'extérieur. Les réludes, dans presque toutes les espèces se font par des combats affreux, pendant lesquels chaque mâle s'efforce de se rendre possesseur de la femelle qui en est l'objet.

volupté n'est point entendu des deux époux, si l'amour au même instant ne les couvre de ses ailes, ils peuvent craindre de voir la stérilité dans leur mariage; quoique néanmoins ce malheur n'arrive pas toujours, comme on le verra ailleurs.

IL est assez facile de remédier à ces inconveniens, lorsqu'une fois on les a découverts. La modération en amour dans les personnes du tempérament sanguin, & dans celles du tempérament bilieux, a suffi pour rendre fertile des unions d'où il ne résulloit que des plaisirs infructueux. J'ai dit, en parlant des tempéramens, que l'homme dont la constitution étoit bilieuse devoit être regardé comme le plus propre à la fécondité; fut-tout s'il étoit uni à une femme sanguine; c'est assez pour faire entendre que de l'union d'un homme

bilie
titur
nom
rend
ard
féco
les
per
rare
qu'
bur
hon
ture
rend
jadi
pér
d'en
me
cas
lité
phy
que

bilieux à une femme de la même constitution, on ne doit pas attendre une nombreuse postérité ; à moins que l'âge rendant plus calmes des transports aussi ardents, les qualités requises pour la fécondité, ne se trouvent réunies dans les deux individus. Le mariage entre personnes du tempérament sanguin, est rarement infertile, à moins que quelque obstacle particulier ne s'oppose au but de la Nature. On observe que les hommes de cette constitution étant naturellement gais, enclins aux plaisirs, rendent fertiles des femmes, qui ayant jadis épousé des hommes du tempérament bilieux, n'avoient pu laisser d'enfans. Enfin, je préférerois l'homme sanguin aux autres, dans tous les cas où il y auroit à craindre la stérilité de la part de la femme. Ses talens physiques ne sont pas aussi émineus que dans la constitution bilieuse, mais

il y supplée par des *riens*, d'où dépendent souvent le succès des embrassemens. Les femmes phlegmatiques ou pituiteuses ne peuvent être, dit-on, en de meilleurs mains qu'entre celles des bilieux ou même des mélancoliques, si on veut qu'elles soient fécondes : la froideur de leur constitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament seroit phlegmatique. Je donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme sanguin. J'ai une confiance marquée, & que l'expérience a souvent justifiée, dans ses talens physiques & moraux, relativement à l'Amour. Je ne peux mieux me faire entendre que par l'Apologue suivant.

Un Bacha se plaisoit à voir réunies dans ses jardins les plantes les plus curieuses. Il en reçut deux de la même espèce, d'une délicatesse

extrême, augmentée encore par le transport, le changement de climat, & la différence du sol. Elles furent confiées à deux esclaves de caractères différens, qui promirent tous leurs soins pour la culture de ces végétaux. Pour encourager nos jardiniers, le maître jura par MAHOMET de donner la liberté au cultivateur de la plante, qui la première produiroit des fleurs. On peut juger de leur activité à examiner ce qui convenoit aux plantes dont ils étoient chargés, & auxquels ils attachoient le bien le plus précieux. L'une devoit être conduite par un *Indien*, vif, impatient, robuste; l'autre, par un *Européen*, non moins vif, mais aussi moins impatient, & dont la force étoit compensée par l'adresse. L'Indien ne quittoit pas la plante qui lui étoit confiée. A chaque instant, nouveau labour, ample arrosement,

il n'épargnoit rien.... La petite plante fatiguée étoit continuellement transportée d'un lieu à un autre; ici, le soleil est trop chaud, là c'est le vent qui souffle, tout est perdu! La plante va périr! Et de l'eau & du labour!..... L'Européen, au contraire, paroïssoit moins occupé que son compagnon; mais rien n'étoit négligé, il savoit placer ses soins, & sur-tout attendre les circonstances qui les rendoient nécessaires. La chaleur commençoit elle à se faire sentir à sa petite plante! Mon compagnon l'Indien, disoit il en riant, a déjà rafraîchi les racines de son élève, il se hâte de la transporter à l'ombre..... Le pauvre innocent! J'en suis fâché; mais il ne réussira pas. Il connoît peu les loix de la Nature; c'est elle qui fertilise la terre, & non pas cette poignée d'hommes répandus sur sa surface. Lorsque les plantes qui vé-

gètent , altérées par la chaleur , annoncent aux hommes qu'elles ont besoin d'eau , la Nature ne semble-t-elle pas attendre encore un plus grand degré de chaleur avant d'ordonner les orages ? N'observe-t-on pas , qu'avant que les végétaux reçoivent des arrosemens aussi salutaires , tout concourt à les disposer à fuser avec fruit ces influences bienfaisantes ? Des nuages légers se forment peu-à-peu , adoucissent , brisent les rayons du soleil ; les zéphirs agitent doucement les feuillages des plantes , & sans diminuer la chaleur , disposent leurs pores à aspirer les sucres que la Nature leur prépare. Des vapeurs légères s'élèvent dans l'atmosphère & semblent destinées à adoucir l'impression trop vive que feroit la chute de l'eau sur de jeunes plantes ? C'est alors que le besoin s'annonce , & qu'il faut y satisfaire.

En raisonnant ainsi , notre jardinier physicien , imitoit la Nature dans ses procédés , & joignoit l'application au précepte. Aussi vit-il en peu de temps la plante qui lui fut confiée , développer , étendre ses rameaux ; de jeunes boutons parurent à leurs extrémités , & leur épanouissement fit place aux fleurs éclatantes , dont la naissance devoit procurer la liberté à celui qui-avoit su les faire éclore. Il n'en fut pas de même de la plante cultivée par l'Indien ; il donnoit ses soins avec trop d'ardeur. Le plus léger changement qu'il croyoit apercevoir dans la plante , lui paroissoit de pressans besoins auxquels il s'empressoit de satisfaire Elle n'en mourut pas cependant , si l'on ne veut appeler mort , l'état d'un être auquel il est impossible de laisser des individus de son espèce.

En prenant les précautions indiquées

au Chapitre des Tempéramens , & celles qu'on a vu plus haut , je veux dire en ne contractant pas d'unions disparates , on peut en quelque sorte être assuré de laisser des enfans , qui perpétueront l'existence des auteurs de leurs jours. Mais ceux qui ont eu le malheur de contracter de telles unions , ne doivent cependant pas désespérer de rendre leur mariage fertile , s'ils veulent s'assujettir à ce qui a déjà été prescrit. On a vu que dompter la constitution primitive des individus est presque impossible ; on peut néanmoins l'adoucir avec le temps , du moins pour ce qu'il s'agit ici , & les moyens d'y parvenir ne doivent être pris que dans la Nature des alimens qui sont les plus familiers. Le régime doit tendre , par exemple , à rendre moins ardent l'homme bilieux , qui a épousé une femme mélancolique ou pituiteuse , tandis que

celle-ci doit faire usage d'alimens capables de donner plus de ton , plus de ressort à ses organes.

LE tempérament sanguin exige un régime qui rafraîchisse le sang , qui en calme l'effervescence : les personnes de cette constitution doivent s'abstenir de tous les mets trop assaisonnés. Les liqueurs trop fermentées , trop spiritueuses leur sont contraires. Ils doivent employer les viandes tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines , comme le bœuf , le mouton , le veau , & la volaille : les herbes potagères , (si l'on en excepte l'ail , l'oignon , la moutarde , les asperges , les artichaux , le céleri , les choux , &c.) conviennent aux personnes sanguines. Elles doivent sur-tout avoir soin que la transpiration se fasse avec liberté ; sa suppression entraîne des accidens graves.

LES hommes bilieux doivent à leurs

repas préférer aux autres alimens , ceux qui relâchent les fibres trop tendues , qui humectent , rafraîchissent & adoucissent. Le régime du tempérament sanguin convient assez aux personnes de cette constitution ; leur estomac est fort , & rien ne leur est si contraire que l'abstinence. L'été est sur - tout le temps où ils doivent veiller sur leur santé , éviter les boissons spiritueuses , les alimens échauffans , les poissons de mer qui tendent à la putréfaction , &c. Ils peuvent remédier aux chaleurs d'entrailles , à la constipation , en usant tous les matins de quelques verres d'eau bus à jeun de demi-heure en demi-heure.

LES personnes de cette constitution doivent éviter les passions fortes qui donnent de violentes secousses à la machine. La promenade , la musique , les plaisirs tranquilles sont pour eux des moyens de santé ; tandis que l'oïveté ;

l'ennui , la longue application & l'opiniâtreté du travail , leurs sont funestes.

TOUT ce qui appauvrit & qui épuise la sang peut produire le tempérament mélancolique : (nous avons vu que cette constitution n'est qu'acquisitive , puisqu'elle ne se déclare qu'à l'âge viril ,) aussi l'abstinence , un air trop chaud , toutes les liqueurs , les vins fumeux , les longues veilles , les exercices violens , les passions vives & fortes , sont nuisibles aux mélancoliques. Le régime qui leur convient est celui qui peut introduire dans le sang assez de liquide , pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées. Le pain bien fermenté , les viandes tirées des animaux herbivores & la jeune volaille , doivent être la base de ce régime ; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement , auxquelles on peut quelquefois

unir des aromates légers , ainsi qu'on l'a vu au chapitre de l'impuissance.

LA constitution pituiteuse ou phlegmatique , annonce la Nature défaillante ; elle exige dans l'état de maladie , des remèdes qui ébranlent & secouent la machine ; dans l'état de santé , si les personnes de cette constitution en jouissent , le régime doit remplir les mêmes indications. Tout ce qui échauffe & dessèche convient ici , avec les ménagemens & les restrictions que dicte la prudence. Les hommes pituiteux doivent respirer un air sec , faire un usage modéré des liqueurs fermentées , du vin , du café , du chocolat ; avoir soin sur-tout de ne pas noyer les digestions par des lavages qui sont tout au moins inutiles ; car tout ce qui rafraîchit , qui humecte & relâche , est nuisible. La viande de bœuf , de mouton , la vo-

laille , convient mieux aux personnes de ce tempérament , que les jeunes animaux , qui abondent en humidité , tels que le veau , l'agneau , le cochon de lait , &c. mais ce qu'on ne peut trop recommander , c'est l'exercice ; car l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en résultent , sont très-nécessaires pour faciliter les sécrétions & les autres fonctions naturelles.

D'HABILES Médecins ont observé , qu'on trouve peu fréquemment des hommes pituiteux parmi les soldats , les laboureurs , & tous ceux qui sont obligés de vivre du travail de leurs mains. Aussi les pituiteux étant moins féconds que les autres hommes , il est aisé de dire pourquoi la population est moins abondante chez les gens du monde qui mènent une vie sédentaire & oisive , que parmi les habitans des campagnes & des villes peu considérables.

CHACUN étudiant sa constitution d'après le tableau que j'en ai exposé au chapitre des tempéramens, pourra se servir des moyens proposés ci-dessus pour adoucir les défauts qui concourent à la stérilité, & qui dépendent essentiellement de la constitution de chaque individu. Les qualités qui constituent les tempéramens primitifs, ne se trouvant pas toujours dominer seules dans le même sujet, il en résulte des combinaisons qui modifient les tempéramens de différentes manières. C'est encore aux personnes qui sont dans ce cas, à étudier les mélanges de qualités qui exigent quelques changemens dans le régime. Le tempérament sanguin, par exemple, s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux ; il faut pour lors assortir ensemble les régimes de ces deux constitutions.

PARMI les alimens prescrits dans les moyens de rendre fertiles les mariages, en corrigeant quelques constitutions, j'ai placé deux boissons, le café & le chocolat, regardées par des personnes, sur-tout la première, comme peu propres à remplir les vues que l'on se propose. A l'égard du chocolat, c'est une nourriture qui répare & qui fortifie promptement. Il contribue par ces deux qualités à féconder les plaisirs du mariage, & il convient sur-tout aux personnes phlegmatiques qui ont besoin de stimulant. Un Médecin Anglois (a) ayant un phtysique réduit à un état pitoyable, lui conseilla l'usage du chocolat; le malade se trouva dans peu parfaitement guéri; mais ce qui démontre l'efficacité du régime contre la stérilité, c'est que la femme du mala-

(a) *Traité des alimens de LEMERI*, 3e. partie: Chap. VIII.

de,
tant
eut,
quoi
hors
n'opè
marq
mauv
grédi
d'une
colat
péram
qu'il
& qu
augme
L'add
que l'e
la con
insupp
person
le fan
observ

de , pour complaire à son mari , s'étant mise aussi à l'usage du chocolat , eut , dans la suite , plusieurs enfans , quoiqu'elle passât auparavant pour être hors d'état d'en avoir. Si le chocolat n'opère pas souvent des effets aussi marqués , c'est que l'on en fait une mauvaise application , ou que les ingrédients qui le composent ne sont pas d'une bonne qualité. L'usage du chocolat ne doit guère convenir au tempéramens bilieux ni aux sanguins , puisqu'il échauffe beaucoup les premiers , & qu'il nourrit trop les seconds , en augmentant encore le volume de sang. L'addition de la vanille & de l'ambre que l'on fait au cacao & au sucre dans la composition du chocolat , le rend insupportable & nuisible à toutes les personnes qui sont échauffées & dont le sang est en agitation. Il faut aussi observer qu'il en est de cet aliment ,

ans les
riages ,
utions ,
é & le
sonnes ,
eu pro-
se pro-
est une
fortifie
ces deux
du ma-
ux per-
esoin de
bis (a)
un état
du cho-
ans peu
qui dé-
contre la
du mala-
3e. partie.

comme de plusieurs autres ; il ne faut pas s'y être habitué trop fortement pour qu'on se ressente de ses bons effets ; il devient presque indifférent par l'habitude.

J'E ne rapporterai pas tout ce qui a été dit pour & contre le café ; il faudroit des volumes entiers. La boisson que l'on fait avec cette graine est , selon de grands Médecins , un préservatif assuré contre plusieurs maladies ; & selon d'autres , il la faudroit proscrire entièrement de l'Europe. On soutint , en 1695 , une thèse dans les Ecoles de Médecine de Paris , dans laquelle on entreprit de prouver , que l'usage journalier du café rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. Il seroit à souhaiter que cette boisson ne soit pas d'un usage aussi général qu'elle l'est ; mais je ne crois pas qu'on puisse , à la rigueur , attribuer au café la dépopulation qu'on

qu'on observe en Europe, depuis qu'il y a été mis en-vogue. M. HECQUET, dans le *Traité des dispenses du Carême*, rapporte l'histoire suivante, pour prouver l'influence du café sur la propagation de l'espèce. Une Reine de Perse, ne sachant ce qu'on vouloit d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverser à terre, s'informa à quel dessein on se donnoit, & à cet animal tant de mouvemens. Les Officiers firent honnêtement entendre à la Princesse, que c'étoit pour en faire un hongre. Que de fatigues! Répondit-elle, il ne faut que lui donner du café. Elle prétendoit en avoir la preuve domestique dans la personne du Roi son mari, que le café avoit rendu indifférent pour elle. (a)

[a] *Traité des dispenses du Carême*. Edit. de 1719.
Dans la seconde édition de son livre en deux volumes
M. HECQUET a retranché cette anecdote. On lisoit

IL est aisé de prouver tout ce que l'on veut, lorsqu'on écarte les circonstances qui affoiblissent les choses que l'on s'efforce d'établir. STENZEL rapporte la même histoire que M. HECQUET, & les réflexions qu'il y a jointes; démontrent qu'il ne faut pas toujours tirer des conséquences générales d'un cas particulier. Quelqu'un osera-t-il soutenir que le café est un vomitif, parce que BOYLE a vu un homme auquel une tasse de cette infusion tenoit lieu du plus fort émétique?

L'USAGE du café, dit STENZEL; loin d'affoiblir la force de ceux d'un tempérament vif & robuste, & qui ont ces parties de la génération en bon état, sert au contraire à les exciter à l'Amour.

Pourage au réfectoire de Port-Royal, & les Religieuses furent très-scandalisées de ce trait un peu trop gaillard, c'est ce qui le fit supprimer par la suite.

Il P
les
phle
terre
de la
nom
de l
café
s'acc
J
plus
a à
n'en
que
parle
occa
cette

(a)
Médec

(b)
CHEY

Il produit des effets contraires dans les personnes foibles qui abondent en phlegme, qui ont beaucoup de particules terrestres superflues, & dont les organes de la génération sont languissans. De ce nombre étoit MAHMUD KASNIN, Roi de Perse, qui étoit grand preneur de café, & qui se trouva hors d'état de s'acquitter du devoir conjugal. (a)

Je ne prétends pas, comme j'ai dit plus haut, démontrer que l'abus qu'il y a à faire un usage excessif du café, n'entraîne aucun inconvénient. Je fais que des Médecins célèbres (b) ont parlé des maladies graves qu'il peut occasionner; mais il suffit de dire que cette boisson, lorsqu'elle est moins prise

(a) *Toxicologia* de STENZEL. Voyez *Diâ. de Médec. art. Caffée.*

(b) BOECLER, [SIMON PAULI.] WILLIS, CHEYNE, HOFFMAN, &c.

par habitude que par besoin , & que l'usage en est modéré , fortifie l'estomac , rend la mémoire & l'imagination plus vive , & donne de la gaieté. (a) On sait que dans plusieurs alliances , la stérilité est causée par une sorte d'engourdissement mélancolique , qui s'oppose à la réunion des circonstances d'où dépend la fécondité ; une boisson qui possède les vertus reconnues au café , peut donc suffire quelquefois pour réunir ces circonstances. (b) Mais c'est sur tout chez les personnes phlegmatiques , qu'il doit opérer de bons effets , en observant de le prendre

[a] C'est le sentiment de PROSPER ALPIN , de BAGLIVI , de LEFEBRE , de MM. ANDRI , BOURDELIN & de JUSSIEU. Ce dernier soutint en 1716 , une thèse dans laquelle il conclut que l'usage du café est salutaire aux gens de lettres.

[b] Les Turcs regardent le café comme une chose si nécessaire que les maris s'obligent par contrat d'en fournir à leurs femmes.

& que
l'estomac,
on plus
On fait
stérilité
ffement
réunion
fécon-
s vertus
suffire
stances.
personnes
érer de
prendre

en petite quantité, pour éviter le malheur dont MAHMOUD nous fournit un exemple ; tandis qu'il doit nuire aux personnes maigres , exténuées , ou dont le sang est dans une agitation violente , en les portant vers l'amour avec trop d'ardeur. (a)

UN embonpoint excessif s'oppose encore quelquefois à la génération , & même à l'acte dont elle doit être le résultat : dans cette dernière circonstance , l'homme & la femme ne sont ni impuissans , ni stériles , & ne peuvent néanmoins consommer le mariage. Si l'empêchement vient du côté de la femme ,

LPIN , de
ANDRI ,
soutint en
l'usage du

ne chose si
contrat d'en

[a] Les femmes , sur-tout lorsqu'elles sont enceintes , doivent être fort circonspectes sur l'usage du café ; car il peut causer des hémorrhagies , d'où il résulte assez souvent l'avortement. L'abus de cette liqueur affoiblit les nerfs , & dans cet état , la moindre maladie , un accouchement même présente des symptômes effrayans , auxquels les femmes délicates ont de la peine à résister.

elle doit se prêter à ce qu'exige de sa complaisance, l'homme qui desire d'avoir des enfans.

ON peut, pour faciliter les époux, permettre la situation qui leur est plus commode. La Religion ne s'y oppose pas, lorsque le but où tendent ces efforts est la multiplication de l'espèce. Il est plus contraire à la sainteté des dogmes de la religion, de jouir des plaisirs stériles, que de chercher à les rendre féconds par les moyens qu'indiquent la Nature & l'instinct à tous les animaux. Je n'entends pas conseiller aux époux ces postures inventées par la débauche & le libertinage le plus effréné, capables de causer la stérilité, bien loin d'y remédier.... Que ces attitudes trompeuses, qui semblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus & flétris, restent dans les lieux où l'Amour n'a jamais pénétré sans horreur; dans ces

lieux où le plaisir est un monstre auquel on sacrifie avec les transports de la fureur ! L'hymen , plus attentif à donner de l'énergie à la volupté , qu'à multiplier les sacrifices qui l'appellent , bannit de ses mystères tout ce qui peut effaroucher la pudeur & la décence ; car il en est une , quoiqu'en disent les cyniques.

TOUTE posture qui tend à écarter de la jouissance les fruits qu'on a lieu d'en espérer , est contraire aux loix naturelles ; & toutes celles qui applanissent les obstacles qui s'opposent à la conception , doivent être admises dans les cas qui les exigent.

LE goût fantasque de quelques hommes , qui célèbrent les mystères de l'Amour , étant debout , rend nécessairement stérile l'union des sexes. Nous avons quelques observations qui prouvent que cette manière de se joindre a réussi

quelquefois; mais ces cas sont si rares, qu'ils démontrent moins la possibilité de la conception dans cette attitude gênante & contrainte, que la passion forte qui animoit les amans, lorsqu'après avoir vaincu les obstacles contraires à leurs plaisirs, ils profitoient de quelques instans dérobés & tumultueux. (a) Outre la stérilité qui résulte de cette manière de s'unir à la femme, la santé doit en souffrir; car, observe très-bien VENETTE, toutes nos parties nerveuses travaillent alors, & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent.... C'est la source de toutes nos lassitudes,

[a] Les Auteurs qui nous ont laissé leurs observations à ce sujet, ont aussi remarqué, qu'à la grossesse succède un accouchement presque toujours contre Nature, & qui expose la mère & l'enfant au danger le plus éminent.

de no
(a)
l'Ona
VEN
espèc
du pl
guère
dans
tomb
de n
d'une
& d
de c
suire
livré
après
un é
pitié
C

[a]
art. 2
[b]

de nos gouttes & de nos rhumatismes.
(a) L'observation suivante tirée de l'Onanisme, (b) confirme ce qu'avance VENETTE. Un homme livré, par une espèce de goût singulier, aux *Vénus* du plus bas étage, & ne les connoissant guère que dans les coins des rues, & dans la posture dont il est question, tomba dans l'épuisement accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessèchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut, après avoir gardé le lit six mois, dans un état également propre à inspirer la pitié & l'effroi.

CET exemple ne suffit-il pas, pour

[a] *Tableau de l'Amour Conjugal.* 2.^e part. chap. VI art. 2.

[b] Art. II. Sect. VIII.

détourner e cette manœuvre , les personnes qui , par une vanité déplacée , se font une gloire de prouver leurs forces par un moyen qui peut avoir des suites aussi funestes ?

P A R M I les autres attitudes dans lesquelles l'homme & la femme s'unissent, il faut rejeter , si l'on ne veut s'opposer à la génération , celles qui peuvent éloigner l'une de l'autre , des parties qui ne peuvent être trop rapprochées. Ainsi , la femme , qui loin d'attendre mollement entre les bras de son mari les caresses dont il va la combler , s'élance au-dessus des plaisirs , en saisissant une place qui ne lui est pas destinée , trouble l'ordre naturel des choses. La volupté peut sourire , en voyant cette métamorphose ; l'hymen n'aura pas à s'applaudir de la complaisance de l'homme qui laisse usurper ses fonctions.

L E S tentatives des époux sacrifiant

à l'Amour dans l'attitude qui annonce l'indolence & le désoeuvrement, ne sont pas souvent plus heureuses. O vous ! qui voulez rendre le jour témoin de vos plaisirs, quittez le siège gênant, qui, sans s'opposer à vos caresses, les rendroit moins vives ! L'Amour fait un trône de tout ce qu'il rencontre, mais la gêne donne des entraves aux plaisirs : la postérité a des droits sur eux que vous ne pouvez méconnoître, & c'est oublier ces droits que de jouir infructueusement.

LA plupart des hommes n'ont rien qui les oblige à changer, dans leurs embrassemens, la loi générale suivie par toutes les Nations. Cette manière uniforme d'agir, dit assez qu'elle est la plus conforme au vœu de la Nature. Si presque tous les animaux multiplient leur espèce dans une posture opposée, c'est que plus attachées au plaisir *strictement* dit, incapables de jouir autrement que

par l'organe qui les lie entre eux, l'imagination fait peu de chose dans leurs jouissance. Bien différent des animaux, l'homme savoure son bonheur par tous les sens; les pulsations de son cœur donnent le signal du plaisir à toutes les parties de son corps; ses baisers pleins de feu appellent la volupté, il la voit de ses yeux colorer de roses les lys de l'épouse qui palpite dans ses bras. . . . Il jouit avant la jouissance! . . . Il se livre enfin à toute l'étendue de ses transports, lorsque l'Amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les sources du plaisir. Quelle situation peut être préférable à celle qui réunit tous les accessoires de la volupté? Je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouissance brutale, fatigante, dont la stérilité est peut-être le moindre inconvénient.

LES hommes qui veulent rendre féconds leurs embrassemens, (& pourroit-il s'en trouver qui ne le voulussent pas ?) ne doivent donc pas s'écarter, autant qu'il est possible, de la loi générale. Je dis, autant qu'il est possible ; l'union d'une femme extrêmement délicate à un homme disproportionné, exige des attentions auxquelles on ne peut se refuser. La femme doit goûter le plaisir sans rien craindre, & les embrassemens amoureux n'en seront pas moins vifs, pour être donnés d'une manière moins directe.

LA stérilité qui a pour cause le peu d'étendue de la partie qui distingue l'homme de la femme, disparoît si, dans les approches, la femme se présente dans une attitude opposée à celle qui est généralement suivie. La matrice se trouve alors dans une situation favorable à la conception, & la liqueur séminale ne rencontre pas d'obstacles qui puissent

l'empêcher de parvenir dans le champ qu'elle doit fertiliser. C'est encore par ce moyen qu'un époux peut jouir des droits du mariage , sans craindre de blesser ou la mère ou l'enfant , lorsque la grossesse s'oppose à la situation la plus ordinaire.

UNE cause de stérilité plus commune qu'on ne le croit ordinairement , est l'état du prépuce dans certains sujets. Un homme vigoureux savoure le plaisir en le faisant partager à sa femme , & ne peut réussir à la rendre fertile ; parce que l'extrémité de la verge (le gland) est recouverte par le prépuce. Cette incommodité , qui se nomme *phimosis* , n'est pas toujours assez considérable pour exiger les secours de l'art ; mais elle l'est néanmoins assez pour s'opposer à la génération. Un homme étoit marié depuis dix ans ,

fans avoir pu se procurer un successeur ; fatigué des plaisanteries continuelles qu'il essuyoit, il voulut sérieusement s'occuper du soin d'imposer silence à ses amis. Après quelques consultations, il vit que l'obstacle à la fécondité de son mariage seroit détruit moyennant quelques précautions qu'il pouvoit prendre facilement lorsqu'il embrasseroit sa femme. (On imagine assez ce qu'il faut faire dans un pareil cas.) Le prépuce ne couvroit pas le gland si étroitement, qu'il ne fût possible de mettre celui-ci à découvert, l'expédient réussit, & le titre de père le dédommage amplement de la petite sujestion à laquelle il s'astreignit, pendant qu'il partageoit les transports de son épouse. J'ai dit que cet obstacle à la génération étoit plus commun qu'on ne le croyoit, & les Chirurgiens pourroient confirmer ce que j'avance, par beaucoup d'observations

qui y sont relatives , & auxquelles on n'apporte pas ordinairement grande attention , parce que la plupart des hommes ne sont pas instruits sur ces objets.

C'EST pendant que les desirs n'aiguillonnent pas les époux , qu'ils doivent tenir conseil sur leur situation , examiner les obstacles qui s'opposent à leur bonheur , & conférer sur les mesures qu'ils ont à prendre pour réussir. Que dans les transports qui précèdent & accompagnent leurs caresses , ils ne perdent pas de vue ce que la génération exige pour avoir lieu , l'introussion de la partie qui distingue l'homme , & ensuite le jaillissement de la liqueur prolifique. Qu'ils se souviennent sur-tout , que rien ne doit retarder ce jaillissement , ni s'opposer à ce que la liqueur pénètre jusques dans la matrice. Ces accessoires voluptueux , ces plaisirs

mé
gan
cité.
jouir
doit
cher
qui
Des
une
l'im
que
pren
on n
lang
stéri

C
de l
de
d'au
ont
hun

De la Stérilité. 305

ménagés par l'art , en fatiguant les organes , leur font perdre de leur élasticité. L'homme peut bien effleurer la jouissance pour établir l'harmonie qui doit y régner ; mais que la femme ne cherche pas à augmenter trop la soif qui le dévore , avant que de l'appaiser. Des desirs long-temps combattus , suit une jouissance presque *spirituelle* , où l'imagination a beaucoup plus de part que les sens ; & comme ce n'est pas la première qui fertilise l'accouplement , on ne doit pas s'étonner si les transports langoureux des amans sont volontiers stériles.

ON a vu jusqu'ici , que les causes de l'infertilité du mariage , sont souvent de nature à être anéanties ; il en est d'autres , d'autant plus rebelles , qu'elles ont leur siège dans la masse des humeurs : comme lorsqu'il s'agit d'un

vice particulier qui les dénature , les corrompt & les infecte. (a) Ces maladies sont du ressort de la Médecine , & je crois qu'elle doit plutôt donner ses soins à la maladie essentielle , qu'à la curation de la stérilité , qui seroit impossible , & qui , d'ailleurs , cessera dès que la cause principale ne subsistera plus.

LE trop d'embonpoint s'oppose à la fécondité : la graisse , dans les personnes qui ont la fibre lâche , supplée à la liqueur prolifique , qui demeure sans action , faute d'être préparée par des organes solides. Il s'agit , dans cette circonstance , de suivre un régime

[a] Les accidens qui accompagnent les maux vénériens peuvent quelquefois rendre inhabile à la génération ; la gonorrhée , les fleurs blanches , les maladies qui attaquent les parties de l'un & de l'autre sexe , & qui sont les symptômes du vice vénérien , produisent quelquefois cet effet , aussi bien que le vice écrouelleux , corbutique , &c.

capable de donner du ressort aux parties. Il est d'autant mieux indiqué, que les personnes très-grasses sont extrêmement délicates, molles, & ne pouvant supporter aucune fatigue. J'ai vu des femmes qui ont été guéries de la stérilité en faisant seulement beaucoup d'exercice. Elles souffroient au commencement, mais peu-à-peu elles acquerroient une constitution robuste, si nécessaire lorsqu'on veut remplir les droits sacrés de la Nature. . . . Combien d'enfans doivent leur naissance aux sages conseils du célèbre TRONCHIN ! On combat encore le trop d'embonpoint en dormant peu, faisant quelquefois usage d'alimens capables d'échauffer, de vin pur, de liqueurs spiritueuses, mais avec modération ; car une des principales causes de la stérilité, est l'abus que l'on fait des liqueurs fortes ; il est à craindre, si l'on n'y remédie,

que les effets n'en deviennent plus sensibles. (a)

LES personnes stériles par le trop d'embonpoint, ne doivent être saignées que pour des nécessités indispensables; les purgations réitérées, & l'usage des eaux ferrugineuses sont ici très-indiquées; mais, comme on l'a dit plus haut, c'est l'exercice & la dissipation qui doivent concourir avec le plus d'activité à la cure de cette maladie.

APRÈS les purgations & l'usage des eaux ferrugineuses, parmi lesquelles on donne la préférence à celles de Passy & de Forges, on prendra le remède suivant.

[a] HIPPOCRATE conseille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne soit naturel & fort. On sait que l'usage de ces boissons ne rend pas toujours impuissant; mais ne cause-t-il pas assez de désordre, s'il répand la stérilité sur les mariages?

Prenez une once de moëlle de Bœuf,
 Deux jaunes d'œufs frais ;
 battez le tout ensemble , & ajoutez y
 Deux grains d'ambre-gris ,
 Une pincée de Gingembre.

Mettez tout dans une affiette sur un réchaud , & faites-le cuire en consistance d'omelette.

ON la mange toute entière le matin à jeun , & l'on boit un verre de vin d'Espagne ou de Canarie par-dessus ; il faut continuer pendant huit jours , à moins que l'on ne se sente trop échauffé ; car , comme on l'a dit ailleurs , tout ce qui force la nature , doit être employé avec précaution. (a)

[a] On trouve la recette ci-dessus dans le *Dictionnaire de Santé* , à l'article *Stérilité* ; mais quelle faute énorme a-t-on fait ! on y a mis deux gros d'ambre-gris , [144 grains ,] tandis qu'on ne se permet guère d'ordonner cette substance à une dose plus forte que quatre ou six grains. Cette édition du *Dictionnaire de Santé* , est la troisième ; on s'y plaint amèrement des contrefaçons qui fourmillent de fautes qui ont pensé coûter la vie

LES bains dont j'ai déjà parlé au chapitre de l'impuissance, concourent encore à bannir la stérilité dans les personnes trop grasses, & qui par cela même sont d'une délicatesse extrême. Ils suppléent au défaut d'exercice dans quelques climats. Les femmes Turques sont presque toujours dans l'inaction, & elles doivent leur fécondité à l'usage des bains, qui est un spécifique contre les

À plusieurs malades, &c. Cette édition est certifiée la seule véritable; chaque exemplaire est enfin signé de la propre main du libraire! qu'on ne dise pas que cette dose d'ambre est trop extraordinaire pour que personne puisse s'y tromper, & ne pas reconnoître une faute d'impression aussi considérable; un ouvrage destiné à être entre les mains des hommes de tous les états, devient un livre dangereux, s'il s'y est glissé des fautes d'où peuvent résulter des malheurs affreux. L'ouvrage est dans les mains des habitans de la campagne, & les Apothicaires des Bourgs, & même des petites Villes, ne sont guère que des Epiciers ignorans, qui ne connoissent les drogues qu'ils débitent que sur l'écriteau, & qui donnent tout ce qu'on leur demande, sans en connoître ni les doses, ni les verrus.

vapeurs & la plupart des accidens spasmodiques, dont devroient être attaquées des femmes presque toujours couchées sur leur sofa. Si elles passent quinze jours sans prendre le bain, la tête leur fait mal, & tout leur corps souffre un mal-aise, avant-coureur des incommodités qui assiégent les femmes inactives. Il résulte aussi des inconveniens de l'usage du bain, même dans l'orient, mais ils seroient faciles à éviter si la superstition ne s'y opposoit. Leur fréquence est excessive: tout bon musulman qui a couché avec sa femme est obligé de se purifier dans le bain; un Turc qui n'est pas marié doit aller au bain, si pendant la nuit il a été favorisé par un songe voluptueux; les femmes de leur côté sont obligées d'aller au bain pour les mêmes causes & sous la même obligation. Elles sont dispensées de se trouver à la mosquée dans le

temps des prières ; mais le bain est un devoir essentiel prescrit par leur religion , & auquel il est impossible de se soustraire (a) Les mauvais effets que produisent les bains dépendent encore de la qualité de l'eau , & du temps qu'on y reste. Si l'eau est chaude , elle occasionne des syncopes , des vomissemens , des vertiges , des cardialgies , &c. D'ailleurs , les femmes Turques restent longtemps dans le bain , elles sont obligées d'y faire leur toilette ; on les y peigne , on les lave à plusieurs reprises , & l'on y tresse artistement leurs cheveux. Indépendamment du temps que cela demande , les femmes font baigner avec elles leurs enfans , à qui elles font la même cérémonie. Les hommes , qui ne font qu'entrer dans le bain , s'y laver

&

[a]. Il n'y a pas de village Turc avec une petite mosquée , qui n'ait aussi un bain public,

& en
bons
me le
parlé

Il
dans
ter ce
faudra
duite
avoit
une f

(a)
fréquent
les Arm
mes , d
leurs ch
qui ne
se laver
trouvè
par M.
inférée
ailleurs
les plus
qui réfu

& en sortir ensuite , se ressentent de ses bons effets , sans y être exposés comme les femmes aux accidens dont j'ai parlé (a).

Il seroit facile de tirer parti des bains dans notre climat , en observant d'écarter ce qui peut les rendre dangereux. Il faudroit , sur-tout , ne pas imiter la conduite des Seigneurs Russes , qui après avoit fait usage du bain , & celui-ci est une fournaise qu'on nomme bain de

(a) Les Turcs ne sont pas les seuls qui se servent fréquemment des bains à Constantinople ; les Grecs , les Arméniens , les Juifs s'en servent aussi. Leurs femmes , de même que celles des Turcs , ne font tresser leurs cheveux que dans les bains. Les Arméniennes , qui ne changent pas souvent de linge , sont obligées de se laver plus souvent que les femmes Turques. On trouve dans une *Dissertation sur les bains orientaux* , par M. Ant. TIMONY , Médecin à Constantinople , insérée dans l'ouvrage de M. CLERC , que j'ai cité ailleurs , les détails les plus curieux & en même-temps les plus utiles , sur les avantages & les inconvéniens qui résultent de l'usage des bains dans l'Orient.

vapeur (a), vont se reposer dans leurs lits, & prennent les cordiaux les plus forts. C'est détruire en un instant les bons effets du remède que l'on vient d'employer; c'est faire éclore le germe de plusieurs maladies dangereuses, ou du moins s'exposer à passer ses jours dans un état de langueur qui rend incapable de tout.

CE que j'avance ici, n'est point étranger à mon objet. Lorsque des philosophes célibataires se sont écriés,

(a) Ces bains se prennent dans une chambre assez petite, dont le plafond est peu élevé; elle contient un ou plusieurs fourneaux de briques, dont on pousse le feu jusqu'à ce que la pierre large & inclinée qui est à leur sommet, soit brûlante. Quand ceux & celles qui veulent prendre le bain de vapeur, sont dépouillés de leurs habits, ont répand sur cette pierre de l'eau chaude ou froide qui s'élève en vapeurs, & se disperse sur les corps nus. L'atmosphère de la chambre dans ce moment, est semblable à celui d'un four où d'une raffinerie. Plusieurs Français, qui ont voulu essayer ce bain en Russie, m'ont assuré, qu'ils n'ont pu y rester une minute,

Pères
le stéril
mais
thod
biles
pagn
rien
que
& qu
vos e
de pe
cette
& on
Mais
l'on d
froide
chauc
l'on d
suite
froide
on c
vu d

Pères & mères , plongez vos enfans dans le flux ! On a admiré leurs déclamations , mais on a toujours suivi l'ancienne méthode d'élever ses enfans. Lorsque d'hâbiles Médecins sont venus , accompagnés du raisonnement & de l'expérience , à l'appui des philosophes ; lorsque les TISSOT ont donné des faits , & qu'ils ont dit , accoutumez *peu-à-peu* vos enfans aux bains froids , beaucoup de personnes ont senti l'importance de cette méthode de fortifier les hommes , & on a commencé à la mettre en usage. Mais qu'est-il arrivé ? Des enfans que l'on destinoit à être plongés dans l'eau froide , une partie le furent dans l'eau chaude ; (& c'est par l'eau tiède que l'on devoit commencer.) On craignit ensuite l'impression trop vive d'une liqueur froide sur le corps d'un enfant chéri , on continua les bains chauds ; & j'ai vu des enfans qui , grace à la tendresse

extrême de leurs parens , ne feront jamais que des hommes foibles & malades , si les infirmités dont ils sont déjà attequés, leurs laissent parcourir la durée ordinaire de la vie humaine (a).

LES personnes foibles , qui , pour combattre la stérilité , auroient recours aux bains chauds , tomberoient dans le même inconvenient ; sur-tout , si comme les Seigneurs Russes , ils ne s'attachoient pas à rétablir après avoir pris le bain , le ton , le ressort des fibres. La force des porte-faix de Constantinople (on en raconte des prodiges ,) s'acquiert & se soutient par l'exercice que ces hommes sont obligés de faire. Ils seroient bien éloignés de cet état , si en sortant du bain , ils se livroient à

(a) Il faut consulter , sur la manière de faire prendre les bains aux enfans , le précepte que donne M. TRISOT , dans son excellent ouvrage : *Avis au Peuple sur sa santé*. Vol. II. chap. XXVII.

la mo.
peuple
avec p
mond
glace
corps
n'en c
le Mo
à sa v
le con
écrevi
rivièr
du b
oppo
la tête
avec
faits
endoi
& va

(a)
le suje
Vol. I.

la mollesse & à l'oisiveté. En Russie, le peuple qui se conduit, à bien des égards, avec plus de prudence que les gens du monde, mange de la neige ou de la glace étant dans le bain, tandis que son corps ruisselle de sueur, & la sueur n'en devient que plus copieuse. Quand le *Mongik* (a), dit M. CLERC, a sué à sa volonté, il sort du bain tout nud, le corps fumant, & rouge comme une écrevisse cuite, & va se jeter dans la rivière qui est toujours à la proximité du bain. Si les glaces de l'hiver s'y opposent, il se contente de s'arroser de la tête aux pieds, à plusieurs reprises, avec de l'eau qu'il puise dans des trous faits exprès; après cette cérémonie, il endosse un habit de peau de mouton, & va boire un gobelet ou deux d'es-

(a) C'est le nom générique qui désigne, en Russie, le sujet, l'esclave. *Hist. Nat. de l'homme malade.*
Vol. II.

prit de grain très-fort : s'il n'est pas en état de s'en procurer , il boit d'une forte bière..... Ce bain rend le *mougik* gai , alerte , & tout prêt à s'acquitter des plus rudes travaux..... C'est ainsi qu'on trempe l'acier.

IL résulte de cette manière d'agir , que les hommes & les femmes du peuple , se préservent & se guérissent souvent d'un grand nombre de maladies , par l'usage des bains de vapeurs suivis de l'immersion dans l'eau froide ; tandis que le beau monde (on a vu plus haut comment il se conduit en sortant du bain) se procure des fluxions , des maux de gorge , des rhumes opiniâtres , des catarrhes qui dégénèrent souvent en asthme , ou qui se terminent par la phthisie , le relâchement , la mollesse des chairs , un gros embonpoint qui cause si facilement la stérilité. Rien de plus commun que de voir les Dames

Russe
envel
enten
vienn

IL
le Co
coutu
jetter
tient
& da
endu
qu'on
coups
des la
chaq
toujo
le dé
dort
meill

(a)
merce
empire

Russes avec la tête, le visage ou le cou, enveloppés d'un mouchoir, & de leur entendre dire que leurs indispositions viennent d'un refroidissement.

IL est bon que vous sachiez, dit M. le Comte ALGAROTTI (a), que la coutume du pays, (en Russie) est de jeter les enfans d'un four, où on les tient un certain temps, dans l'eau froide & dans la glace. C'est ainsi qu'on les endurecit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des saisons, qu'ACHILLE à ceux des lances & des flèches.... Cependant chaque fantassin, outre ses armes, porte toujours un manteau; au besoin, il le déploie & s'enveloppe dedans; il dort sur la neige comme dans le meilleur lit.... La nourriture du soldat

(a) *Lettres sur la Russie*, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus, des forces de cet empire, &c. &c.

est très-frugale.... Quand il est campé , on lui donne de la farine ; il creuse des fours en terre & y cuit son pain. Quand on veut le régaler , on lui donne une espèce de biscuit très-dur , qu'il concasse , & fait bouillir avec du sel & des herbes qu'il trouve par-tout. La plus grande partie du temps , il fait abstinence , &c. &c.

TOUT ce qui tend à rendre le corps robuste dans un âge encore tendre , fait dans l'âge mûr des athlètes vigoureux ; & des hommes ainsi constitués , doivent être aussi excellens dans l'art de peupler le monde , que dans l'affreux métier de le détruire. Il n'y a pas d'apparence que dans notre climat , il soit jamais nécessaire d'endurcir les hommes , à-peu-près comme on trempe l'acier , par les moyens qu'emploient les Russes ; mais en modérant les expé-

dien
tutio
à le
moir
dina
indi
ront

(a)
mence
annon
ann.e
ducat
a pui
cation
des E
encor
utiles
de Ge
sertat
de M
BOE
les m
dans
nière
VAN
dicin
SAR

diens , en les assortissant à notre constitution actuelle , ne pourroit-on parvenir à le remonter peu - à - peu (a) ? Du moins , il faudra des accidens extraordinaires , pour jeter la stérilité sur des individus , qui dès - leur naissance auront été élevés de manière à pouvoir

(a) C'est par l'éducation physique qu'il faut commencer , & les livres excellens , donnés sur cet objet , annoncent qu'il est devenu capital depuis quelques années. On peut citer , parmi ces ouvrages utiles , *l'Éducation des enfans* , de LOCKE , dans lequel on a puisé des préceptes excellens pour des traités d'éducation qui ont paru depuis. Le chapitre de *l'Institution des Enfans* , dans les *Essais de MONTAGNE* , est encore une source où l'on a puisé des connoissances utiles. Tout le monde connoît l'ouvrage du *Citoyen de Genève* , qui a aussi l'éducation pour objet. La *Disseriation de M. BALLEXSERD*. Le *Commentaire de M. VAN-SVIETEN* , sur les *Aphorismes de BOERHAAVE* , qui traite , avec tant de sagacité , les maladies des enfans & la manière de les conduire dans les premiers temps de leur vie. *L'Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* , par feu M. VANDERMONDE. Le *Traité de l'éducation médicale des enfans en bas âge* , par M. DES ESSARTS.

compter sur leurs forces. C'est en les exerçant & en les accoutumant à tout, qu'on parviendra à les rendre vigoureux.

LES Anglais formeroient une Nation, incomparablement plus forte que la nôtre, si l'éducation agreste qu'ils donnent à leurs enfans, n'étoit en quelque sorte perdue pour la plûpart, lorsque, maîtres de leurs actions, ils se livrent, à notre exemple, à toute la dissipation vers laquelle la jeunesse se porte avec tant de facilité. L'ingénieux auteur de *la Lettre sur les Patagons*, nous donne un exemple frappant de l'usage où sont les Anglais de fortifier le corps des hommes, tandis qu'il en est encore temps. Dans l'idée que notre Ecrivain se fait des Patagons, toute leur éducation est une gymnastique continuelle. « Doc-
 » teur, dit-il, à M. MATTI, auroit-on
 » résolu en Angleterre d'être Patagons
 » en quelque chose ? Vous plongez vos

» enfans dans la Tamise.... Il y a bien
 » pis : je me rappelle que dans mon
 » voyage d'Italie , je rencontrai à Gê-
 » nes votre chef d'escadre , M. HARRIS-
 » SON ; il eut la politesse de m'inviter
 » à voir son escadre Au milieu de
 » nos propos , dans la chambre du con-
 » seil , entrèrent deux enfans avec le
 » tablier de fatigue , couverts de sueurs
 » & de goudron , vrais mousses ; ils
 » venoient saluer le Commandant , &
 » ce fut avec un air de confiance &
 » presque de familiarité. Qui sont ces
 » élèves , lui dis-je ? *L'un est le neveu*
 » *de l'Amiral HERVEY & de Milord*
 » *BRISTOL ; l'autre m'appartient Et*
 » *quel sera leur premier grade ? Mate-*
 » *lot , & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'ils*
 » *arrivent au commandement. Ils nous*
 » *quittèrent pour grimper aux mâts (a). »*

(a) Lettre au Docteur MATTY , Secrétaire de la

INDÉPENDAMENT des progrès que doivent faire des hommes ainsi élevés, on peut dire que s'ils conservent ce précieux germe de force & d'agilité, introduit en eux à l'âge où les facultés corporelles demandent à se développer, ils seront utiles à leur patrie à plusieurs égards. On auroit, à la vérité, lieu de craindre que des jeunes gens dont on a fortifié les organes par beaucoup d'exercice, ne soient portés avant l'âge nécessaire, vers les plaisirs de l'Amour : mais l'exemple des habitans de la campagne doit nous rassurer. Avec toutes les qualités requises pour prouver leur vigueur, ils sont plus réservés, ils domptent avec plus d'em-

Société Royale de Londres, sur les Géans Patagons.
 Cette brochure, qui est une critique de nos mœurs, offre des vues utiles, & dont on pourroit tirer parti jusqu'à un certain point, pour fortifier le corps des jeunes gens.

pire,
 jeunes
 l'Amour
 tion.
 dit M
 jeune
 & en
 ne lai
 forcé
 volont
 l'explo
 en dé
 le doi
 ainsi
 athlète
 des fe
 plus v
 & dan
 lors,
 moien

pire, les passions violentes que nos jeunes gens inactifs, moins affectés de l'Amour par les sens que par l'imagination. *Je veux qu'en la débauche même,* dit MONTAGNE, en parlant d'un jeune homme, *il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté* (a) S'il est nécessaire d'arrêter l'explosion des feux de l'Amour, c'est en démontrant les suites funestes qu'elle doit avoir dans un âge trop tendre, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les anciens athlètes s'abstenoient de la compagnie des femmes, afin d'être plus forts & plus vaillans dans les jeux olympiques & dans les gymnases. *Les anciens Gaulois,* dit encore MONTAGNE, *estimoient à extrême reproches d'avoir eu*

(a) Liv. I. Chap. XXV. *L'institution des enfans.*

326 *De la Stérilité.*

accointance de femme avant l'âge de vingt ans, & recommandoient singulièrement au hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant leur pucelage, d'autant que les courages s'amolliſſent & divertiffent par l'accouplage des femmes.

AUSŒI ces hommes formèrent-ils une nation courageuſe à laquelle rien n'auroit réſiſté, ſ'ils n'avoient peu-à-peu dégénéré, en ſe livrant à la débauche exceſſive qu'enfante le luxe. Les anciens hiftoriens nous les peignent comme des hommes formidables en ce qu'ils ne craignoient rien, *eſtimans que fuir étoit choſe ſi honteuſe, que meſmes ils ne ſ'enfuyoient pas des maiſons qui ſ'é-crouloient. (a)*

IL a donc été poſſible de donner aux jeunes gens une vigueur peu com-

[a] *Mémoire des Gaules, &c. par Scipion Dupleix, Liv. I. Chap. IX.*

mune
rivemen
temps.
pas à l
étant a
vers l'A
tempér

ON
ſtérilité
à la fe
ronne.
& des

(a) Les
juſqu'à c
duquel la
ſûre, po
l'hiftorien
marque o

(b) V
encore c
l'homme
obligatio
ſonnes q
auſſi cor

mune & d'en suspendre les effets , relativement aux plaisirs , pendant quelque temps. Quels avantages n'en revient-il pas à la Nation , lorsque ces hommes étant *achevés* , ils dirigent leur force vers l'Amour , avec toute l'énergie d'un tempérament robuste (a).

ON observe encore une cause de stérilité qui tient moins à l'homme & à la femme qu'au local qui les environne. Dans le fameux *Traité de l'air & des eaux* (b). HIPPOCRATE a

(a) Les Loix Gauloises avoient porté l'attention jusqu'à condamner à l'amende un jeune homme duquel la ceinture auroit excédé une certaine mesure , pour être devenu trop gras, *ce qui est*, dit l'historien que j'ai cité dans la note précédente, une marque ordinaire d'oisiveté & de faiturdise.

(b) Voyez *Diâ. de Méd. art. Air*. On retrouve encore ce morceau précieux dans l'*Hist. Nat. de l'homme malade*, tom. II. 4e. part. & c'est une obligation que doivent avoir à l'Auteur , les personnes qui ne peuvent pas se procurer un ouvrage aussi considérable qu'est le *Diâ. de Médecine*.

développé d'une manière admirable ; les influences de ces élémens , sur tout ce qui se passe dans l'économie animale ; & d'après les observations de ce grand homme , on peut rendre raison de la stérilité ou de la fertilité d'un pays par rapport à sa situation. Il y a bien de la différence , dit-il , entre une Ville qui est au nord , & une qui est au midi ; entre une qui est au levant , & une qui est au couchant. Il n'est pas moins important d'examiner la nature du sol , s'il est nu , sec , couvert , humide ; s'il est étouffé & dans un fond , ou s'il est élevé & froid ; celles des eaux , si elles sont marécageuses , si elles viennent des montagnes & des rochers ; & enfin , si elles sont dures & crues , douces ou saumâtres (a) , légères ou pesantes.

(a) On donne ce nom à l'eau des rivières lorsqu'elle est un peu salée par le mélange de celle de la mer.

LES préceptes donnés par le père de la Médecine , à ceux qui se destinent à cette science , devroient être sçu de tous les hommes qui chérissent la santé. Ce seroit m'écarter du plan de mon ouvrage , que d'extraire de l'article important dont je parle , tout ce qui pourroit avoir un rapport plus ou moins éloigné à mon objet ; il est néanmoins quelques observations essentielles , que je vais offrir rapidement à mes lecteurs. HIPPOCRATE considère les Nations entières dans ses observations , mais on doit les rapprocher plus particulièrement des individus ; & alors elles deviennent utile pour la plûpart , en les appliquant à l'objet que je traite.

APRÈS les connoissances préliminaires , sur le climat , HIPPOCRATE veut que le Médecin qui se destine à y exercer son art , s'occupe de la manière de vivre des habitans ; il obser-

vera, dit-il, s'ils sont grands buveurs & grands mangeurs, ou s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup; s'ils sont paresseux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation & l'exercice; c'est de-là qu'il doit tirer ses inductions sur tout ce qui se présente.

D'APRÈS ce que j'ai dit plus haut, il est aisé de sentir qu'un mariage dont la stérilité aura pour cause l'inaction des deux individus, ou des excès dans les alimens, qui dérangent continuellement les fonctions, sera guérie par les moyens que j'ai indiqués, après qu'on en aura reconnu la cause; ce qui sera facile, pour peu que l'on s'examine en suivant les observations d'HIPPOCRATE.

TOUTE Ville exposée aux vents chauds, c'est-à-dire, aux vents qui s'élèvent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui est à couvert des

vents

mais c

CE

se con

nes ob

temps

elles f

notre

nues f

l'usage

LE

exposi

eaux n

sont c

les. Si

sont

homme

pleine

ont p

digère

dre ex

mes y

vents du nord , est abondante en eaux ; mais ces eaux sont impures & pesantes.

CETTE observation d'HIPPOCRATE se confirme très-souvent. Des personnes obligées de s'éloigner pour quelque temps du lieu qu'elles habitoient , & où elles faisoient usage des eaux dont parle notre immortel observateur , sont devenues fécondes dès-qu'elles en ont cessé l'usage.

LES Villes qui ont une mauvaise exposition , & qui ont volontiers des eaux marécageuses ou des eaux de lacs , sont exposées à des variétés continuelles. Si l'été y est sec , les maladies y sont courtes ; si l'hiver est froid , les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite..... Ces hommes ont peu de force & de vigueur ; ils ne digèrent qu'avec peine..... Le moindre excès les incommode.... Les femmes y sont mal-saines & sujettes aux

fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie, & non pas la Nature, rend stériles, ou fait avorter. Les enfans y ont des asthmes & tombent dans de fréquentes convulsions.... Quand les hommes ont passé cinquante ans, ils deviennent paralytiques, si le soleil leur donne tout d'un coup sur la tête ou qu'ils y aient souffert un trop grand froid.

EN indiquant ainsi le mal, HIPPOCRATE indique en même-temps comment on peut le prévenir. En effet, les variations continuelles de l'atmosphère influeront peu sur les corps, si on y a habitué ceux-ci; les hommes n'auront rien à craindre des excès s'ils n'ont font aucun; en évitant les maladies on évitera la stérilité, puisque celle-ci en est la suite, &c.

QUANT aux Villes qui, à couvert des vents chauds, reçoivent les vents

froids,
d'été,
les ho
secs....
vent,
plûpar
seaux.
trente
gnem
plus l
reté c
deur,
riles
moins
On a
culté
les f
lent
la d
L'en
temp
gardi

froids entre le couchant & le levant d'été, les eaux y sont froides, & les hommes communément grands & secs.... Ils mangent plus qu'ils ne boivent, ont la tête saine & forte, & la plupart sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Ils ont en été, jusqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens saignemens de nez, & vivent néanmoins plus long - temps que les autres. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, rendent beaucoup de femmes stériles, suppriment leurs règles, ou du moins les dérangent considérablement. On attribue encore à ces eaux les difficultés de l'accouchement, & celles que les femmes éprouvent lorsqu'elles veulent nourrir leurs enfans; la crudité & la dureté des eaux détruisant le lait. L'enfance dans ces villes dure plus longtemps qu'ailleurs, & la puberté y est plus tardive.

LES Villes qui sont tournées au levant, sont sans comparaison plus saines que celles qui sont au nord & que celles qui sont tournées aux vents chauds; quand il n'y auroit qu'une stade de différence. Les eaux qui y reçoivent les rayons du soleil levant, ne sauroient être que très-claires, très-légères & d'une saveur agréable. Les premiers rayons du soleil les purifient, & l'air retient long-temps les impressions du matin: les hommes y ont le teint fort bon & fleuri, la voix claire & nette, les passions assez modérées, ce qui est un grand point pour la fécondité; aussi les femmes y sont-elles fécondes, & elles accouchent facilement.

MAIS les Villes qui regardent le couchant, de manière qu'elles soient à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds ou les vents du nord; ces Villes, dit Hip-

POCR
saines
le sol
déjà
dant l
il ton
journe
homm
force
finité
rude
& de
être p
qui m
parce
humie
couch
ceux
ces V
ture
faison
arrive

POCRATE , sont nécessairement mal-saines : les eaux n'y sont pas claires , le soleil n'agit sur elles que lorsqu'il est déjà fort haut. Tous les matins , pendant l'été , il souffle des vents froids & il tombe de la rosée ; le reste de la journée le soleil brûle & dessèche les hommes , c'est pourquoi ils n'ont ni force ni couleur , & sont sujets à une infinité de maladies. Ils ont de plus la voix rude & enrouée , à cause de la grossièreté & de l'impureté de l'air , qui ne peut être purgé par les vents secs du nord , qui n'y sont pas de longue durée ; & parce que ceux qui soufflent sont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant ressemblent parfaitement à ceux de l'automne ; & la situation de ces Villes , leur donne une température à-peu-près pareille à celle de cette saison , à cause du changement qui y arrive dans un même jour ; le matin

& le soir y sont d'une température entièrement opposée.

RIEN ne démontre mieux les effets salutaires qui doivent résulter de la situation favorable d'un pays, que la longévité des habitans du *Petit-Clery* en Clermontois. Quoique ce Village ne consiste qu'en 25 feux, il s'y trouvoit à la fin de l'année 1768, douze personnes en très-bonne santé qui avoient entr'elles 993 ans 2 mois (a). Il est étonnant qu'il se trouve, dans un aussi petit Village, un aussi grand nombre de personnes d'un âge avancé; il faut attribuer ce bonheur à sa position. Il est près de la Meuse sur une petite montagne, à l'aspect du nord, & au pied de laquelle est une petite prairie, environnée

(a) *Journ. Encyclop.* Décembre 1768. Ces douze personnes sont trois hommes, & neuf femmes ou filles.

vironnée de belles plaines , & éloignée
des bois.

CE qu'HIPPOCRATE a dit des
eaux jusqu'à présent, s'est trouvé lié
avec ses observations sur la situation
& la température des Villes. Il re-
vient ensuite au premier objet, qu'il
n'a fait qu'indiquer. Il examine quels
biens & quels maux doivent résulter
de l'usage des eaux, relativement à
leurs propriétés. Je laisse avec regret
ce qui paroît s'écarter du plan que j'ai
tracé pour ne m'occuper que de ce qui
y a un rapport immédiat.

LES eaux des marais, celles des lacs,
& en général toutes les eaux croupissan-
tes, doivent être nécessairement chaudes
en été, épaisses & de mauvaise odeur,
parce qu'elles ne coulent point, qu'elles
reçoivent toujours l'égout des pluies,
& qu'elles sont brûlées par le soleil. En

hiver, elles seront froides, glacées & troubles, lourdes & grossières. Ceux qui boivent habituellement de ces eaux, sont la proie d'une infinité de maladies. Elles causent des obstructions aux principaux viscères, elles décharnent le visage & amaigrissent tout le corps. Les femmes qui en font usage conçoivent avec peine, accouchent difficilement : elles mettent au monde des enfans fort gros, boursoufflés ; mais qui dans la suite tombent en consommation, & sont toujours mal sains & sujets à plusieurs accidens. Souvent il arrive aussi que les femmes croient être grosses, & quand le terme est venu, cette grossesse s'évanouit.

LES plus mauvaises eaux après les précédentes, sont celles qui coulent des rochers, car elles sont dures ; & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre,

de P
vitric
eaux
chent

LE
nent
qui n
elles
chauc
ce qu
ces t
faire
ver l
le le
salées
ral t
pend
tains
utile

O
celle

de l'argent, de l'or, du soufre, du vitriol, du bitume ou du salpêtre; ces eaux passent avec peine, & empêchent le ventre de faire ses fonctions.

LES meilleures sont celles qui viennent des lieux hauts & des collines, qui n'ont qu'une terre sablonneuse, car elles sont douces & limpides; elles sont chaudes en hiver, & froides en été; ce qui marque qu'elles ont leurs sources très-profondes. Mais il faut sur-tout faire grand cas de celles qui coulent vers le levant, & particulièrement vers le levant d'été. Toutes celles qui sont salées, âcres & crues, sont en général très-mauvaises à boire; il y a cependant certains tempéramens & certains maux auxquels elles sont fort utiles.

ON met au dernier rang des eaux, celles qui coulent vers le midi, & en-

tre le levant & le couchant d'hiver; mais elles sont moins dangereuses dans les pays froids que dans les pays chauds.

LES personnes qui ont le ventre dur, constipé & disposé à s'enflammer, doivent user des eaux les plus douces, les plus légères; & ceux qui l'ont mou, humide, pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu salées, car elles consumeront cette pituite & cette humidité.

TOUTES les eaux qui cuisent facilement les légumes, qui fondent & pénètrent les viandes, lâchent par conséquent le ventre & lui communiquent leurs vertus; celles qui sont crues & dures, & qui cuisent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que dessécher & resserrer.

LES eaux de pluie sont très-légères

res; t
claires

LES
toutes
qui a
premiè

LA
la stra
rique
culière
de tou
est for
d'autre
de mar
sible q
l'une e
neuse;
chaude

[a] Ce
de l'air,
& l'eau
exigent l
pure.

tes, très-douces, très-déliçates, très-claires. (a)

LES eaux de glace & de neige sont toutes très-mauvaises, car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais sa première qualité.

LA pierre, la colique néphrétique, la strangurie, l'ardeur d'urine, la sciatique & les tumeurs, viennent particulièrement aux hommes qui boivent de toutes sortes d'eaux, dont la source est fort éloignée, ou dans lesquelles d'autres eaux de rivières, de lacs & de marais se déchargent. Il est impossible qu'une eau ressemble à une autre; l'une est douce, l'autre salée & aluminieuse; celle-ci est froide, celle-là est chaude, &c. Rien n'est plus impor-

[a] Ces bonnes qualités dépendent de la pureté de l'air, mais il n'est pas toujours dans cet état & l'eau contient alors des matières grossières, qui exigent la distillation pour la rendre légère & plus pure.

tant que cet examen, continue HIPPOCRATE, & la plus grande partie de nos maladies, viennent des causes que nous avons sous les yeux, que nous secondons au lieu de les détruire.

ON ne peut se refuser à croire que l'air & l'eau n'aient une action sensible sur la multiplication de l'espèce, & que les différences qu'ils font naître ne soient très-remarquables. C'est ce qui faisoit dire à HIPPOCRATE, en considérant les variétés des saisons & celles des terrains; il en est de même des hommes, si l'on y prend garde de près; dans les uns, la Nature est la même que celle des montagnes, des forêts, & des lieux arides; dans les autres, elle est semblable à celle des terres légères & humides; dans ceux-ci, elle est la même que celle des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là, on reconnoît la nature

des p
secs:
chang
des,
qu'el

N
à que
flue f
la fe
flexio
vatio
rope
hom
plus
temp
en f
le pl
des
c'est
pas
en t
ne p

des plaines & des lieux découverts & secs : les variétés des saisons, qui changent la nature des choses son grandes, & en grand nombre ; les diversités qu'elles causent ne le sont pas moins.

NOTRE observateur, pour prouver à quel point la température du climat influe sur la vigueur, & par conséquent sur la fertilité des hommes, expose les réflexions que lui ont suscitées ses observations. L'Asie, dit-il, diffère de l'Europe, par la nature des plantes & des hommes ; car tout vient plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe. La température des saisons & leur égalité en sont cause ; or, ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroissement des choses qui naissent dans un pays, c'est la température de l'air. Ce n'est pas que le climat de l'Asie soit égal en tout, continue notre Auteur, je ne parle que de cette partie qui est la

plus tempérée.... On y élève les enfans avec plus de facilité, les hommes y sont mieux constitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; quant à la taille & à la beauté de la voix, il n'y a presque pas entr'eux de différence; de sorte, qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de la constitution la plus naturelle & la plus tempérée; mais il est impossible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux, accompagnent de telles constitutions; le goût & l'instinct n'y sont pas constants; un sexe ne se borne point uniquement à l'autre, entraîné par la volupté..... Il en est de même en Égypte & en Lybie.

EN parlant des peuplet qui habitent les bords du Phase, HIPPOCRATE observe que leur pays est marécageux, chaud, humide & couvert. En tout

temps
très-fo
les m
caux.
mais
rites
d'arb
chaud
pues
pluies
eau d
c'est
Les
font
l'exce
de m
humid
fort d
ensem
Phase
la fig
& h

temps, dit-il, il y tombe des pluies très-fortes, & ses habitans vivent dans les marais, & bâtissent au milieu des eaux. Ils vont rarement dans les Villes; mais ils courent çà & là dans de petites barques qu'ils font d'un seul tronc d'arbre. Ils ne boivent que des eaux chaudes, stagnantes, qui sont corrompues par le soleil, & grossies par les pluies. Le Phase même n'est qu'une eau dormante; de tous les fleuves, c'est le plus tranquille & le plus lent. Les fruits que mangent le Phasiens, sont avortés, imparfaits, sans saveur; l'excessive humidité ne leur permet pas de mûrir comme il faut; c'est cette humidité qui rend l'air de ce climat fort épais & grossier; tout cela joint ensemble, fait que les habitans du Phase diffèrent des autres hommes par la figure: ils sont excessivement grands & horriblement gros. Ils sont pâles &

défaits comme les malades qui ont la jaunisse, ils sont lâches dans les travaux.

A la constitution de ces Asiatiques, HIPPOCRATE oppose les Sauromates Européens qui habitent près du Palus Méotide. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, & combattent pendant qu'elles sont Vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permission de se marier; elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le sacrifice ordonné par la Loi. Celle qui se marie, est dispensée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne soit forcé de prendre les armes pour quelque grande nécessité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles sont jeunes, les mères ont grand soin de leur brûler la mamelle droite avec un instrument d'airain fait

expro
pouv
nour
bras

O
diffé
Peup
tum
pens
lorsq
à la
caus
trop
Scyt

C
ma
n'on
bite

[a
font
à pl
nées

exprès; de sorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & la nourriture se portent à l'épaule & au bras droit.

ON devoit observer beaucoup de différence entre la constitution de ces Peuples & celle des Phasiens; la coutume où étoient les premiers, de dispenser les femmes de monter à cheval lorsqu'elles étoient mariées, contribuoit à la multiplication de l'espèce, car une cause assez ordinaire de stérilité, est le trop fréquent exercice à cheval; les Scythes en font la preuve.

CES Peuples, qu'on appelle *Nomades*, dit HIPPOCRATE, parce qu'ils n'ont point de maisons, & qu'ils habitent dans des chariots, (a) demeu-

[a]. Ces chariots ont quatre ou six roues, ils sont couverts de tapis & faits comme des maisons à plusieurs étages. Ces maisons ambulantes sont traînées par deux à trois paires de bœufs.

rent dans un même lieu tant qu'ils y trouvent du fourrage; quand ils ont tout consommé, ils décampent & vont ailleurs. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes les suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs haras. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux soient & moins nombreux & plus petits. Les hommes se ressemblent tous; ils sont gras & charnus; leurs jointures sont lâches & abreuvées d'humeurs; comme tout leur corps. Cette masse de chair & cette graisse, sont ce qui les rend tellement ressemblans, qu'un homme n'y diffère presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie, dit encore notre immortel Observateur, de ce que les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement physique, ni aucune altération dans la semence, si ce n'est

par
qu'ac

C
& de
soient
POCR
fait la
thes,
se br
jointu

[a] L
est telle
vents d
rendent
l'été n'y
la fin d
alors sa
jours la
hiver 8
même,
que de
cette u
ressenib
au mou

par quelque maladie, ou par quelque accident fort violent & fort rare. (a)

CE que j'ai dit ailleurs de l'humidité & de l'embonpoint excessifs qui causoient la stérilité, est confirmé par HIPPOCRATE au sujet des peuples dont il fait la description. La plupart des Scythes, & généralement tous les *Nomades*, se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les

[a] La situation du Pays dont parle HIPPOCRATE, est telle, que les habitans y ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extrêmement froids. L'hiver y est perpétuel, l'été n'y dure que peu de jours, lorsque le soleil à la fin du solstice d'été s'approche de ce Pays. & alors sa chaleur est très-foible. Les Scythes ont toujours la même nourriture, & les mêmes habits, hiver & été; l'air qu'ils respirent est toujours le même, épais & humide, & ils n'ont pour boissons que des eaux de neige & des eaux glacées. C'est de cette uniformité générale, qu'HIPPOCRATE tire la ressemblance constante des individus au physique & au moral, ainsi qu'on le verra encore bientôt.

cuiffes. & les lombes, à cause de l'excessive humidité qui les relâche & les énerve; ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlés, les jointures sont plus fortes, leur corps devient plus robuste & plus ferme. Ils n'en sont néanmoins pas plus propres à la fécondité; les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples. La plupart même sont impuissans; s'acquittent des devoirs propres aux femmes, & parlent comme elles. On les appelle les effeminés. Quand ils approchent de leurs femmes & qu'ils ne se trouvent plus hommes, ils ne doutent point qu'ils n'aient offensé les Dieux, qui pour se venger, leur font sentir ces effets de leur colère. Ils prennent des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions.

ON retrouve encore ici cette vérité de tous les temps & de tous les lieux, que le peuple est la partie la plus faible d'un état pour la multiplication de l'espèce. Cette impuissance dont nous parlons, n'attaque jamais les pauvres; *il n'y a*, dit HIPPOCRATE, *que les nobles & les riches qui en sont atteints, parce qu'ils vont toujours à cheval ou en chariot, au lieu que les pauvres vont à pied.* Il observe encore, que les Scythes ont le teint & les cheveux roux, & que la fécondité n'est pas propre aux tempéramens de cette nature. A l'égard des femmes, leur humidité & leur graisse s'opposent à la conception, en bouchant l'orifice de la matrice; leurs esclaves sont très-utiles à la Nation; chargées de tout le travail & faisant un exercice continuel, elles sont fort maigres, & par-là conçoivent avec une facilité dont la Nation se

trouve heureuse. Ces esclaves empêchent seules le dépérissement trop rapide de l'espèce dans ces climats.

PAR la force de son génie, HIPPOCRATE s'étoit élevé au-dessus des idées superstitieuses de son temps, & il en donne la preuve, en voulant dissuader ses contemporains de la croyance dans laquelle ils étoient, que l'impuissance & la stérilité étoient une maladie envoyée par les Dieux, pour punir les hommes de leurs fautes. Si cela étoit, s'écrie ce Médecin Philosophe, elle arriveroit aux pauvres comme aux riches, & encore plutôt aux premiers, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet, continue-t-il, ce sont les riches qui leur font des sacrifices, qui leur élèvent des temples, qui leur érigent des statues, & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les

pauvre
Le plu
au lieu
& bla
partag
La pu
donc
que s
de pa
vient
& elle
Natur

C'
qu'Hi
qui s
humai
diffère
sage,
des sa
hivers
grand
& de

pauvres ne sont pas en état de faire. Le plus souvent même, ces derniers, au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blasphèment contre eux, à cause du partage si inégal qu'ils font des richesses. La punition de tous ces crimes devoit donc plutôt tomber sur les pauvres, que sur les riches qui n'y ont point de part. . . . Mais cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs causes dans la Nature !

C'EST également à ces causes qu'HIPPOCRATE attribue les variétés qui s'observent en Europe dans l'espèce humaine. Les autres Européens, dit-il, diffèrent entr'eux par la taille & le visage, à cause des variations fréquentes des saisons ; en effet, ils ont de longs hivers, & des étés insupportables ; de grandes pluies, de grandes sécheresses, & de grands vents, qui produisent

des changemens considérables ; & ces changemens apportent les différences que l'on remarque dans les générations ; car la semence n'est pas toujours la même dans le même homme , étant tous autre l'hiver que l'été , & pendant les sécheresses que pendant les pluies. Voila pourquoi les Asiatiques se ressemblent bien plus que les Européens. . . . Par-là l'on trouve aussi la raison de la différence des mœurs. Tous ceux qui habitent un pays montagneux , rude , fort élevé , fort sec , éprouvent des changemens considérables ; & par conséquent , ils sont plus grands , plus agissans , & plus courageux ; & ces sortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels & féroces. Mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé , étouffé & plein de prairies , plus sujet aux vents chauds qu'aux vents froids , & qui n'ont que

des e
nus ;
eux - r
ont m
n'ont
rage
l'habi
la Na
dans
puisse
les e
sains
au c
vières
des e
de to
& les
C
déco
y a
& p
ont
ceur.

des eaux chaudes , sont gros & charnus ; ils ont les cheveux noirs ; ils sont eux-mêmes plus noirs que blancs ; ils ont moins de phlegme que de bile , & n'ont ni tant de force , ni tant de courage que les premiers , à moins que l'habitude ne leur donne les qualités que la Nature leur refuse : mais s'ils ont dans leurs pays des rivières , où ils puissent faire couler les eaux de pluie & les eaux croupissantes , ils sont fort sains , & leur teint est fort bon. Si au contraire , ils n'ont point de rivières , & qu'ils soient obligés de boire des eaux croupies & puantes , il est de toute nécessité qu'ils aient le ventre & les viscères mal disposés.

CEUX qui habitent un pays élevé , découvert , exposé aux vents , & où il y a abondance d'eaux , sont grands & presque tous semblables , mais ils ont moins de courage & plus de douleur.

CEUX qui demeurent dans des pays nus, maigres & secs, & qui ne sont point sujets à de grands changemens ont le corps dur & robuste, & sont plus blancs que noirs, ils sont arrogans, colères, opiniâtres & entêtés.

PAR-TOU où l'on éprouve des changemens de saisons très-fréquens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente & qui ne se ressemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs.

CELA vient premièrement des changemens de la Nature, ensuite du terroir où l'on est nourri, & des eaux que l'on est obligé de boire : on trouvera presque toujours que les hommes, & pour la figure & pour les mœurs, ressemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre est grasse, molle, aquatique ; où les eaux sont si peu profondes

quel
en hi
pérée
pesan
pour
qu'à
mêm
pour

M
ouve
gueu
vous
& t
& r
roga
doux
guern
dans
se se
prod

C
POCE

qu'elles sont chaudes en été & froides en hiver ; où les saisons sont fort tempérées , les hommes y sont très-charnus , pesans , sans force & sans vigueur , & pour l'ordinaire fort brutes ; ils n'aiment qu'à dormir : c'est la lâcheté & la paresse même , & ils n'ont ni esprit , ni adresse pour les Arts.

MAIS par-tout où le pays est nud , ouvert & rude , où l'on sent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été , vous y trouverez des hommes maigres & tout velus ; qui sont vigoureux & robustes , vigilans & laborieux , arrogans & opiniâtres , plus féroces que doux , propres aux arts & nés pour la guerre ; en un mot , tout ce qui vient dans quelque terre que ce puisse être , se sent des qualités de la terre qui le produit.

CES immortelles observations d'HIPPOCRATE , confirmées pour la plûpart

depuis plus de deux mille ans , & qui annoncent les vastes connoissances de l'Auteur , ne paroissent être contredites aujourd'hui , que par ceux qui ne font aucune attention aux catastrophes qui ont changé la nature des choses. Sans parler des changemens arrivés sur notre globe par des causes qu'il renfermoit dans son sein ; l'ouvrage des hommes , depuis tant de siècles , a dû occasionner des variations dans quelques contrées. On a vu , lorsque j'ai parlé des tempéramens , que celui qui dominoit chez les habitans des environs de la Grèce , a passé en France ; que celui des Suédois est le même ; & qu'avant cinquante ans il deviendra la constitution dominante en Russie. Ces changemens , ouvrage d'une longue fuite de siècles , ne sont-ils pas aussi celui des hommes ? Ils ne tiennent pas , dit plaisamment le P. CASTEL , regis-

tre c
trodu
roit-
séchés
mélange
celui
les
ont
nation
tituti
ou r
tituti
ancie
peup
rent
& de
foible
mais
nous
qui
sous
trouv

tre de toutes les singularités qu'ils introduisent dans la Nature. Ne pourroit-on pas dire que les marais desséchés, les vastes forêts abattues, le mélange du peuple des campagnes avec celui des villes, le changement dans les mœurs, dans les alimens, &c. ont concouru à introduire dans chaque nation des variétés relatives à sa constitution, & qui peu-à-peu ont éloigné ou rapproché des hommes de leur constitution primitive ou dominante. Les anciens Romains, par exemple, du peuple le plus foible de l'Italie, devinrent le plus robuste, à force d'exercice & de travail. Il rendoit vers sa première foiblesse, sur la fin de la république; mais malgré cette dégénération, *PLINE* nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Rome, sous l'empire de *VESPASIEN*, il se trouva un grand nombre de citoyens

d'une vieillesse extraordinaire, & deux entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomène ne parut jamais dans Rome moderne (a).

MALGRÉ ces changemens survenus dans la constitution dominante des peuples, changemens dans lesquels la Nature n'est pour rien, si je peux m'exprimer ainsi, & qui sont l'ouvrage des hommes; il faut convenir que de la justesse des observations d'HIPPOCRATE, on doit tirer, à l'aspect seul d'un pays, des conjectures sur la stérilité ou la fécondité de ses habitans. Ces mêmes observations indiquent encore les moyens de remédier à la stérilité, pour peu qu'on y fasse attention; car la cause du mal une fois mise en évidence, y a-t-il quelqu'un qui ne s'attache à l'anéantir?

(a) Voyez *les abus de la Saignée*, &c. Paris, 1759, p. 95.

néantir ? Ce qu'HIPPOCRATE a écrit pour les Nations , chaque individu en peut profiter : de ce qu'a dit ce grand homme de l'impuissance & de la stérilité des Nomades & des Phasiens , un homme peut répandre la fertilité sur son mariage , si trop d'embonpoint , une constitution phlegmatique , le défaut d'exercice , s'opposent à la conception.

LES mauvaises qualités attribuées à certaines eaux causant la stérilité , on a vu celles dont on devoit faire usage pour entretenir l'équilibre , si nécessaire dans l'économie animale pour l'exercice des fonctions.

ON a vu également quels sont les terrains peu favorables à la *végétation* des hommes ; (qu'on me permette cette expression) & de-là on peut connoître quels lieux doivent occuper , de préférence , l'homme & la femme qui

desirent laisser à la postérité des rejetons
sains & vigoureux.

IL y a une sorte de stérilité qui ne peut être guérie qu'en s'éloignant du lieu que l'on habite d'ordinaire, quoique l'air qu'on y respire, & l'eau que l'on y boit, n'aient aucune mauvaise qualité. Elle a sa cause dans une forte d'inaction & d'indolence de l'homme & de la femme, puisque les voyages suffisent pour rendre leurs embrassemens féconds. Mille exemples prouvent la vérité de ce que j'avance. Un homme de distinction, marié depuis long-temps, sans pouvoir jouir du plaisir d'être père, se devint après avoir fait près de trois cents lieues pour se rendre à une ambassade où il avoit été nommé. Il demeura trois ans dans sa place sans donner d'autres marques de sa capacité ; il obtient la permission de revenir dans sa

patrie ; il y est à peine , qu'il a de fortes raisons d'espérer que bientôt il sera père d'un second enfant. Cette stérilité est triste , sans doute , parce qu'on ne peut pas conseiller à tous ceux qui sont dans ce cas-là , d'aller essayer leurs forces à trois ou quatre cent lieues de leur pays ; mais la différence des états sert à rapprocher & réunir les effets. Les personnes du peuple ont des pèlerinages , où l'homme & la femme sont obligés de se rendre à pied , pour attirer la bénédiction du ciel sur leur mariage ; le Saint qu'ils vont invoquer est presque toujours à plusieurs journées de leur habitation , & la marche salutaire à laquelle ils se soumettent , compense la distance des lieux ; en sorte que quarante ou cinquante lieues à pied , équivalent au moins à quatre ou cinq cens , faits avec toutes les commodités que se procurent les gens riches.

Tous les Peuples que nous connoissons, s'exercent le corps certains jours de l'année par des mouvemens, qu'il faut regarder comme salutaires ; telle est la danse chez nous. Cet usage est certainement utile parmi toutes les Nations, pour la propagation de l'espèce ; & une loi qui interdiroit la danse dans quelques Royaumes de l'Europe, où il ne reste plus que ce moyen de faire faire un peu d'exercice à une partie des femmes, donneroit atteinte à la population.

IL en est de même de la musique ; on sait que l'action de chanter exerce la poitrine, fortifie les organes de la respiration, atténue les fluides, augmente la chaleur, à cause du mouvement continu de la poitrine, dans l'inspiration & dans l'expiration, & du choc de l'agitation que l'air y souffle. Il est donc des circonstances où le chant est favorable à la génération ; ne

seroit-ce que par la gaieté qu'il répand sur les esprits.

NOUS avons vu , au commencement de ce chapitre , que les plaisirs de l'Amour trop fréquens causent la stérilité , & on en a des exemples. C'est donc un moyen d'éviter ce malheur , que d'attendre , pour procéder à la génération , des signes non équivoques du besoin de la jouissance. Il est néanmoins pour chaque peuple , ou plutôt pour chacun des individus qui le composent , une saison , un jour , peut-être une heure , où d'heureuses circonstances peuvent influencer sur les plaisirs & les rendre féconds.

Si tous les hommes avoient le même tempérament , la manière de vivre uniforme , & que la température de l'air fût égale dans tous les pays , on pourroit , comme cela se pratique dans quel-

ques cantons des Indes , faire usage du *clapeman* , pour réveiller les époux & les obliger à réunir leurs efforts pour donner des citoyens à la patrie. Mais il s'en faut bien que le devoir du mariage puisse être commandé par un tambour ; cette fonction , comme on l'a vu en traitant du *congrès* , est libre , indépendante , capricieuse , quelquefois rebelle à tout , excepté au tempérament qui varie dans tous les hommes. L'air , les alimens , &c. influent à la vérité sur nos fonctions , mais ils n'y causent qu'une variation passagère , & dont il faut profiter si elle s'offre sous des auspices favorables. Il n'en est pas moins vrai , que dans beaucoup de mariages , même très-fertiles , les enfans naissent constamment dans la même saison , & c'est à une certaine disposition du climat favorable au tempérament des époux , que ces alliances doivent leur

fertilité. Pourquoi les saisons n'influeroient-elles pas sur le corps , elles qui ont dans plusieurs sujets une sorte d'autorité sur l'esprit ? Le célèbre THOMSON ne composoit guère que pendant l'automne ; & le fameux MILTON avoit le génie brillant la moitié de l'année, depuis la fin de Septembre jusqu'au mois de Mars, & il s'éteignoit en quelque manière les six autres mois , qui forment le printemps & l'été.

IL ne peut y avoir un thermomètre universel en Amour ; la saison pendant laquelle un Européen se livre avec le plus d'ardeur aux plaisirs , est peut-être le temps où l'Africain s'occupe peu de la volupté. Ces différences peuvent être rapprochées de beaucoup , puisque sous le même climat , dans la même ville , le peu d'uniformité qu'il y a entre les tempéramens de chacun des individus , produit des effets différens.

MALGRÉ les exceptions qui sortent de la loi générale , on peut dire que la plupart des conjonctions charnelles qui se font pendant les ardeurs de l'été , sont stériles. La chaleur , en excitant une transpiration abondante , relâche trop les fibres ; la liqueur prolifique n'a pas toute sa perfection , & les efforts réunis de l'homme & de la femme sont inutiles (a). Ce seroit vainement que les Indiens s'efforceroient de multiplier durant les chaleurs excessives qu'ils ressentent quelquefois. Ceux qui habitent l'Isle de Java , sont portés vers la jouissance avec une sorte de fureur les trois quarts de l'année ; & en été , les rayons du soleil sont si brûlans , que les lions , les léopards , les loups , se réfugient dans

(a) Il ne faut pas prendre pour une disposition à la fécondité , la mesure du plaisir pendant les chaleurs ; si ce plaisir paroît se prolonger pour quelques personnes , c'est une marque de plus de la faiblesse des organes.

Feau , où ils s'enfoncent jusqu'aux nar-
rines pour se mettre à couvert de la cha-
leur , tandis que les hommes sont con-
traints de monter sur la cime des arbres
les plus élevés , pour y respirer un air
moins enflammé. Ils ne s'occupent alors
que de leur conservation.

L'AUTOMNE est plus favorable à la
population ; à proportion que les cha-
leurs vives s'apaisent , nos organes re-
prennent du ressort : & d'ailleurs les va-
riations qui règnent dans l'atmosphère
pendant l'automne , influent avec avan-
tage sur les germes qui doivent perpé-
tuer notre existence.

L'HIVER est nommé le sommeil de
la Nature ; il semble , en effet , que tous
les êtres soient engourdis durant cette
saison ; & les glaces , les neiges & les
pluies froides , doivent amortir les feux
de l'Amour. Il s'en faut de beaucoup
cependant , que les hommes qui habi-

tent les grandes villes, & qui y jouissent d'une certaine aisance, se ressentent des rigueurs de l'hiver, comme le peuple qui vit dans les campagnes. Aussi, on peut dire, que les premiers chez qui tout est factice, jusqu'à l'Amour, choisissent pour leurs plaisirs une saison qui ne leur est pas favorable. L'oisiveté, le luxe de la table, les moyens qu'on emploie pour s'opposer au froid, communiquent au corps une chaleur contre nature, dont les voluptueux profitent. Ils s'épuisent vainement dans une saison qui n'est pas celle où la plupart des femmes sont disposées à concevoir; & semblables à ces plantes délicates qu'on oblige à produire des fleurs à l'insçu de la Nature, leur règne est passé lorsque celui de tous les êtres revient avec les beaux jours (a).

(a) La passion qui domine les gens riches en hiver

*La Nature au printemps , belle , riche , féconde ,
Varie à chaque instant le théâtre du monde.*

TOUT s'anime , croît & se multiplie pendant cette saison ; elle agit sur les animaux comme sur les plantes ; c'est elle qui redonne à la terre les beautés que les rigueurs du froid avoient ternies ; l'homme sent renaître des desirs qu'il peut satisfaire ; tout le porte vers la propagation de son espèce O vous , qui suivez les loix de la Nature ! le spectacle qu'elle présente à vos yeux vous

& qu'ils prennent pour de l'Amour , leur est très-préjudiciable. Ils sont obligés de rompre l'harmonie qui doit régner entre l'air & les hommes ; celui qu'ils respirent dans leurs appartemens est un air commandé , qui diffère de beaucoup de l'air extérieur auquel ils n'osent s'exposer. Ils ont obligation de leurs jouissances à l'habileté de leur cuisinier , aux liqueurs spiritueuses dont ils font usage , aux ingrédients tirés des quatre parties du monde qui se trouvent réunis parmi leurs alimens... C'est ainsi que l'on prétend forcer la Nature à favoriser les passions.

prescrit vos devoirs. Les plantes ! Les animaux ! Pouvez - vous faire un seul pas sans découvrir cette révolution générale qui échauffe la Nature entière ?

Dès le premier beau jour que le PRINTEMPS ramène ,

Les zéphyr s font sentir leur amoureuse haleine ;
La terre orne son sein de brillantes couleurs ,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.

On entend les oiseaux , frappés de ta puissance ,
Par mille sons lascifs , célébrer ta présence :

Pour la belle génisse , on voit les fiers taureaux ,

Ou bondir dans la plaine , ou traverser les ruis-
seaux.

Enfin , les habitans des bois & des montagnes ,

Des fleuves & des mers , & des vertes campagnes ,

Brûlant à ton aspect d'amour & de desir ,

S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :

Tant on aime à te suivre , & ce charmant empire

Que donne la beauté sur tout ce qui respire. (a).

CES feux qui embrâsent les animaux , indiquent assez que le printemps est la saison où les êtres se multiplient avec facilité. C'est le moment où la Nature donne à l'homme l'énergie & la vigueur nécessaires pour la propagation de son espèce. L'homme robuste , s'aperçoit de l'activité des esprits qui bouillonnent dans ses veines : favorisé par des songes agréables , il s'empresse de jouir des plaisirs qui l'appellent , il s'y livre tout entier Il ne calme ses transports que dans la crainte de s'opposer au but où tendent ses embrassemens. N'opposons pas à cet homme , ceux qui ont forcé le plaisir durant l'hiver : si le printemps fait quelque chose pour eux , c'est en

(a) Traduction du commencement de *LUCRÈCE* , par le Sr. d'HESNAULT.

accélérant la végétation ; incapables de sentir ses influences voluptueuses , insensibles au spectacle ravissant de la fécondité universelle , ils attendent tristement que des végétaux salutaires aient réparé les désordres qu'ont excités leurs passions.

ON a tellement senti l'influence des saisons sur les corps , qu'on a cru reconnoître que dans l'espace de vingt-quatre heures , elles reparoissoient ; c'est-à-dire , que les quatre parties du jour étoient comparées aux saisons. En conséquence , on a dit que le commencement du jour où l'air est chaud & humide , avoit dans toute saison les influences du printemps ; le milieu du jour étoit comparé à l'été , le soir à l'automne , & la nuit à l'hiver. Ces distinctions , qui influent dans les mala-

dies , peuvent ce me semble être négligées par les hommes qui jouissent d'une bonne santé ; & ce seroit être esclave de sa pendule , si on avoit besoin de la consulter alors.

C'EST le tempérament & les signes qui annoncent le véritable desir qui doivent nous guider dans les exploits amoureux. Il est des hommes si singulièrement affectés , que les ténébres qui couvrent la terre , voilent à leur imagination les plaisirs de la nuit ; il en est d'autres qui ont besoin de recueillement pour les goûter ; ce seroit infructueusement que leur épouse voudroit tirer parti de sa beauté , pendant que le soleil en relève l'éclat. Semblables à ce peintre qui regardoit pendant quatre heures les personnes dont il vouloit faire le portrait , & qui de retour à son atelier esquissoit & finissoit le tableau ; ces hommes puisent leur vigueur dans

les yeux de leur femme , & attendent que la nuit en ait caché la beauté pour se livrer à l'impression qu'ils ressentent (a).

NULLE règle sur laquelle on puisse statuer pour déterminer l'heure à laquelle les époux en général , doivent se communiquer leur amour : les exceptions sont infinies , & variées par des circonstances trop nombreuses , pour qu'on puisse en faire mention. Il y a quelques règles générales , auxquelles néanmoins je ne conseillerois pas à tous les époux de s'astreindre ; quelques Médecins , par exemple , s'opposent à ce qu'un homme carresse

(a) TAVERNIER dit qu'un Arménien marié depuis dix ans , n'avoit jamais vu sa femme , & ne l'aimoit jamais qui parler ; parce que quand elle alloit coucher avec son mari , elle n'ôtoit son voile qu'après avoir éteint la lumière , & qu'elle se levoit toujours avant le jour , ne mangeant d'ailleurs jamais avec son époux. (*Voyages. Liv. 4. chap. 8.*)

la femme après le repas , *parce que la semence* , disent-ils , *ne peut produire en ce temps que des enfans mal constitués* (a). Si de l'union des sexes il peut résulter un mal dans ce cas , je crois que l'enfant n'en fera pas la victime : la liqueur séminale , étoit préparée avant que l'homme eût donné des alimens à son estomac , elle étoit dans les réservoirs qui lui sont destinés & qui n'ont aucune communication immédiate avec l'estomac , qui d'ailleurs ne peut influencer sur cette liqueur aussi promptement qu'on voudroit le supposer , & l'altérer au point qu'il dût en résulter un individu *mal constitué*. L'homme seul peut en être incommodé , parce que la digestion dans beaucoup de personnes se fait avec peine , & que l'ardeur que l'on apporte au plaisir , doit y causer quelque retarde-

(a) Nouv. Edit. du *Tableau de l'Amour Conjugal*.
Tom. premier, pag. 229.

ment. Il est d'ailleurs des hommes qui n'ont aucune activité en Amour, s'ils n'ont donné des alimens à leur estomac, & ce seroit vainement qu'on leur offrirait le plaisir, tandis que ce viscère annonce qu'il a besoin de nourriture. Quiconque a faim, ne doit pas travailler (a).

JE ne conseillerois pas aux personnes dont la poitrine est serrée & par conséquent foible, de se livrer à l'Amour immédiatement après le repas; la respiration est laborieuse chez ces personnes-là; elle devient encore plus dif-

(a) *Ubi fames, laborandum non est.* HIPPOCRATE. *Aphor. XVI. Sect. II.* L'estomac influe sur la liqueur prolifique, comme sur toutes celles du corps; mais c'est seulement après la digestion faite, & lorsque le chyle, d'où émanent tous nos fluides, a passé dans les vaisseaux. Si l'estomac fait mal ses fonctions, toutes nos parties s'en ressentent, la tête sur-tout, & la machine se dérange; mais encore une fois, un homme peut mourir d'une indigestion après avoir fait un enfant sain & bien constitué.

ficile lorsque l'estomac est plein. Ils doivent attendre que le jeu des organes qui nous font respirer, soit plus libre & puisse se prêter aux mouvemens qu'ils exécutent toujours avec un peu de peine.

D'HABILES Médecins assurent aussi que les plaisirs pris pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit ; & il faut convenir que l'Amour nous épuisant ; on ne peut mieux réparer les forces que par le sommeil & la tranquillité. Mais ; il est des hommes qui ont besoin , comme j'ai déjà dit , de tout ce qui est capable d'allumer leurs desirs. Un artisan ne doit pas abandonner son travail pour se livrer à la volupté , tandis que son corps ressent les fatigues qui s'opposent au plaisir ; lorsqu'un peu de repos aura rétabli les esprits dissipés durant le jour , il se livrera avec succès aux caresses de sa femme. En effet ,

dit VENETTE, l'aurore qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs, il repare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureuxment. Après cela, il se lève, & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi, continue-t-il, qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours que l'aurore commence à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui

sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion. (a)

BEAUCOUP de femmes auroient rarement des marques de l'Amour de leur époux, si elles repoussioient ses caresses durant le jour. Bien différent d'un artisan, l'homme oisif est excité par mille objets qui le frappent & accélèrent l'heure des plaisirs. L'imagination frappée, il se hâte de mettre à profit les desirs qu'elle fait naître, & qui n'auroient pas assez de chaleur pour reparoître avec avantage dans une autre circonstance. Lorsqu'on est réduit à saisir ainsi l'occasion, les caresses ne sont que trop souvent stériles, & il faut une heureuse harmonie entre les époux pour *vivifier* leurs plaisirs.

QU'ILS tâchent de l'établir par les

[a] *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e. part. chap. V, art. 2.

moyens indiqués dans ce chapitre ; mais qu'ils ne s'attachent pas trop scrupuleusement à suivre des loix minutieuses sur un objet auquel les loix ne peuvent commander. On a vu des époux se livrer à de profondes réflexions, consulter les astres, la pluie, le beau temps.... Vous eussiez dit, qu'ils agitoient le destin des Empires ; ils employoient, en spéculations, des momens précieux faits pour la jouissance ! L'acte le plus délicat de l'Amour n'est point un problème à résoudre & pour lequel il faille consacrer un temps utile.

LA nature dès-le commencement du monde a ouvert le grand livre de la reproduction ; tous les êtres vivans y ont lu l'ordre général : CROISSEZ, MULTIPLIEZ. Ces caractères, qui doivent réfléchir sur le cœur de tous les hommes, n'ont pas besoin d'interprétation.... A cette loi sacrée, promulguée

par la Nature, les devoirs du citoyen ajoutent encore : *soyez utile à la patrie, laissez-lui des enfans dont les services lui rappelant votre existence, feront bénir votre mémoire.* Dans l'une des Isles Maldives, c'est une coutume très-ancienne, de marquer de certains caractères en forme de nos zéros, les tombeaux de ceux des habitans qui ne se sont point distingués dans l'exercice de leur profession. (a) Je desirerois qu'on en fît de même à l'égard des hommes qui parmi nous renoncent volontairement au doux nom d'époux & de père, & que sur le tombeau des vrais citoyens, on lût : *ci git un tel, qui donna des hommes à la patrie.* Quelle épitaphe attendrissante que celle qu'on voyoit autrefois dans le cimetière des Innocens !

[a] Cette coutume est établie dans l'Isle nommée *Isle des Limaçons.* Journ. Encyclop. prem. Mars 1762.

Cy git JOLLANDE BAILLY, qui trépassa l'an 1514, le quatre-vingt huitième an de son âge, le quarante-deuxième de son veuvage, laquelle a vu ou pu voir devant son trépas deux cens quatre-vingt-quinze enfans-issus d'elle (a). Quels droits aura sur la postérité, M. DENISE, qui âgé de soixante & treize ans, se trouvoit en 1770 père de cent un, tant enfans que petits enfans & arrière-petits enfans, dont soixante-huit étoient vivans ! (b)

[a] *Essais sur Paris*, de M. de SAINTFOIX.

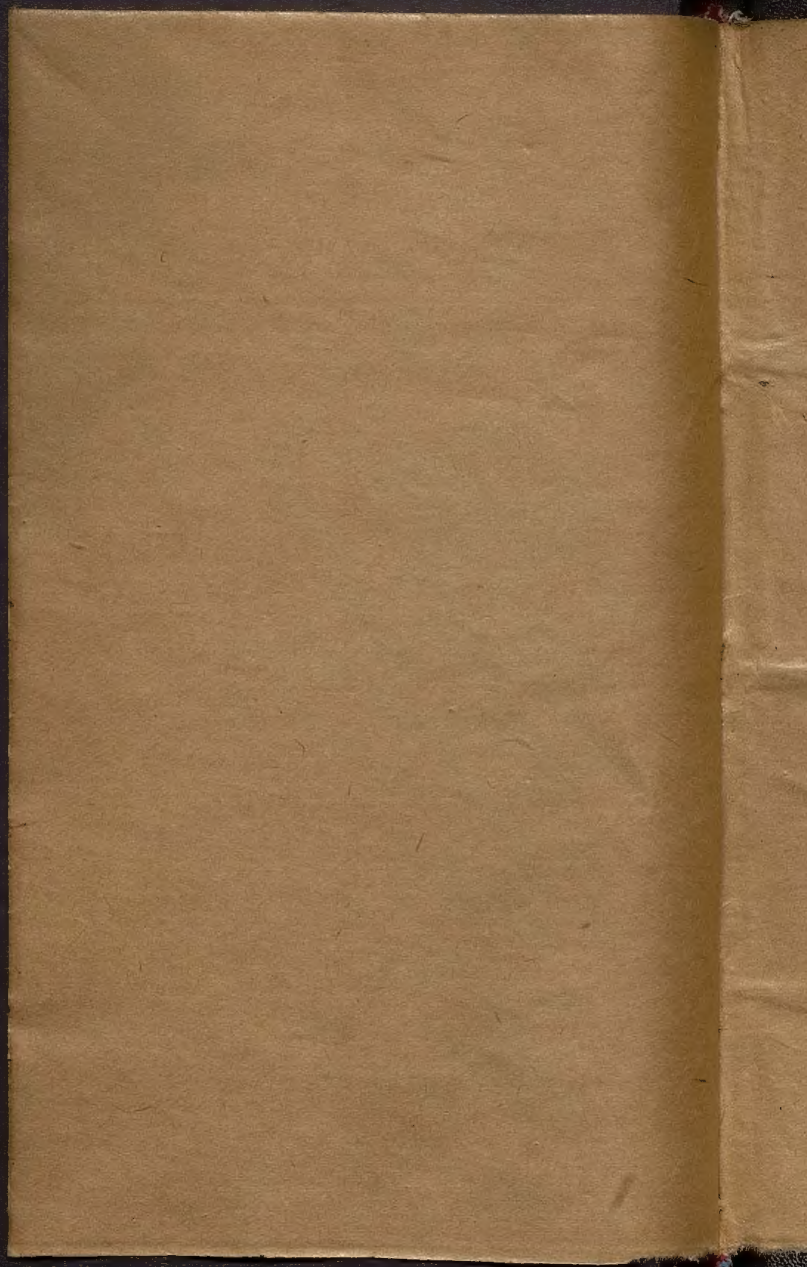
[b] M. DENISE est Procureur du Roi en l'élection de Lyon, généralité de Rouen, Paroisse de la Feuillée. Les papiers publics ajoutaient (en 1770) que six de ses petites filles étoient enceintes.

Fin de la première Partie.



é-
ui-
u-
vu
ns
a).
M.
ize
ent
&
te-

—
rion
illée.
x de



Biblioteka Jagiellońska



stdr0022355

